

African Integration Review

Revue Africaine de l'Intégration

Department of Economic Affairs
In collaboration with the Department of Communication and
Information and AUC Publishing and Reproduction Plant

Département des affaires économiques, en collaboration avec
la Département de la communication et de l'information et l' Unité
d'impression et de reproduction

Printed by AUC Publishing and Reproduction Plant



African Integration Review / Revue Africaine de l'Intégration

Vol. 5 No. 1
October / octobre 2011



Vol 5. No. 1

October / Octobre 2011

African Integration Review

Revue Africaine de l'Intégration

- **The Past, Present and Future of Integration in East Africa**
Mohabe Nyirabu
- **Interdépendance et Croissance Economique en Zone CEMAC**
Kobou Georges, Chameni Nembua Célestin, Dama Dié Marcel, Boniface Ngah Epo
- **L'Intégration en Afrique: Pourquoi Peine-t-on à l'Accélérer?**
René N'Guettia Kouassi
- **Nationalism Will Never Die: Zimbabwean Discourses in the Global Age**
Ephraim Vhutuza
- **Prélèvement public et effort fiscal au sein de l'Union Economique
et Monétaire Ouest Africaine (UEMOA):**
Boubié T. Bassolé



Orientation et Objectifs

La Revue Africaine de l'Intégration est une tribune pluridisciplinaire internationale axée sur la problématique de l'intégration de l'Afrique. Elle est ouverte à toutes les orientations théoriques et publie des recherches portant sur les régions et les pays africains.

Cette Revue s'intéresse particulièrement à la théorie et à la pratique de la problématique de l'intégration. Ses champs d'intérêt comprennent : aide et commerce, disparités régionales et réforme agraire, administration du développement, planification de l'éducation et développement de ressources humaines, industrialisation et transfert de technologie, problèmes environnementaux, droits de la personne et démocratisation, urbanisation, femmes et développement.

La Revue accepte des articles théoriques, surtout s'ils présentent une analyse interdisciplinaire novatrice. Elle accorde cependant la priorité aux articles issus de recherches empiriques et aux études de cas ayant des répercussions sur les expériences d'intégration à travers le Continent et sur la planification et les politiques de développement. La Revue accepte également des articles courts présentant une expérience ou une réflexion personnelle sur un ou plusieurs aspects des pratiques ou des politiques actuelles de développement international.

La Revue Africaine de l'Intégration présente également des analyses critiques et des comptes rendus de livres récents traitant de l'intégration économique.

La Revue Africaine de l'Intégration est une publication bilingue (français et anglais) qui paraît deux fois l'an, en janvier et juillet.

Aims and Scope

The African Integration Review is an international multidisciplinary journal for the discussion of a wide range of integration issues in Africa. It is open to all theoretical and applied research orientations on the regions and countries of Africa.

This review is particularly interested in the theory of integration and to its application to problems. Areas of interest include: aid and trade, regional disparities and agrarian reform, development administration, education planning and human resource development, industrialization and transfer of technology, environmental issues, human rights and democratization issues, urbanization and women in development.

The Review will consider theoretical papers, particularly if they offer an innovative interdisciplinary analysis. Priority will be given, however, to empirical researches and to case studies having implications on integration encounters throughout the Continent and on the planning and development policies. The review will also accept short articles that present experiences or personal points of view on one or several aspects of the practices or on current policies of international development.

The African Integration Review includes critical analyses and reviews of recent books dealing with integration.

The African Integration Review is a bilingual publication (English and French) which comes out twice a year, in January and July.

AFRICAN INTEGRATION REVIEW
REVUE AFRICAINE DE L'INTEGRATION

www.africa-union.org

©2011, African Union Commission

All rights reserved

Copyright in the volume as whole is vested in the African Union Commission and no part may be reproduced in whole or part without the express permission, in writing, of both the authors and the publishers.

The opinions expressed in this review do not necessarily reflect those of the African Union Commission.

ISSN: 1993-6176

African Integration Review
Revue Africaine de l'Intégration

President /Président

Prof. Gilbert Marie N'GBO University of Abidjan Cocody, Côte d'Ivoire

Vice-president / Vice-président

Prof. Adebayo OLUKOSHI
African Institute for Economic Development and
Planning (IDEP), Senegal

Scientific Committee

Prof. Gilbert Marie N'GBO	University of Abidjan Cocody, Côte d'Ivoire
Prof. Adebayo OLUKOSHI	African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Senegal
Prof. Ben. Omar Mohamed NDIAYE	West African Monetary Agency (WAMA), Sierra Leone
Prof. Barthélémy BIAO	African University for Cooperative Development (AUCD), Benin
Prof. Danièle BORDELEAU	Senghor University, Egypt
Prof. Jean-Marie GANKOU	University of Yaounde I, Cameroon
Prof. Seka Roche	University of Abidjan Cocody, Côte d'Ivoire
Prof. Herve DIATA	University MarienNgouabi, Republic of Congo
Prof. Ahmadou Aly MBAYE	University Cheikh Anta Diop, Senegal
Assoc. Prof. Germina SSEMOGERERE	Makerere University, Uganda
Prof. DONTSI	University of Yaounde I, Cameroon
Prof. Moncef BEN SAID	Institute National Agronomique de Tunisie, Tunisia

Executive Editor

Dr Maxwell M. MKWEZALAMBA
Commissioner for Economic Affairs, African Union
Commission, (AUC)

Editor in Chief

Dr René N'Guettia KOUASSI Director of Economic Affairs, AUC

Editorial Board

Dr René N'Guetitia KOUASSI	Director of Economic Affairs, AUC
Mr Emile OGNIMBA	Director of Political Affairs, AUC
Ms Habiba MEJRI-CHEIKH	Director of Communication and Information Department, AUC
Dr Beatrice NJENGA	Head of Education Division, AUC
Ms Fetun GETAHUN	Editorial Assistant, AUC

Department of Economic Affairs
In Collaboration with AUC Publishing and Reproduction Plant
African Union Commission
P.O.Box 3243, Addis Ababa, Ethiopia
Tel. : (251-11) 5 519287
Fax. : (251-11) 5 51 92 87
E-mail : fetung@africa-union.org;
Web site: www.africa-union.org

A grant from the European Union (EU) to support the publication of the *African Integration Review* is gratefully acknowledged.

Nous remercions l'Union Européenne (UE) de son aide financière pour la publication de la *Revue Africaine de l'Intégration*.

African Integration Review

Revue Africaine de l'Intégration

Volume 5, No. 1, October/ Octobre 2011

**African Union Commission
Commission de l'Union africaine**

**Department of Economic Affairs
In collaboration with AUC Publishing and Reproduction Plant /
Département des Affaires Economiques
En collaboration avec la Section de Publication et de Reproduction de la
CUA**

Table of contents / Table de matières
Volume 5, No. 1, October/ octobre 2011

The Past, Present and Future of Integration in East Africa.....	1
<i>Mohabe Nyirabu</i>	
Interdépendance et Croissance Economique en Zone CEMAC	30
<i>Kobou Georges, Chameni Nembua Célestin, Dama Dié Marcel, Boniface Ngah Epo</i>	
L'Intégration en Afrique: pourquoi peine-t-on à l'accélérer ?	55
<i>René N'Guettia Kouassi</i>	
Nationalism Will Never Die: Zimbabwean Discourses in the Global Age	77
<i>Ephraim Vhutuza</i>	
Prélèvement public et effort fiscal au sein de l'Union Economique et Monétaire Ouest Africaine (UEMOA)	100
<i>Boubié T. Bassolé</i>	
<i>Editorial Policy /Politiquerédactionnelle</i>	116-118

The Past, Present and Future of Integration in East Africa

Mohabe Nyirabu¹

Abstract: *This article explores the history of the politics of integration in East Africa from the colonial era to the formation of the first East African Community in 1967 and considers what lessons this history may offer in the current effort to establish an East Africa Federation. The article locates the repeated use of economic decision to spearhead the project of political federation. The article therefore focuses on what has been done and it argues that despite the creation of an institutional structure of the East African Community, comprising Burundi, Kenya, Rwanda, Uganda and Tanzania, political federation is unlikely in the foreseeable future because the community has placed economic considerations. The conclusion is that the resolution to federate must be a political decision and not an economic decision.*

Résumé : *Cet article analyse l'histoire de la politique d'intégration en Afrique de l'Est de l'époque coloniale à celle de la première formation de la Communauté Est Africaine en 1967 et examine les leçons à tirer de cette histoire dans les efforts en cours pour établir une Afrique de l'Est de la Fédération. L'article repère l'utilisation répétée d'une décision d'ordre économique pour impulser le projet de fédération politique. L'article met donc un accent particulier sur la réalisation sur ce qui a été fait et il soutient que, malgré la création d'une structure institutionnelle de la Communauté de l'Afrique de l'Est comprenant le Burundi, le Kenya, le Rwanda, l'Ouganda et la Tanzanie, la fédération politique est peu probable dans un avenir proche en raison de l'importance accordée aux considérations économiques. La conclusion est que la décision de fédérer doit être politique et non pas économique.*

¹(PhD), Associate Professor, Department of Political Science and Public Administration, University of Dar es Salaam, Email: mnyirabu@udsm.ac.tz. The author is thankful to Dr Bruce Heilman for constructive comments. However, the views and errors remaining are of the author.

Introduction

A decade ago, in a paper titled, “Regional Integration: Part of the Solution or Part of the Problem?” Colin McCarthy noted that the acceptance of assertive integration schemes in Africa has not been an excellent policy. He further argued that instead of pursuing market integration, regional economic organizations in Africa should focus on regional cooperation, with market integration as a future goal. What's more, McCarthy noted that even if regional integration could in the end succeed as a formal exercise, sustainable growth will require competitiveness in world markets (McCarthy, 1999). Is this opinion relevant to current efforts in East Africa? Or are the countries in East Africa responding to this view by going beyond market integration and attempting to create a political federation?

This paper seeks to survey the prospects for East African federation.² It begins by presenting a historical overview of regional integration developments in East Africa from the colonial era to the collapse of the first East African community in 1977. The second section will discuss developments after the acceptance of the necessity of cooperation. The point of departure will be launching of the Permanent Tripartite Commission for Cooperation in 1991 culminating in the re-establishment the East African Community in 2001. The third section discusses the debates surrounding political federation will be presented. The last section engages with perception and concludes.

On the concept of regional integration

During early development of theories of integration there was much debate in the literature over how to define the concept. One view raised the issue whether integration refers to a process or to an end product. Karl Deutsch, for instance, defined integration as “the attainment, within a territory, of a ‘sense of community’ and of institutions and practices strong enough and widespread enough to assure, for a ‘long time, dependable expectations of ‘peaceful change’ among its population (Deutsch, 1957.p.5-6). In Ernst

² The proposed federation at 1,820,664 km² would be the fourth largest nation in Africa and sixteenth in the world. With a population of 133,500,000 it would also be the second most populous nation in Africa (after Nigeria) and eleventh in the world.

Haas's classic study of European integration, integration was defined as “the process whereby political actors in several distinct national settings are persuaded to shift their loyalties, expectation and political activities to a new center whose institutions possess or demand jurisdiction over the pre-existing national states (Haas, 1958). It is clear that Leon Lindberg's study of the European Economic Community integration was defined with no mention to an end point:

political integration is (1) the process whereby nations forgo the desire and ability to conduct foreign and key domestic policies independently of each other, seeking instead to make joint decisions or to delegate the decision-making process to new central organs; and (2) the process whereby political actors in several distinct settings are persuaded to shift their expectations and political activities to a new center (Lindberg, 1963, p.6).

Indeed, Lindberg reasoned, his own concept of integration was more guarded than that of Haas. Fundamental to it was the expansion of devices and processes for arriving at collective decisions by means other than independent action by national governments.

Adding more clarification, Birch called attention to the importance of social and economic factors emphasizing that the expectation of economic advantage and the existence of social and cultural bonds that generates a feeling of a community that is apt to create conditions for integration (Birch, 1966). While, KarlDeutsch agreed with Birch by accentuating the expectation of economic gains, he also points out that a distinctive way of life and unbroken links of social communication comprise imperative conditions for integration (Deutsch, 1957).

Defining Federalism

According to Burgess there is a conceptual difference between federalism and federation. Federalism is in essence a value concept and a federation is the realization of this concept in more concrete terms, i.e. their application in the organization and institutions of a state (Burgess, 1993). In *Considerations on Representative Government* John Stuart Mill recommended federations among portions of mankind not disposed to live under a common government to prevent wars among themselves and protect against aggression (Mill, 1958). Among the necessary conditions for a

federation there must be sympathy to ensure that the mutual obligations will be fulfilled. No part of the union should be so powerful as to not require union for defense nor be tempted unduly to secession and there should be some equality of strength among sub-units to prevent internal domination by one or two. Mill also noted that among the benefits of federations is that they reduce the number of weak states hence reducing the temptation of powerful states to aggression thus ending wars and restrictions on commerce among sub-units.

In contemporary debates, scholars agree that federalism relate to a political system consisting of at least two constituent parts that are not wholly independent but together form the system as a whole. In other words, federalism is an organization of government where powers and responsibilities are both divided and shared between the federal (national) government and the “constituent parts” (state, province, regional and local) governments. In discussing federalism, Martin Dent has noted that “federalism is a somewhat elusive concept, and refers it both to a constitutional dispensation and to a means of exercising power.... one can have federal elements in the running of a state even where the constitution is not fully federal”(Dent, 1989, p16). According to Daniel Elazar “if a political system is established by compact and has at least two ‘spheres,’ ‘tiers’ or ‘levels’ of government, each endowed with independent legitimacy and a constitutionally guaranteed place in the overall system, and possessing its own set of institutions, powers, and responsibilities, it is deemed to be federal” (Elazar, 1979, p. 29-30).

Thus, there are two indispensable features that exemplify a federal system of governance. First, there must be a provision for more than one level of government to act simultaneously on the same territory and on the same citizens. Second, each government must have its own authority and sphere of power, though they may have common characteristics. This raises the question as to whether the current effort of East African Community countries is for regional integration or federation.

Revisiting the colonial venture in East Africa

The idea of creating an East African federation is not new and as matter of fact was attempted during the colonial period. Towards the end of the

nineteenth century colonial politicians and scholars debated the idea of an East African federation. In this vein Hamilton notes that “the issue of federation has been raised from time to time ever since 1899 when Sir Harry Johnston was instructed to consider the merits of some form of union or amalgamation of the East Africa (Kenya) and Uganda Protectorates and find a suitable site for a federal capital (Hamilton, 1963, p 407). Evidently, this idea was considered following the decision to build the Uganda Railway in 1895. Undoubtedly, the completion of the railway line in 1901 added more impetus to the idea of uniting the Kenya and Uganda colonies.

Possibly the defeat of Germany in World War 1 may have offered another impetus for the UK colonial government to entertain thought on an East African federation when it took over Tanganyika as a mandated territory under the League of Nations. The first step began in 1919 when the East African Currency Board (EACB) was established to issue lawful money in Kenya, Uganda and Tanganyika.³ The colonial territories of Kenya and Uganda created a free trade area in 1921 which, Tanganyika joined in 1923. In 1927 the three territories became a customs union. During this era, several East African institutions in research, social services and education were established. Indeed, several commissions such as the Ormsby-Gore Commission in 1924, the Hilton-Young Commission in 1927, and the Joint Selection Committee of both Houses of the United Kingdom (UK) Parliament in 1931 were appointed to ascertain the possibility of East African Federation.

The period from 1926 to 1948 witnessed a number of initiatives to integrate the economies of the three territories. These included the formation of the common market, a joint East African Income Tax Board and Economic Council and various services common to the three colonies evolved under joint control. In 1948 the East African High Commission made up of the colonial governors of Kenya, Uganda, and Tanganyika was established to administer common services for the three territories. But from its foundation this organization was confronted with

³ Zanzibar joined the EACB in 1936. During the Second World War (1939-1945), EACB currency was used in Somaliland, parts of Ethiopia and the Aden Protectorate. After the war the Aden Protectorate formally joined the East African Currency Board in 1951 and continued to be a member until 1965.

severe problems, primarily trade imbalances and unequal distribution of the benefits (Nyirabu, 2005).

In 1960 the Chief Minister of Tanganyika, Julius Nyerere proposed that the independence of Tanganyika be delayed until both Uganda and Kenya were independent so that the three East African countries could launch a federation on the contemporaneous attainment of independence. This never happened and thus on 9th December 1961 Tanganyika achieved political independence.⁴

The implication of Tanganyika's Independence

The actions and inactions of Tanganyika before and after independence have raised passionate debates. To begin with, in order to make possible a future federation, the negotiations for the independence of Tanganyika resulted in the agreement to continue with most of the common services operated under the East Africa High Commission. However, Nyerere insisted on a stipulation that the East African Common Services Authority, a successor to the East African Common Services Organization (EACSO) be led by the Head of Government of Tanganyika and the two most senior elected Ministers in Uganda and Kenya. What is clear is that Nyerere rejected the notion of sitting with the British Governors of Uganda and Kenya to deliberate and decide on matters relating to the common services of East Africa.

In March 1963 while Kenya was not yet independent, President Nyerere observed that a federation of at least Kenya, Uganda and Tanganyika should be fairly easy to realize since countries have a common market, and operate many services through the Common Services Organization which has its own Central Legislative Assembly and an executive composed of the Prime Ministers of the three states. As far as Nyerere was concerned this was the core from which a federation is the expected growth (EALA Select Committee Report, p. 31).

⁴ It is the opinion of Edwin I. Mtei, that Nyerere was overruled by the other leaders of the Tanganyika African National Union (TANU), the nationalist party that led the independence movement of Tanganyika. See Edwin I. M. Mtei, "East African Monetary Cooperation and Prospects for the Future," 14th Joseph Mubiru Memorial Lecture, Kampala, 7th October, 2005, p.5.

Indeed, the period preceding Kenya's independence in December 1963 witnessed a number of loud voices calling for East African federation. On 5 June 1963, Prime Minister Milton Obote of Uganda, President Julius Nyerere of Tanganyika and Jomo Kenyatta of Kenya gathered in Nairobi to deliberate the East African federation. After this meeting the three leaders issued *the Declaration of Federation by the Governments of East Africa* obligating the three governments to federate:

We the leaders of the people and governments of East Africa assembled in Nairobi on 5th June 1963, pledge ourselves to the political Federation of East Africa. Our meeting today is motivated by the spirit of Pan-Africanism and not by mere regional interests. We are nationalists and reject tribalism, racialism, or inward looking policies. We believe that the day of decision has come, and to all our people we say there is no more room for slogans and words. This is our day of action in the cause of the ideals that we believe in and the unity and freedom for which we have suffered and sacrificed so much.⁵

The Nairobi Declaration set the end of 1963 as the time when the federation would be realized. Indeed a timetable was published and a six man ministerial working party was established and tasked with drafting a constitution for the proposed East African Federation comparable to the Fast Track Committee of 2004. The Working Party was to report back to a full conference of East African Governments scheduled for a 29 June 1963 meeting. Although the meeting was assembled, it ended in a key divergence. To begin with, Godfrey Binaisa, Uganda's Attorney General was replaced by the Minister of Information, Adoko Nekyon whose views on East African Federation were lukewarm. In fact, soon after the meeting, Nekyon stated that "as a small state, I want to see that Uganda knows exactly where she is going. I am not prepared just to throw my nation to darkness, so I must know exactly where we are going and to whom we are surrendering our power (Nye, 1967, p 183). Manifestly, this

⁵Appendix: Declaration of Federation by the Governments of East Africa" in Hughes, A. J, *East Africa: The Search for Unity: Kenya, Tanganyika, Uganda and Zanzibar*, Penguin African Library

London, 1963. The declaration was a support of the Pan-African desire to bring the people of Africa together into an African unity. The leaders added that they believed that the East African Federation could be a practical step towards the larger goal of Pan-African unity.

vision was that Uganda was not attracted to the federation project unless some guarantees were made.⁶

The aftermath of the Nairobi Declaration was a surge of debates in the three states on the proposed federation. In Uganda, reservations about supporting the federation were publicly made. In October 1963 the Prime Minister of Uganda Milton Obote pointed out that there are still points which Uganda believes must be settled before-and not after- the East African Federation is formed. He concluded by noting that this could elucidate why the East African federation will not come into being as proposed. In early 1964, Tanzania's Minister of External affairs Oscar Kambona raised Tanzania's concern regarding the East African Common Market:

When we became independent in 1961 we acquiesced in a continuation of the existing arrangements for the common market-not because we believed that they were fair and equitable, but because we were prepared to treat them as an interim measure leading to eventual federation. If federation was to be postponed indefinitely, however, we could not continue to ignore the disadvantages to Tanganyika inherent in that common market (Kituo cha Katiba, 2010).

The misgivings over the future of the East African Common Market by Uganda and Tanganyika injected a period of thought in Kenyan political space. On 10 April 1964 Kenya convened a meeting of Heads of Government in Nairobi to discuss ways to end the existing trade imbalances and in so doing smooth the progress towards political federation. In a communiqué issued at the end of the Summit, the Tanganyika delegation stated that Tanganyika was interested in modifying structural relationship and made a pledge that it had no intention of withdrawing from the East African Common Market. The meeting also agreed to establish an

⁶ Among the demands, Nekyon made it clear that the capital be located in Uganda and Uganda retain its sovereignty, its seat at the United Nations, movement of people between states be controlled and components states of the federation retain their powers to raise money abroad. After this meeting a constitutional working party meeting was held in Dar es Salaam on 10 August 1963 and a meeting of the Heads of State was held in Nairobi on 20 September 1963 at which Milton Obote was missing.

Emergency Committee to examine problems related to trade relations within the three countries.

The Kampala Agreement

The recommendations made by the Emergency Committee were approved and ratified by the Presidents of the three East African countries who met in May 1964 in Kampala. It is noteworthy to note that this meeting occurred soon after Tanganyika and Zanzibar had united to create the United Republic of Tanzania. The Kampala meeting led to introduction of the Kampala Agreement, which was later modified in Mbale in Uganda in January 1965. This agreement was in essence drawn to correct imbalances existing in the common market largely decreasing trade deficits and industrial imbalances between Uganda and Tanzania, on the one hand, and Kenya on the other. Furthermore, the Kampala Agreement advocated allocating new industries to Tanzania and Uganda so as to increase production in the two countries thereby reducing imports from Kenya. In an endeavor to sustain this recommendation, the agreement included a quota regime whereby exports from Kenya would be gradually reduced, and production in Uganda and Tanzania would hopefully increase and build up their productive capacity.

Admittedly, it can be argued that the Kampala Agreement was the first step taken to address the causes of inequitable industrial development in the East African Common Market. The Agreement introduced the categorization of “East African goods” and “national goods” which later led to the introduction of a Transfer tax in the first EAC of 1967-1977. Disappointingly, the agreement was not implemented by the three states. The partner states, in particular Tanzania, saw the collapse of the Kampala Agreement the death of the proposed Federation of East Africa.

A year after the disintegration of the Kampala Agreement it was becoming apparent that Tanzania was losing patience with the idea of East African federation. Addressing the Central Legislative Assembly consisting representatives of the three East African Parliaments on 10 August 1965, Julius Nyerere said that Tanzania was now seeking alternative arrangements in East Africa:

Let me stress again that Tanzania understands the economic problem of her neighbors and deeply regrets any temporary complication which her need creates. We have tried to avoid it. Although our problem was clear to us long before our independence, we took no action until 1964 because we hoped the matter could be dealt with in the framework for an East African Federation. For a time we were willing and able to accept the status quo, and all its disadvantage to us, as a necessary price to pay for East African unity. But in the absence of any progress or any hope of any early federation, we had no alternative but to seek actively for an equalization of the advantages and disadvantages of the common market. Only when our efforts failed to bring practical agreement on an East African basis did we, reluctantly, take steps on our own (Nyerere, 1968, p. 66).

If we take a step back and revisit this speech, it will be strikingly clear that Tanzania was pondering on embarking on its own development strategy. Shortly after this address, Nyerere, Obote and Kenyatta met in Mombasa to deliberate the future of East African cooperation. The upshot of this meeting was the agreement to create a commission to work out new machinery for East African cooperation that was unobjectionable for the three countries.

The Philip Commission

The result of the Mombasa meeting was that the East Africa leaders called in the Danish economic Professor Kjeld Philip, on the counsel of the World Bank, to study the issue of economic co-operation in East Africa with or without political federation. Among the tasks assigned to the Phillip Commission included reviewing the operations of the EACSO and its corporations, the East African Common Market and to recommend how they could be preserved and strengthened, having regard to the reality of different currencies circulating in the partner states.⁷ Paradoxically, as preparation for winding up of the common currency arrangements was going on in early 1966, the Philip

⁷ The Commission, under the chairmanship of Kjeld Philip of Denmark, consisted of ministerial representatives of Kenya, Uganda and Tanzania, and was a forum for negotiations on the modification of the arrangement for regional economic cooperation.

Commission was touring the whole of East Africa interviewing members of the public and government leaders about East African cooperation.

The Philip Commission's report resulted in the Treaty for East African Co-operation and the establishment of the East African Community in 1967. The Commission suggested a series of proposals to rescue the deteriorating co-operation. To begin with, it proposed maintenance of a common tariff against foreign goods entering the region. However, unlike the past, customs duty was to be paid to the consuming state rather than the port of entry, which was usually Kenya. With respect to industrialization, a burning issue for Uganda and Tanzania, the Commission recommended the maintenance of the licensing scheme created under the Kampala Agreement of 1964, with incentives whereby Tanzania was unequivocally granted the authority to establish three industries. The Commission also recommended the creation of the East Africa Development Bank with the key aim of lending investment funds to the three states with special bias in favor of Tanzania and Uganda.

On December 1, 1967 the Treaty for East African Co-operation was signed in Kampala. It was anchored on three broad categories -- economic policy, common institutions and a common market and gave birth to the first East African Community (EAC). What is also striking is that after political oratory for the establishment of East Africa federation, the Treaty for East African Cooperation of 1967 did not have a stipulation for the establishment of a political federation. The Treaty focused on the goal of realizing a more equal distribution of the benefits of economic integration and an acceptance that free trade was not beneficial to the three East African countries. What is also noteworthy is that the Philip Commission counseled that the common market possibly would not function unless there was a political accord:

We cannot expect the Common Market to function so long as there is no common political power to make decisions. Not to have a political power in this field would only be possible provided all three countries were following the principles of 19th century liberalism. As all three countries are practicing economic planning and all three wish to interfere in the economic development, it is necessary that there exist a responsible political body to govern the Common Market. As modifications would have to be introduced in the Common Market, and as machinery will

have to established, it is necessary to make a Treaty concerning the Common Market between the three countries ... This machinery should have three levels, namely, political, official and a tribunal to solve disputes (Quoted in Nabudere, 2007, p.7).

In 1977 the East African Community collapsed almost a decade after it had been established. Why did the EAC disintegrate?⁸ Numerous reasons have been advanced for the collapse: political differences between the leadership of the community; perceived and real inequalities in the benefits each country was deriving from the community; the power of particular prominent political actors in partner states; serious balance-of-payments problems suffered by all partners made it impossible for partner states to remit funds to the headquarters of Community corporations; the weakness of the foundation on which the organization was built and also a lack of political seriousness (Korwa and Mutahi, 1992; *African Review*, 1978). A scholar from Tanzania has noted that the collapse of the first EAC drew little compassion from East Africans citizens:

The former East African Community was a Community of States rather than an organization or club of the people of East Africa. Decision-making was bureaucratized and vested in institutions that were isolated and far removed from the people. The people of East Africa had no say in whatever took place in the East African Community. So its collapse, though regrettable, drew very little sympathy from East Africans. It is also true that even if East Africans would have wished to rise up to the occasion in defense of the community, there was no forum through which they could channel their response (Mvungi, 2002, p. 65).

What this scholar is pointing out is that the way the project was pursued was not as a political project of the people of East Africa in which they are involved right from the beginning. Rather, it was pursued as an economic integration project in which the Treaty kept all powers in the

⁸ Edwin Mtei who was the last Secretary General of the first East African Community noted that as far as the leaders were concerned "It was easy to make these declarations and commitments in the Treaty because of the idealism of the Presidents. But in the absence of co-ordination of major economic policies, we found ourselves flouting the rules even before the ink was dry on the Treaty document." Mtei, *op. cit.*, p. 8.

hands of the Authority, which was composed of the Heads of State. Consequently, the people of East Africa were powerless from the foundation of the community.⁹

Why did the zest for East Africa Federation fade?

Let me digress a bit. Was the failure to attain East African Federation that led Nyerere to unite Tanganyika and Zanzibar on 26 April 1964 resulting in The United Republic of Tanzania? Was Nyerere pleased with the union between Tanganyika and Zanzibar that to the preferred East Africa federation? Upon his retirement from the presidency in 1985, he reflected on the historical achievement of the union.

My greatest success is also my greatest disappointment. We have established a nation - Tanzania - that is some achievement. Stable, united, proud, with immense clarity of what it wants to do, committed to the liberation of our continent. It has played an immense role - poor as it is - in the liberation of our continent and it will continue playing it. So that is what I think is our greatest achievement. But it is also our failure. I never wanted a Tanzania. I really did not believe that these African countries should establish different sovereign-ties. They are artificial creations, all of them (Nyerere in Novicki and Boorsen, 1985, p.10).

In the context of this debate over the East African federation, Ali A Mazrui raised anxiety over the union between Tanganyika and Zanzibar suggesting that it harmed the prospect of East African federation:

It is not clear if an East African Federation would have harmed the continental union; what is clear is that the more modest union between Tanganyika and Zanzibar to form Tanzania might well have harmed the prospects for a broader union in East Africa as a whole by illustrating to Kenyans and Ugandans, and indeed Tanganyikans, the kind of difficulties which would attend the formation of an even bigger union among the three mainland countries.... Nkrumah's assertion that smaller unions

⁹According to Charles Njonjo, former Attorney General of Kenya and ardent critic of the first EAC, the current initiative is "money down the drain" and the new EAC is a white elephant, an institution that member countries are in arrears with their subscriptions. Furthermore, Njonjo asserts that the EAC would only benefit heads of government and not the people of East Africa, *Sunday Nation* (Nairobi), 9 April 2006.

could undermine the chances of a bigger continental union had, in East Africa's experience, found some substance of vindication after all (Mazrui, 2006).

Be that as it may, why did the pre-independence zest for East Africa Federation disappear soon after Kenya had attained independence? Philip Kassaija has argued that a federation would have become a certainty had it not been for the position that was taken by the Prime Minister of Uganda, Dr. Apollo Milton Obote. During those early calls for an East African Federation, Obote argued that the idea of federation had been put forward as an argument to hasten Kenya's independence. Indeed Obote was quoted saying that even the location for the federal capital or who was to head the federation had not yet been discussed. Additionally, he pointed out that there was divergence on the division of state and federal powers, land, citizenship, and borrowing powers (Kassaija, 2006). The opinion that the call for East African Federation was to speed up Kenya's independence was also shared by Jomo Kenyatta. Edwin I Mtei notes that in a public rally in 1964, Jomo Kenyatta remarked that "the proposal that immediately after the British granted independence to Kenya a federation would be formed was a hoax to hasten the British to grant independence" (Mtei, 2005, p.6). Essentially, this view suggests that the new independent countries of Kenya and Uganda were not ready to surrender their recently acquired sovereignty to attain East African Federation.

East African Community Two: A New Beginning?

Seven years after the collapse of EAC One, the three countries signed an agreement for the division of assets and liabilities. Paradoxically it was during the division of assets and liabilities that the three states agreed to explore and identify future areas of cooperation as provided for in Article 14.02 of The East African Community Mediation Agreement of 1984. This idea of reviving East African cooperation peaked during the Commonwealth Heads of Government Meeting (CHOGM) in Harare in October 1991 when President Moi of Kenya, President Museveni of Uganda and President Mwinyi of Tanzania met on the sidelines to exchange views on the East Africa condition. As a result of this encounter the Permanent Tripartite Commission for Cooperation was

formed on 22 November 1991. The Tripartite Commission was charged with the task of promoting cooperation among the member states. The presidents also tasked the Tripartite Commission to speed up the process of resolving outstanding issues of the defunct EAC as stipulated in the EAC Mediation Agreement of 1984.

On 30th November 1993, the heads of state of the three countries met at a summit in Arusha and signed an Agreement for the Establishment of a Permanent Commission for Cooperation among the three countries (Tripartite Commission). On 26th November 1994, the Protocol on the Establishment of a Secretariat of the Permanent Tripartite Commission for Cooperation was signed. On 14 March 1996 the Secretariat at the EAC headquarters in Arusha was launched. The treaty for the establishment of the revived EAC was signed on 30 November 1999 and on 15 January 2001 the East African Community Treaty was officially launched in Arusha after ratification by the three countries. What is appreciably important in this treaty is Article 5(2) of the EAC treaty which provides that the Partner States undertake to establish among themselves and in accordance with the provisions of this Treaty, a Customs Union, a Common Market, subsequently a Monetary Union and ultimately a Political Federation.

Explaining Fast Tracking East Africa Federation

Article 123 Section 6 of the East African Community Treaty states that “The Summit shall initiate the process towards the Establishment of the Political Federation of the Partner States by directing the Council to undertake the process”. After reviewing integration developments in the region at a Special Summit held at the Windsor Golf and Country Club in Nairobi on 27-29 August 2004, President Kibaki, President Museveni and President Mkapa expressed concern at the slow pace of integration and hence resolved to accelerate the process of integration so that the ultimate goal of a political federation is achieved through a fast track mechanism (Fast Tracking Report, Para 2). Consequently, to ease the implementation of this resolution the Summit established a Committee of three persons, one from each Partner State to examine how the fast track mechanism can be achieved. The Heads of State mandated the

Committee to submit its report to the Summit at its regular meeting scheduled for 30th November 2004.¹⁰

The Fast Tracking Committee visited the three original partner states seeking opinions concerning fast tracking the East Africa Federation. It consulted the Heads of State, Ministers, Permanent Secretaries and selected officials of governments; academicians, Parliamentarians and members of the East African Legislative Assembly (EALA), civic leaders, ordinary East Africans and representatives of the business communities. According to the Fast Tracking Committee, an East Africa Federation has four major benefits. First, globalization is identified with the marginalization of weak economic states, whose voice is increasingly dwindling. Secondly, when societies unite to form one large economic and political entity, issues of tribalism, religious and other socio-cultural problems tend to disappear. Thirdly, the federation will also remove any possibilities of Partner States fighting each other and as more countries later join the Federation, such as Rwanda and Burundi, the political stability of the region will further be entrenched.¹¹ Finally, the imperative in this global environment is that for a people to survive there must be an environment that enables them to participate in the economic development process: “The underlying fact is that effective economic integration within a Political Federation is an imperative. Indeed, an economically successful East African Federation would set the tempo and become a role model for the rest of Africa, where integration has been slow to realize”(EAC Secretariat, 2004).

In the course of addressing the Terms of Reference, the Committee identified three options for addressing political federation. These were compression of the current stages of integration namely customs union, common market, monetary union and eventually political federation;

¹⁰ The Committee on Fast Tracking was headed by Kenya Attorney General Amos Wako as its Chairman. Other members of the Committee were Prof. Haidari Amani (Tanzania), Vice Chairman; and Dr Ezra Suruma (Uganda), Secretary of the Committee. The Associate Members of the Committee were Ms. Margaret Chemengich (Kenya), Prof. Sam Tulya-Muhika (Uganda), and Mr. Mohamed Fakihi Mohamed (Tanzania).

¹¹ Republic of Burundi and Republic of Rwanda became full Members of the EAC on 1st July 2007.

overlapping and parallel process of integration; and immediate establishment of an East African Federation. The Fast Tracking Committee recommended overlapping and parallel processes of integration and advised that the time frame for the Customs Union (from 1 January 2005 to 31 December 2009) remain unaffected and a consolidated and planned approach in the form of negotiating templates in order to fast tracking the process towards political federation be put in place.

The first prelude phase was to address the institutional framework and financial inputs required to move to the next phase. The second transitional phase (2006-2009) was to encompass the implementation of the customs union, the common market and the monetary union. It was expected that success in the economic field was to provide the foundation for political federation. Other substantive components included progress in infrastructure, science and technology, constitutional and financial issues. The launching date for the political federation was set at 1st January 2010, at which time a federal president was expected to be sworn in. The consolidation phase (2010-2013) was to conclude the *modus operandi* towards the establishment of an electoral system for the elections of the Federal Government.

National Consultative Committees on Fast Tracking East Africa Political Federation

After the recommendations of the First Tracking Committee were received by the East African Authority, it was clear that national consent was required to continue with the schedule provided. Hence, in May 2005 the Extra Ordinary Summit of Heads of State met in Dar es Salaam and directed the Council of Ministers to form National Consultative Mechanisms to collect views on the East African Political Federation project and the need to fast track it. As a result of this directive The National Consultative process on Fast Tracking the East African Political Federation was launched simultaneously in the original Partner States of Kenya, Tanzania and Uganda on 13th October 2006.¹² Table 1 presents a

¹²The process was launched on the 28th February 2008 in the Republic of Burundi and on 3rd March 2008 in the Republic of Rwanda respectively. The EAC Secretariat provided a Communication Manual to all five countries to guide the National

summary of the National Consultation Committee findings in the five countries.

Table 1: National Consultations Committee Findings on Fast Tracking the East African Political Federation

	Awareness/Support	Burundi	Rwanda	Uganda	Kenya	Tanzania
1	Level of awareness about EAC integration	75%	91.4%	82.1%	Generally aware	80.2%
2	Level of support for integration	87.2%	91%	74.2%	Generally aware	57.9%
3	Level of support for Political Federation	71%	95.6%	88.2%	85.8%	66.5%
4	Level of support for fast tracking the Political Integration process (all stages)	63%	91.2%	77.6%	69.9%	74.4%
5	Level of support for fast tracking the Political Federation(2013)	63.4%	87%	56.3%	64.9%	25.4%

Source: Reports from the National Consultative Committee on Fast Tracking the East African Political Federation, East African Community Secretariat, August 2007.

It is lucid from the above table that Tanzanians had a very subdued reaction to fast tracking East Africa federation. The evidence from the findings indicate that 74.6% per cent of interviewed Tanzanians said that

Consultative Committees (NCCs) on information dissemination and general management of the process including proposals on the range of stakeholders to be targeted, methods of effective public sensitization, communication strategy and sensitization tools and materials.

there is no need for fast tracking the East Africa Political Federation while only 25.4% per cent of interviewed Tanzanians preferred fast tracking of the federation. All in all 65,000 Tanzanians gave their opinion and his committee visited all the 26 regions and all 137 districts. According to Professor Samuel Mwitwa Wangwe who was the chairman of the Tanzanian committee, many Tanzanians showed fears on four issues namely economic differences between Kenya and Tanzania, the ability to enter into economic competition especially in the job market, the significance of building good economic foundation and finally, the question of ownership of land and natural resources (Nguvu, 2007).

Indeed, even the views from the Tanzanian Parliament were more or less impervious to the project. Debating the Ministry of Foreign Affairs and International Cooperation budget estimates for 2005/6 several Members of Parliament told the government to be cautious of East African Federation because of political developments in Uganda and Kenya. For instance, Hamad Rashid Hamad a Member of Parliament from the opposition Civic United Front (CUF) criticized Uganda for changing its constitution to allow President Yoweri Museveni to run for a third term. And Rhoda Kahatano from the ruling party Chama Cha Mapinduzi (CCM) asked the government not to agree to a political federation with other East African countries because there are indications that it would not be advantageous to Tanzania. "Let's join with our neighbors in other issues concerning trade and labor. A political federation should wait... there are people who want to use Tanzania as a ladder to make themselves look more East African. We should be wary of them" (*The Citizen*, 28 July 2005).

It might be recalled that in the 1960's it was Tanzania that was vocal in urging a creation of East Africa political federation. Time has changed and it is interestingly that Tanzania was against fast tracking the establishment of East African Federation while both Uganda and Kenya were accommodating. In explaining Tanzania position, President Jakaya Kikwete made the following remarks:

Unfortunately, the views expressed by the people of Tanzania have widely been misunderstood to mean that they are against East African Federation. This is not the case. In fact, more Tanzanians supported the

Federation than any of the three East African countries then. But fewer Tanzanians supported fast tracking than their brothers and sisters in Kenya and Uganda. They are cautious about hurried integration. Since the fears are real, they should not be downplayed, ridiculed or ignored. They should be taken regard of and ways allaying them should be sought. Tackling fears and concerns of member states is one important lesson to draw from the failures of the defunct East African Community (Kikwete, 2009).

Although Tanzania was certainly the extreme case in the national consultative committees, other countries showed great support for fast tracking political federation particularly Rwanda. In the findings, Rwanda had the most support for fast tracking the political integration process (91.2%) and fast tracking political federation (87%). Indeed, Rwanda scored very highly on all levels of awareness and support for East African integration. In general, both Rwanda and Burundi greatly welcomed the idea of joining the East African Community. They welcomed the informal and less structured approach towards the attainment of Political Federation noting that it will enhance the security of the region, consolidate governance systems and the leverage the Community's competitiveness at international level.

Kenya was fourth among the four countries in supporting fast tracking the political integration process (69%) but was second in supporting fast tracking the political federation (64.9%). As far as Burundi was concerned almost the same number of people support both fast tracking the political integration process (63%) and political federation (63.4%). Uganda has the second most support for fast tracking political integration process (77.6%) but when it comes to fast tracking the political federation its support is only higher than that of Tanzania at 56.3%.

Possibly in the current leadership in East Africa states, there is no president who equals President Museveni in terms of public backing for the federation project. During the period when the people of Kenya, Uganda and Tanzania were debating the draft treaty of the new East African Community (EAC) in 1997-1998, President Museveni came out openly supporting the restoration of East African Community. In a paper titled *Towards a Closer Cooperation in Africa*, Museveni argued that economic

integration is not adequate because of political division in Africa. In his view “there is lack of a political superstructure necessary for the integration process. Given the present economically weak states, there is no single African state that can impose discipline on the others by economic or other forms of pressure... Africa lacked a head prefect because of political fragmentation.”¹³ This public support was repeated during the induction of the national consultations for fast tracking the East African Federation in Uganda. President Museveni listed twelve points why East African countries have to politically federate. Among others, these comprised economic integration without political integration is slow; negotiating as individual nation states puts the countries of the region in weaker position; duplication of effort with each country trying to attract investments in similar sectors; and the pseudo-borders which incapacitate the countries of the region from giving each other support on account of the sovereignty ropes that tie them in into different political bundles (Museveni, in *New Vision*, 2006, p. 8-9).

What next for East Africa Federation?

In the CMI Report on Fast –tracking East African Integration, Kibua and Tostenson concluded that the people of East Africa were not ready for the 2010 target:

Our interviews revealed with great clarity that hardly anybody saw the 1st January 2010 target date for a political federation as a feasible proposition. At one extreme a respondent indicated 2050 as a more likely date, others considered 2025 as a reasonable time frame, and some just added five or ten years to the fast-track committee’s target date. Almost without exception the interviewees subscribed to the gradual building block approach and favored starting with measures that would build legitimacy from below by removing existing impediments to regional interaction and thus improving the lives of the citizens of East Africa (Kibua and Tostensen, 2005, p. ix-x).

¹³To some degree President Museveni’s public utterances on political federation of East Africa has led to allegations that he is campaigning to become the first president of East Africa. The speculation reached a new peak when President Museveni embarked on a road trip with a fleet of vehicles that took him through Kenya and Tanzania between 9 and 11 July 2007.

It might be recalled that if the recommendation of the Fast Tracking Committee had been implemented, the launching date for the political federation was set at 1st January 2010 and that the period between 2010 and 2012 would be used as a “consolidation phase” in which the presidency of the federation would be rotated on, what was later referred by President Kikwete of Tanzania ‘a triangulate’ basis between the three presidents before East Africans could elect their first president directly in the year 2013. With this failure adding up to the trenchant memories of past errors and antagonistic interactions, it is hardly surprising that questions are being raised on the future of the current effort.

In 2008 the leaders of the partner states decided that as an alternative to fast tracking, the countries of East Africa should concentrate on establishing a common market and single currency by 2012 and subsequently work towards a political federation. Although the leaders acknowledged that there is widespread support for fast tracking the East African political federation (with the exception of Tanzania), they agreed to create and strengthen a common market. Negotiations on the EAC Common Market Protocol began in February 2008 and were concluded in September 2009 when the Council of Ministers adopted the Draft EAC Common Market Protocol and its annexes. The Protocol was signed by the EAC Heads of State on 20th November 2009 in Arusha, Tanzania.

On 1st July 2010 the five countries agreed on the Common Market Protocol which will allow citizens, products, capital and business services to move freely throughout the five countries. The EAC Common Market Protocol, in accordance with the provisions of Articles 76 and 104 of the Treaty, provides for progressive implementation of free movement of goods; free movement of persons; free movement of workers; the right of establishment; the right of residence; free movement of services; and free movement of capital. Although the five countries have in principle reached an agreement, each country still has to change a wide range of national laws including labor, taxation and immigration to conform to the protocol. Certainly, the visible aspect of this repositioning was the termination of the idea of fast tracking political federation.

The Sovereignty Dilemma

The United Nations Economic Commission Africa Secretariat has pointed out one key aspects of the multiplicity of problems affecting progress towards integration in Africa:

The institutional architecture of the regional economic communities lacks the authority, power, and resources to enforce decisions and see the implementation of program through their logical conclusion. Successful integration requires secretariats with authority to act for member states (UNECA, 2004, p. 60).

This narrative of the problems implies that member states are unwilling to surrender their sovereignty. By and large they are apprehensive, have differences in outlook and have inward looking views. Almost twenty years ago, an observer on regional integration politics in Africa noted that depending on politicians to achieve regional integration in Africa was risky because politicians are at times more concerned with public image, amassing power, political clientelism, wealth accumulation etc. As such Gasarasi notes, African economic co-operation is a long-term matter. The principal agents of such a long-term project ought not to be politicians, lest it be trivialized and overshadowed by their mundane culture: ceremonials, whim, rhetoric, manipulation, intrigue, etc. When conflict breaks out between two or more African political leaders, one of the areas, which suffer, is economic co-operation (Gasarasi, 1992).

Naturally, if regional integration is successful, it leads to a loss of some sovereignty. In 1997 Nyerere offered his views on the sovereignty issue in the context of reservations made by some Tanzanians that South Africa's investments in Tanzania were reducing its sovereignty:

If South Africa is going to be your engine of development, accept the reality, accept the reality, don't accept this nonsense of sovereignty, South Africa will reduce your sovereignty ... What sovereignty do you have? Many of these debts – ridden countries in Africa now have no sovereignty they have lost it. *Imekwenda. Iko mikononi mwa IMF na World Bank. Unafikiri kuna sovereignty gani?* (Your sovereignty is gone. It is in the hands of IMF and World Bank. What sovereignty do you think

exists?). So Southern Africa has a tremendous opportunity, the SADC group, because of South Africa (Nyerere, 2000, p. 23).

In essence the point Nyerere was making was that contemporary sovereignty is purely artificial deriving its existence from the colonial era.

In 2006, a year after his election to the presidency of Tanzania, Jakaya Mrisho Kikwete joined the debate on sovereignty in the context of East African federation pointing out that the formation of the East Africa federation will depend on the political will of the people and consequently East Africans need more time to air their views on fast tracking. Additionally, he urged member states to treat the issue of political federation with great care because of its sensitivity (*The Citizen*, 2006). The position by Tanzania received a sympathetic voice from Kenya Prof Kivutha Kibwana, a former Kenyan cabinet minister who held the view that Tanzania's fears originate from the fact that other countries in the regional bloc were tribally inclined. "Tanzania does not want to be infected with negative ethnicity that may reverse the national cohesion gains that she has realized". He went to point out that although some countries view Tanzania's hard line stance on EA integration as emerging signs of xenophobia, the country's fears could centre on equal sharing and utilization of resources (*The Citizen*, 2009).¹⁴

Currently, the issue of sovereignty is exhibited by the fight over the succession of the seat of the East African Community Secretary-General, currently held by Tanzania's Juma Mwapachu, which falls vacant in April 2011. President Kagame of Rwanda has initiated a media crusade that the strategy to get a Kenyan to take over from Juma Mwapachu will not go down well with Rwanda and Burundi: What is official is that the post is falling vacant in April but what I haven't been told officially is that there is a dispute...But if we were to go by what is in the news, I think there are certain things that are clear. This is not an elective office — it is rotational country by country... I don't know how the rotational process is going to change even when there haven't been discussions to change. My expectation is that rules will be followed, and to my knowledge it is the turn for Rwanda or Burundi (*The East African*, January 24, 2011).

¹⁴See "Former minister defends Dar stance on East Africa federation", *The Citizen*, Dar es Salaam, 18 February 2009.

Adding the complication is Kenya's position that the East African Community effectively came into force at the end of four years of that interim period in 2000. In effect what this means that Francis Muthaura of Kenya held the position from March 1996 to March 2001 at a time when representatives from the region were trying to revive the EAC served as Secretary-General for one year. Apparently this view is firmly supported by Uganda and therefore Kenya should occupy the seat.

Conclusion

The main purpose of this article was to shed some light on history of the politics of integration in East Africa. It did so by first tracing its evolution through the colonial period preceding the birth of independent states. In the second section it considered the efforts to build a regional project once the three countries were politically independent. These efforts led to establishing the first EAC in 1967 that lasted ten years. Thirdly, the paper reviewed the effort taken when on 15 January 2001 the second East African Community was officially launched in Arusha specifying that the eventual goal is political federation. In 2005 Tanzania, Kenya and Uganda established a Customs Union as the first step in the integration process. Rwanda and Burundi later joined the bloc in July 2007. In July 2010, the five countries embarked on the Common Market as the second stage of the integration process.

In early 2011 the five countries adopted a roadmap towards the East African Monetary Union (EAMU). To some extent, the idea to create a monetary union may be seen as a fundamental political enterprise with a strong economic inference. As far as the East African Community is concerned, the objectives are spelled out in the EAC Treaty, the *EAC Development Strategy 2006-10*, the directive issued by the Summit of Heads of State to fast track establishment of monetary union by 2012. It is envisioned that the EAMU will deepen the integration of East African economies and, in doing so, augment the benefits which can be derived from the East African Community Common Market.

The paper's conclusions are thereby consistent with the widely-applied theories of regional economic communities. Even if the many tensions and rivalries that have characterised Africa's regional integration

landscape cast doubt over the ability of the region to deal with the abundant problems that persist, there is some solidarity, cohesion and cooperation among the peoples of East Africa. The answer to whether East Africa will decide to learn from its history, however, may still be some time away.

Three future scenarios are possible. In the best case, the five countries will slowly work towards an economic community from current efforts. In the worst, the project will collapse repeating what happened in 1977. The legacy of the first EAC is one of repeated implementation crises, in which the goals of the community regularly failed to be accomplished because of lack of adequate obligation from the leaders. Many fear that a similar fate may await the current EAC, a concern based on recent events such as the postponing of East Africa political federation. The experience that East Africans have had since 1963 when the then Heads of State called for an East African federation is apparent that placing economic considerations at the front of political unity as a foundation for an ultimate federation has not been achieved. In other words, the resolution to federate must be a political decision and not an economic decision. Thus a serious step to a political federation requires a political decision which should commence by eliminating borders instead of current bureaucratic manipulations like appointing specific ministers for East African Community Affairs. A better alternative of achieving political federation is possible only if there is a political will in Bujumbura, Kigali, Nairobi, Dar es Salaam and Kampala to resolve the local and regional gridlock.

REFERENCES

Birch, A. R, (1966), "Approaches to the Study of Federalism", *Political Studies*, No 1.

Burgess, Michael (1993), "Federalism and Federation: A Reappraisal" in Michael Burgess and Alain-G. Gagnon, *Comparative Federalism and Federation*. London: Harvester Wheatsheaf.

Dent, Martin, (1989), "Federalism in Africa with Special Reference to Nigeria," in Murray Forsyth, ed., *Federalism and Nationalism*, NY: St. Martin's.

Deutsch, Karl, et al. (1957), *Political Community and the North Atlantic Area: International Organization in the Light of Historical Experience*. Princeton, N.J.: Princeton University Press.

East African Legislative Assembly (EALA), *Report of Select Committee on East Africa Federation (Munanka Report)*, Arusha: East African Community.

EAC Secretariat, (2004), Report of the Committee on Fast Tracking East African Federation, Summary Fast Track Report, 19 November.

Elazar , Daniel, (1979), "The Role of Federalism in Political Integration." in Daniel Elazar, ed., *Federalism and Political Integration*, Tel Aviv: Turtledove.

Gasarasi, Charles P., (1992), "Some Preliminary Reflections on suitable Agents in African Economic Integration: the role of NGOs", *A paper presented at a Seminar on African Integration and NGOs, Dar Es Salaam, Tanzania*.

Haas, Ernst, (1958), *The Uniting of Europe: Political, Social, and Economic Forces 1950-57*, Stanford: Stanford University Press.

Hamilton, David, (1963), "An East African Federation," *The Journal of Modern African Studies*, 1(3).

Kassaija, Philip, (2006), "Fast Tracking East African Federation: Asking the Difficult Questions," Paper prepared and presented at a Development Network of Indigenous Voluntary Associations (DENIVA) Public Dialogue on Fast Tracking East African Federation Dialogue, Hotel Equatoria Kampala, 24November.

Kibua, Thomas Nzioki and Arne Tostensen, (2005), *Fast-tracking East African Integration: Assessing the Feasibility of a Political Federation by 2010*, Chr.Michelsen Institute.

Kikwete, Jakaya M, (2009), "EA Unity: Tanzania Should not be Misunderstood," *The African Executive*, 12-19 August.

Kituo cha Katiba, "Towards an East African Federation: Debates, Rationale and Declaration of June 1963", <http://www.kituoachakatiba.co.ug/eac2.htm>. Accessed on 22 March 2010.

Korwa G. Adar and Mutahi Ngunyi, "The Politics of Integration in East Africa since Independence", in Walter O. Oyugi (ed.), *Politics and Administration in East Africa*, Nairobi: Konrad Adenauer Foundation, 1992.

Lindberg, Leon N., (1963), *The Political Dynamics of European Economic Integration*. Stanford: Stanford University Press.

Mazrui Ali A, (2006), "Vying for Pan-African leadership, both Nyerere and Nkrumah lost the reward", *The Standard*, Nairobi, 30 April.

McCarthy, Colin (1999), "Regional Integration in Sub-Saharan Africa: Past, Present and Future," in Ademola Oyejide, Benno Ndulu, and David Greenway, eds., *Regional Integration and Trade Liberalization in Sub-Saharan Africa, Volume 4: Synthesis and Review*. London: Macmillan.

Mill, John Stuart, (1958), *Considerations on Representative Government*, New York: Liberal Arts Press.

Mvungi, Sengondo, (2002), "Legal Analysis of the Draft Treaty for the Establishment of The East African Community", in Sengondo E. A. Mvungi (ed.), *The Draft Treaty for The East African Community: A Critical Review*, Dar es Salaam University Press.

Nabudere, Dani W., (2007), *Fast-Tracking of Federation and Constitutionalism in East Africa*.

Novicki, M A and Boorsen, B., (1985), "Julius Nyerere: Former President, The United Republic of Tanzania-Interview", *Africa Report*, 30, November.

New Vision, 17 October 2006.

Nye, J. S., (1967), *Pan- Africanism and East African Integration*, Cambridge: Harvard University Press.

Nyerere Julius K., (1968), "Problems of East African Co-operation," in Julius K Nyerere, *Freedom and Socialism/Uhuru na Ujamaa*, Dar es Salaam: Oxford University Press.

Nyerere, Julius K.,(2000), "Reflections" in H. Othman (ed.), *Reflections on Leadership in Africa: Forty Years After Independence*, IDS, University of Dar es Salaam: VUB University Press.

Mtei, Edwin I. M., (2005), "East African Monetary Cooperation and Prospects for the Future,"14th Joseph Mubiru Memorial Lecture, Kampala, 7th October.

Museveni, Yoweri Kaguta, (1998), *Towards a Closer Cooperation in Africa*, paper presented at the National Resistance Movement (NRM) National Conference, Kampala, July.

Nguvu, Pastory, (2007), "Tanzanians reject fast-tracking EA unity," *The Guardian*, Dar es Salaam, 14 July.

Nyirabu, Mohabe,(2005), “Lessons from the East African Community of 1967-1977,” in *Deepening Regional Integration of the East African Community*, Ahmed Mohiddin (ed.), Addis Ababa: DPMF Book Series.

The African Review, (1978), Vol. 8, No.1 and 2.

The Citizen, (2005), “Be Wary of East African Federation”, (Dar es Salaam), 28 July.

The Citizen, (2006), “Kikwete hints on federation”, 24 May.

The Citizen, (2009), “Former minister defends Dar stance on East Africa federation”, 18 February.

The East African, (2011), “Is the seeming fight for future East African Community presidency masked in Mwapachu’s job?” 24 January.

The United Nations Economic Commission for Africa, (2004), *Assessing Regional Integration in Africa*, Addis Ababa, Ethiopia.

Interdépendance et Croissance Economique en Zone CEMAC¹

Kobou Georges, Chameni Nembua Célestin, Dama Dié Marcel, Boniface NgahEpo²

Résumé: *L'intégration économique est une réalité historique qui a un impact sur la croissance des Etats. Cet article analyse l'existence de l'autocorrélation spatiale dans la zone CEMAC et étudie son impact sur la croissance économique de cette zone. Un modèle de panel à effets spatiaux mettant en relation le taux de croissance par tête et les facteurs monétaires et réels est adopté. Les résultats obtenus indiquent qu'il existe une autocorrélation spatiale dans cette zone. La prise en compte de ces effets spatiaux fournit des vitesses de convergences égales à 0,61% et 0,62% respectivement pour les spécifications autorégressive et à erreurs spatiales de notre modèle, contre 0,76% pour la spécification non spatiale. Ce qui donne une réduction de la vitesse de convergence de 0,15%. Il existe des effets de débordement très faibles. Comme politique de recommandation, les politiques de désenclavement doivent être menées pour faciliter la mobilité des facteurs et des Hommes. De plus, il faudrait lever certaines barrières douanières tout en luttant contre les fléaux tels que la corruption et l'instabilité politique, qui sont des facteurs qui compromettent l'intégration économique et réduisent la croissance.*

Codes JEL: E00; F5; O4

Mots clés : Intégration économique, Autocorrélation spatiale, Convergence et CEMAC

Abstract: *Regional Economic integration is a historic reality and has an impact on the economic growth of countries in the zone. This paper analyses spatial autocorrelation within the WAEMU zone, and its impact on the economic growth of the WAEMU zone. We use a panel model which has spatial effects that show the relationship between the per capita growth rate and monetary as well as non-monetary factors. Results indicate that there exist a spatial autocorrelation within the WAEMU zone. The spatial effects cause a convergence rate of 0.61% to 0.62% for autoregressive specifications and spatial error respectively, against 0.76% for non-spatial specifications. This reduces the speed of convergence by 0.15%. We also identify weak overlapping effects. Policy recommendations indicate that policies that enhance the mobility of resources and persons within the WAEMU zone should be encouraged. In*

¹ Communauté Economique des Etats de l'Afrique Centrale (CEMAC).

² Université de Yaoundé II, Soa, Faculté des Sciences Economiques et de Gestion, B.P. 1365-Yaoundé Cameroun, Tél : (237) 74 18 01 33

addition, some tariffs barriers that prevent economic growth and expansion should be abolished while fighting corruption and political instability within the WAEMU zone.

Codes: JEL: E00; F5; O4

Keywords: Economic Integration, Spatial Autocorrelation, Convergence and the CEMAC

Introduction

Au lendemain de leurs indépendances, les pays africains de concert avec les pays colonisateurs ont vu la nécessité de s'organiser en pôles d'intégration économique. On peut par exemple citer le regroupement des pays d'Afrique de la Zone Franc (PAZ) qui se subdivise en deux unions économique monétaire que sont l'UEMOA³ et la CEMAC. Le regroupement des pays en pôles d'intégration économique conduit dès lors ces pays à respecter un certain nombre de critères qui leur permettraient d'éviter des déséquilibres macroéconomiques.

En zone CEMAC, la *Toile de Fonds Economique* publiée en 2004 par cette institution rappelle les quatre critères retenus: le solde budgétaire de base sur le PIB doit être supérieur ou égale à zéro, le taux d'inflation annuel moyen doit être inférieur à 3%, l'encours de la dette publique rapporté au PIB nominal doit être inférieur ou égal à 70% et la non accumulation des arriérés intérieurs et extérieurs. A travers ces indicateurs, les autorités de cette zone suivent l'évolution de cinq variables que sont : le taux de couverture extérieur de la monnaie, le solde budgétaire primaire, le taux de pression fiscale, la masse salariale et le solde extérieur courant hors dons rapporté au PIB nominal. Ces critères de convergence ont pour but de remédier aux résultats mitigés semblables à ceux qu'avaient connus les pays de la CEMAC dans les années 80. Pendant cette période, les économies de ces pays ont été marquées par des déséquilibres macroéconomiques trop importants accentués par un ralentissement de l'activité économique.

L'objectif visé par ces pôles d'intégration est la mise en place d'ensembles économiques viables et de grands marchés communs servant de

³ Union Economique et Monétaire Ouest Africain (UEMOA).

débouchés aux entreprises locales (Latif, 2007). Ces regroupements ont donné naissance à des thèmes de recherche relatifs aux interactions spatiales entre les différentes localités ou pays constitutifs des pôles. L'un de ces thèmes concerne la convergence des économies qui signifie que les économies nationales ou régionales ont tendance à converger vers les mêmes niveaux de revenu ou de production par tête (Baumol, 1986 ; Romer, 1990 ; Barro et Sala-i-Martin, 1991,1992).

L'économétrie spatiale qui vient en soutien à ce thème de recherche permet à l'économiste de pallier au problème lié à l'utilisation des données spatiales (Ventura, J., 1997; LeGallo et Ertur, 2000; LeGallo, 2002 ; Cem et Kalidou, 2005). En effet, certains facteurs explicatifs de la convergence tels que la diffusion des technologies et la mobilité des facteurs qui, dans de nombreuses études sont attribuées aux politiques nationales⁴ et régionales d'intégration; ont une forte dimension géographique (Dillings-Hansen et Smith, 1997 ; Easterly et Levine, 1998 ; Rey et Moutori, 1999 ; Cem et Kalidou, 2005; Latif, 2007). Ignorer ces facteurs, conduit à se heurter à des difficultés économétriques dues à l'utilisation des MCO et rendant délicate l'interprétation des résultats.

Si Latif (2007) constate que la prise en compte de l'autocorrélation spatiale réduit la vitesse de convergence des PAZ, Cem et Kalidou (2005) montrent que celle-ci n'a relativement aucun impact sur la vitesse de convergence des pays de leur échantillon⁵. Ces divergences dans les résultats amènent à s'interroger sur l'effet réel de la prise en compte de l'autocorrélation spatiale sur la vitesse de convergence des pays de la CEMAC. Aussi, cette étude répond à la question de savoir quel est l'impact de l'autocorrélation spatiale sur la vitesse de convergence des pays de la zone CEMAC ?

⁴Des études récentes trouvent une meilleure explication de la croissance dans les variables telles que l'éducation, la démocratie, l'absence de corruption, l'égalité des revenus, l'investissement en infrastructure, et le climat. Par exemple, Kobou (2003) révèle que les causes de l'extrême pauvreté vécue par les populations dans les pays africains sont l'inégalité, l'injustice et le népotisme. L'infrastructure inclut l'infrastructure traditionnelle (routes, écoles, ...) mais aussi l'environnement institutionnel (droits de propriété, civisme, règles concurrentielles).

⁵ Echantillon essentiellement constitué des pays développés.

En utilisant les données sur les indicateurs du développement de la Banque Mondiale, le travail consiste à effectuer une évaluation empirique en vue de mettre en évidence les efforts des politiques d'intégration économique en zone CEMAC. Ces efforts sont pris en compte à partir de la structure spatiale de nos modèles. Ce travail est structuré de la manière suivante : à la section deux, nous présentons la revue de la littérature, la section trois est consacrée à la méthodologie et la description des variables, la section quatre présente les résultats et la section cinq est accordée à la conclusion, et aux recommandations de politiques.

1. Revue de la littérature

1.1. Les différents concepts de convergence

L'hypothèse de convergence est fondée sur les modèles de croissance néo-classiques (Solow, 1956; Swan 1956) et implique une tendance à l'égalisation à long terme du taux de croissance du revenu ou de la production par tête de différentes zones géographiques. Cette propriété correspond au concept de β -convergence (Barro et Sala-i-Martin, 1995, Mankiw, 1995, Mankiw, 2003). La β -convergence peut-être absolue ou conditionnelle. Elle est absolue lorsqu'elle est indépendante des conditions initiales. Elle est conditionnelle lorsque, de plus, les économies sont supposées identiques en termes de préférences, de technologies, de politiques économiques. L'hypothèse de β -convergence absolue est habituellement testée sur le modèle suivant :

$$\frac{1}{T} \ln \left(\frac{y_{it}}{y_{i0}} \right) = \alpha + \beta \ln(y_{i0}) + \varepsilon_i, \quad \varepsilon_i \sim iid(0, \sigma_\varepsilon^2)$$

où y_{it} , est le PIB par tête de la région i ($i = 1, \dots, N$) à la date t , T est la longueur de la période d'étude, α et β sont des paramètres inconnus à estimer et ε_i un terme d'erreur aléatoire. On dit qu'il y a β -convergence lorsque β est négatif et statistiquement significatif puisque dans ce cas le taux de croissance moyen du PIB par tête entre les dates 0 et T est négativement corrélé avec le niveau initial du PIB par tête. L'estimation de β permet de calculer la vitesse de convergence et la durée nécessaire

pour que les économies comblent la moitié de l'écart qui les sépare de leur état stationnaire, appelée la demi-vie. Le test de l'hypothèse de β -convergence conditionnelle⁶ repose quant à lui sur l'estimation du modèle suivant:

$$\frac{1}{T} \ln \left(\frac{y_{it}}{y_{i0}} \right) = \alpha + \beta \ln(y_{i0}) + \lambda X_i + \varepsilon_i, \quad \varepsilon_i \sim iid(0, \sigma_\varepsilon^2)$$

où X_i est un vecteur de variables, permettant de maintenir constant l'état stationnaire de l'économie i , où l'on peut trouver des variables d'état (entre autre le stock de capital physique et le stock de capital humain), et des variables de contrôle ou d'environnement (e.g. le ratio de la consommation publique au PIB, le ratio de l'investissement domestique au PIB, les modifications des termes de l'échange, le taux de fécondité, le degré d'instabilité politique, etc.) (Barro et Sala-i-Martin, 1995).

Un deuxième concept utilisé dans la littérature est celui de la σ -convergence, qui se réfère à la baisse de la dispersion, mesurée par l'écart-type du logarithme du revenu ou de la production par tête (Barro et Sala-i-Martin, 1995). Elle s'appuie simplement sur le calcul et la comparaison de l'écart type du PIB par habitant à la date initiale et finale de la période considérée.

Un troisième concept de convergence, défini par Bernard et Durlauf (1996), repose sur la propriété de stationnarité des séries temporelles, c'est pour cette raison que l'on parle de convergence *stochastique*. On dit qu'il y a convergence stochastique si les prévisions à long terme des écarts de PIB par habitant entre deux ou plusieurs économies tendent vers zéro. Comme le notent Bernard et Durlauf (1996), cette définition n'est pas respectée si les chocs spécifiques que subit chacune des économies exercent des effets permanents sur leur trajectoire de long terme.

⁶Une autre manière de tester l'hypothèse de convergence conditionnelle repose toujours sur l'équation (2) mais elle est estimée sur des sous-échantillons d'économies pour lesquels l'hypothèse d'états stationnaires similaires semble acceptable (constitution de clubs de convergence, par exemple Jean-Pierre, 1997).

1.2. La prise en compte du rôle de l'espace

L'autocorrélation spatiale et l'hétérogénéité spatiale sont deux façons de prendre en compte le rôle de l'espace dans la modélisation des données internationales ou régionales (Cliff et Ord, 1981 ; Upton et Fingleton, 1985 ; Le Gallo, 2000 ; Florax et al., 2003 ; Baltagi, 2005 ; Cem et Kalidou, 2005). Cliff et Ord (1981) et Upton et Fingleton (1985) suggèrent qu'une manière de prendre en compte le rôle de l'espace est de considérer l'autocorrélation spatiale, car la répartition géographique des phénomènes de croissance à l'échelle régionale est rarement aléatoire. En fait, les performances économiques des régions voisines sont souvent similaires. Et, l'hétérogénéité spatiale constitue une des façons de prendre en compte le rôle de l'espace dans la modélisation des données internationales ou régionales (LeGallo, 2000 ; Baltagi, 2005 ; Cem et Kalidou, 2005). Deux types d'autocorrélation spatiale sont généralement rencontrés : il s'agit de l'autocorrélation spatiale qui affecte la variable dépendante et celle qui affecte les termes d'erreur. Le modèle qui découle du premier type d'autocorrélation spatiale est dit modèle *cross spatial* ou *autorégressif spatial* ; l'autre étant appelé modèle à *autocorrélation spatiale des erreurs*.

Le modèle autorégressif spatial⁷ prend en compte une variable endogène décalée comme facteur explicatif parmi les régresseurs du modèle linéaire standard :

$$y = \rho W y + X \beta + \varepsilon \quad (3)$$

Soit, sous une forme réduite :

$$y = (I - \rho W)^{-1} X \beta + (I - \rho W)^{-1} \varepsilon \quad (4)$$

Cette écriture montre que l'autocorrélation spatiale résulte de la corrélation qui existe entre le décalage spatial Wy et le terme d'erreur ε . La corrélation entre Wy et ε est indépendante de la distribution des.

⁷ Ce modèle est le plus souvent mis en œuvre lorsqu'on est en présence d'un schéma d'interaction spatiale résultant d'un modèle théorique (Case et al. 1993 ; Moreno et Trehan, 1997 ; LeGallo, 2000 ; Cem et Kalidou, 2005).

Le processus spatial dans le modèle à autocorrélation des erreurs est défini au moyen du terme d'erreur ε :

$$\begin{cases} y = X\beta + \varepsilon \\ \varepsilon = \lambda W\varepsilon + u \end{cases} \quad (5)$$

où λ représente le coefficient autorégressif spatial associé au décalage spatial du terme d'erreur ε , et u un vecteur d'erreurs homoscedastiques. Le modèle à autocorrélation spatiale des erreurs est mis en œuvre lorsqu'il s'agit de rendre compte de la diffusion des chocs ou perturbations à travers un espace donné. Il permet également de prendre en charge les problèmes liés à l'omission de variables déterminantes dans l'évolution du phénomène étudié, en particulier lorsque ces dernières sont spatialement corrélées.

Les deux spécifications précédentes peuvent également être combinées en un *modèle spatial général* dont l'expression formelle est la suivante :

$$\begin{cases} y = \rho W_1 y + X\beta + \varepsilon \\ \varepsilon = \lambda W_2 \varepsilon + u \end{cases} \quad (6)$$

Plusieurs tests permettent de caractériser le type d'autocorrélation spatiale. Parmi ces tests, on peut citer: le test de Wald, le test du ratio de vraisemblance et le test du multiplicateur de Lagrange⁸. Cependant, les tests de détection de l'autocorrélation spatiale (test de Moran (1950) et test de Geary (1954)) constituent des préalables à cette caractérisation (LeGallo, 2002). Les outils de l'économétrie standard sont généralement utilisés pour l'estimation des modèles avec hétérogénéité spatiale. Pour le cas de l'autocorrélation spatiale, Cliff et Ord (1973) proposent une adaptation de la méthode du Maximum de Vraisemblance (MV). Conley (1999) et Kelejian et Prucha (1999) quant à eux préconisent le recours à la méthode des Moments Généralisés ; celle-ci a d'ailleurs été utilisée par Bell et Bockstael (2000).

⁸Ces tests ont été adaptés à l'économétrie spatiale par Burridge (1980), Anselin (1988), Bera et Yoon (1993), Anselin et Florax (1995), Anselin et al. (1996) et Anselin et Bera (1998).

Cem et Kalidou (2005), en utilisant les données de la série des “Penn World Table”⁹ et les mêmes variables que celles utilisées par Mankiw et al. (1992)¹⁰ mais observées sur la période de 1960-1995, trouvent une vitesse de convergence de 1,5% pour la spécification spatiale et 1,6% pour la spécification non spatiale estimée par les MCO. Toutefois les estimateurs de la spécification spatiale sont efficaces et non biaisés contrairement à celle non spatiale.

L’hypothèse de convergence pour les PAZ et particulièrement pour la zone CEMAC a été testée par Latif (2007) et Ekomié (1999). Latif (2007), en prenant en compte l’autocorrélation spatiale, montre qu’il existe un noyau dur de variables qui conditionnent fortement la convergence. Ainsi l’aide publique au développement, le stock de capital humain, le taux d’investissement et l’inflation constituent les variables clés sur lesquelles les politiques d’intégration devraient insister pour espérer avoir des résultats probants dans le domaine de la convergence, c’est-à-dire accélérer le processus de convergence et d’intégration dans la zone CFA. Enfin, il ressort de l’analyse économétrique spatiale que les effets spatiaux appréhendés et qui dans cette étude se focalisent essentiellement sur l’effet frontière constituent un facteur inhibiteur de la convergence. On observe en effet que la vitesse de convergence se réduit largement avec la prise en compte de ces effets.

2. Méthodologie de l’étude

2.1. Echantillon, données et variables

Les données que nous utilisons dans cette étude proviennent du rapport annuel sur les indicateurs de développement de la banque mondiale publié en 2005. Nous utilisons à la fois les variables monétaires, financières et réelles¹¹. Ces variables sont exprimées en logarithme car les modèles que nous cherchons à estimer sont des modèles log-log. L’étude repose ainsi sur les variables ci-dessous observées sur la période 1983-2003 ; les pays

⁹ Ces données ont été initiées par Summers et Heston en 1988.

¹⁰ Cem et Kalidou (2005) font une étude visant à apprécier l’impact de l’autocorrélation spatiale sur le modèle de Mankiw et al (1992).

¹¹ Les variables relatives à l’infrastructure traditionnelle (routes, écoles, ...) et l’environnement institutionnel (droits de propriété, civisme, règles concurrentielles) sont captées au moyen de la structure du modèle à erreur spatiale.

de l'échantillon étant choisis sur la base de la disponibilité des données pour les différentes variables étudiées et pour la période considérée. C'est ainsi que dans notre échantillon, la Guinée équatoriale n'y est pas représentée.

La spécification de base du modèle qui va faire l'objet de notre analyse est :

$$\ln grade = \frac{1}{T} \ln \frac{y_{it}}{y_{i1983}} = const + \beta \ln y_{i1983} + \alpha'_1 \ln inv_{it} + \alpha'_2 \ln inf_{it} + \alpha'_3 \ln ouv_{it} + \alpha'_4 \ln dep_{it} + \alpha'_5 \ln liq + \alpha'_6 \ln ecd + u_{it} \quad (7)$$

$$i = 1, \dots, 5 \quad t = 1983, \dots, 2003$$

Nous utilisons ainsi la variable *lngrade* comme variable endogène dans l'«équation de convergence» du modèle de Mankiw et al. (1992)¹². Cette variable est le taux de croissance annuel moyen du revenu par tête sur la période 1983-2003, dans chacun des 5 pays de l'échantillon. Le niveau de revenu par tête est lui-même obtenu par le rapport entre le PIB réel et le nombre de travailleurs de l'année correspondante dans chacun des pays. Ce nombre de travailleurs a été approximé par le nombre de personnes ayant au moins 15 ans¹³.

Les variables explicatives utilisées sont : (1) *lninv* qui est le logarithme du ratio (FBCF+variations de stocks) sur PIB. C'est une variable caractéristique de l'investissement qui est une variable clef de la croissance économique et devrait avoir un signe positif. (2) *lninf* qui est le logarithme du taux d'inflation. L'inflation est également une variable importante dans l'analyse de la croissance économique. En effet, une

¹² Deux types d'équations sont utilisés par ces auteurs dans l'analyse de la croissance. L'une découle de la composante « différences de revenu entre pays » qui demeure au cours du temps et l'autre des « différences qui proviennent du fait que les pays sont initialement plus ou moins éloignés de leurs sentiers de croissance équilibrée ». Ces différences disparaissent au fur et à mesure que les pays convergent vers leurs sentiers de croissance équilibrée. La première est l'équation de revenue et n'est pas très utile pour notre étude.

¹³ Voir note de bas de pages 13 et 14.

forte inflation défavorise les investissements à long terme et exerce un effet nuisible à la croissance économique. Le signe attendu pour cette variable est négatif. (3) $\lnouv$; à l'instar de Berthélemy et Varoudakis (1995) cette variable mesure le logarithme du coefficient d'ouverture commerciale que nous calculons en faisant le ratio (Exportations + Importations) sur PIB. Cependant cet indicateur n'est pas optimal puisqu'en plus des orientations des politiques économiques, il reflète l'influence des différences naturelles telles que la taille et l'emplacement géographique de chaque pays. D'où la nécessité de rechercher une spécification spatiale dans nos modèles. (4) $\lnlit$ est le stock de capital humain mesuré par le logarithme du taux d'alphabétisation des adultes de plus ou égal à 15 ans. Cette variable qui exprime la dimension qualitative de la scolarisation, rend compte des disparités nationales dans l'enseignement. Le choix de cette variable est lié à la définition de la « population active » que donne l'Organisation Internationale du Travail (OIT)¹⁴. Bien que la population active soit principalement constituée de jeunes qui font un arbitrage entre le temps consacré à l'école et celui alloué à l'emploi dans les unités de productions informelles familiales¹⁵, elle contribue pour une proportion importante au PIB des pays¹⁶. (5)

¹⁴ Selon l'OIT, la population active est constituée de personnes âgées de 15 ans et plus.

¹⁵ Dans sa définition du secteur informel donnée en 2003, l'OIT déclare que dans ce secteur les relations d'emploi sont surtout fondées sur l'emploi occasionnel, les liens de parenté ou les relations personnelles et sociales plutôt que sur des accords contractuels comportant des garanties en bonne et due forme. Au Tchad et au Cameroun, le nombre de jeunes dans les activités informelles n'est pas négligeable (voir l'Enquête sur la Consommation et le Secteur Informel au Tchad (ECOSIT, juin 1995-juin 1996) et Les Enquêtes Camerounaises Au près des Ménages (ECAM II, 2001 et ECAM III, 2007)). Au Cameroun, par exemple, parmi les personnes qui ont un emploi, on note 20% de jeunes de moins de 30 ans. Le secteur informel emploie 14% de jeunes de cette tranche d'âge (ECAM II).

¹⁶ D'après ECOSIT (juin 1995-juin 1996), la valeur ajoutée brute du secteur informel représente 194,56 millions F CFA hors agriculture, plus de 41% du produit intérieur brut (PIB) enregistré pour 1995.

Au Cameroun le taux de pression fiscale oscille autour de 13% entre 2000 et 2004 et 26% des Unités de Production Informelles s'acquittent des impôts réglementaires (Backiny, 2009). Aujourd'hui, étant conscients de l'importance des activités informelles dans leur croissance, le Congo, le Gabon, la République Centrafricaine et Guinée Equatoriale ont promis réaliser en 2010 des enquêtes dans le but de prendre en compte ce secteur dans le processus de leur développement (Balepa et Roubaud, 2009).

lnecdqui représente le logarithme de l'encours de la dette publique totale par rapport au PIB estimé par la dette extérieure rapportée au PIB nominal. (6) lnliq; cette variable correspond au logarithme du rapport du crédit intérieur sur les dépôts. Elle reflète la liquidité des banques et donc leur capacité à faire face aux éventuels retraits de dépôts. De même, elle prend en compte l'interaction entre le passif et l'actif des banques. (7) lndep est le logarithme du ratio (total des dépôts à vues et à termes détenus par les banques) sur PIB. Selon la théorie de la croissance endogène, il existe une relation positive entre la taille des banques et la croissance. $\alpha'_1, \alpha'_2, \alpha'_3, \alpha'_4, \alpha'_5, \alpha'_6, \beta$ sont des coefficients ou élasticités. Et (8) *const* signifie constante ; u_{it} est le terme d'erreur. La variable capital humain du Gabon a été complétée à partir des données de l'UNESCO disponible sur le lien www.stats.uis.unesco.org. Pour les données manquantes, nous les avons générées à partir du taux de croissance moyen annuel de la variable correspondante.

2.2. Recherche de l'autocorrélation spatiale

Dans cette partie, nous cherchons à détecter la présence de l'autocorrélation spatiale dans la zone CEMAC. La première étape de notre analyse repose sur le test d'absence d'autocorrélation spatiale dans les résidus de la spécification de base présentée ci-dessus ; par la méthode des Moindres Carrés Ordinaires. Dès lors, les résultats d'estimation et ceux des tests de Moran et Geary, associés à l'« équation de convergence » se présentent comme suit :

Tableau 1a: Estimation du modèle de convergence par les MCO

Modèle de convergence	
Nombre d'observations = 105 F (8, 98) = 2,93 Prob> F = 0,0009 R-squared = 0,2066 Adjusted R-squared = 0,1361 Root MSE = 0,6113	
Variable Dépendente: lngrate	Coefficient
yi1983	-0,1617***
lninv	1,1141
lninf	-0,8404
lnouv	0,4635*
lndep	7,5440***
lnliq	2,7654**
lnlit	0,7647*
lnecd	-0,9112*
Constante	0,8892**
Vitesse de convergence	0,76%
Demi-vie	91,2ans

Source des données brutes : *World Bank data base, 2005*

*significatif à 10%,

**à 5% et

***à 1%

Tableau 1b : Tests de détection de l'autocorrélation spatiale de Moran et Geary.

Type de Test	Moran's I		Geary'S C	
	I	P-value	C	P-value
Test Simple	0,406	0,000	0,601	0,037
Test standardisé	0,380	0,000	0,569	0,000

Source des données brutes : *World Bank data base, 2005*

Les résultats des tests de Moran et Geary sur la spécification de base du modèle de convergence permet de conclure au rejet de l'hypothèse nulle d'absence d'autocorrélation spatiale. En effet, la probabilité marginale du test (*p-value*) est inférieure à 5%.

On peut conclure que le modèle de convergence est mal spécifié (pour notre échantillon) car l'hypothèse d'indépendance des observations qui sous-tend la méthode des moindres carrés ordinaires est rejetée et les estimations qui en résultent sont non convergentes et/ou inefficaces. Cependant, ces tests ne fournissent aucune information sur la forme fonctionnelle des modèles. Le point suivant va porter sur la recherche des spécifications fonctionnelles.

2.3. Recherche des spécifications des modèles

Dans un premier temps, on procède donc à deux tests d'hypothèse simple (fondés sur les résidus des MCO) permettant de discriminer entre une spécification à variable endogène décalée et une spécification à autocorrélation spatiale des erreurs pour la prise en compte explicite de la dépendance spatiale dans l'équation de convergence. On a alors :

Tableau 2 : Tests simples et robustes d'omission d'une autocorrélation spatiale des erreurs ou d'une variable endogène décalée dans le modèle de convergence

Tests par type de spécification	Statistique	Degré de liberté	P-value
Spatial error:			
Lagrange multiplier	6,014	1	0,014
Robust Lagrange multiplier	3,079	1	0,079
Spatial lag:			
Lagrange multiplier	9,494	1	0,002
Robust Lagrange multiplier	6,559	1	0,010

Source des données brutes : *World Bank data base, 2005*

Les résultats du tableau 2 concernant les tests simples (Lagrange multiplier) montrent donc à priori qu'il faut retenir les deux spécifications (spécifications autorégressive spatiale et à erreurs autocorrélées spatiales)

pour le modèle de convergence. En effet, les probabilités marginales sont inférieures à 5% pour les deux types de spécifications : 1,4% pour la spécification à autocorrélation des erreurs et 0,2% pour la spécification à variable endogène décalée. Cela est confirmé par le test robuste pour le cas du modèle à variable endogène décalée. S'agissant du modèle à erreurs spatiales, la probabilité marginale du test robuste conduit au rejet de l'hypothèse nulle au seuil de 10%.

D'après l'analyse du tableau précédent, on peut conclure que les deux spécifications sont appropriées pour notre modèle. Par conséquent, notre modèle comporte à la fois une autorégression spatiale et une autocorrélation spatiale des erreurs, et s'écrit :

$$\frac{1}{T} \ln(Z) = \text{const} + \beta \ln(y_0) + \rho W \left[\frac{1}{T} \ln(Z) \right] + \gamma \ln(X) + u \quad (8)$$

avec $u \sim \lambda Wu + e$; $e \sim N(0, \sigma_e^2 I)$

Z est une matrice $NT \times 1$ des taux moyen de croissance, y_0 est une matrice $NT \times 1$ des revenus par tête de la période initiale, X_{est} une matrice $NT \times K$ des variables explicatives.

Nous avons ainsi caractérisé les types de corrélation spatiale présente dans notre modèle. Il nous reste maintenant de déterminer l'impact de l'autocorrélation spatiale sur la qualité des estimateurs et la vitesse de convergence des économies. Cela se fera à partir des différents types de spécification séparément. Nous allons en effet estimer les modèles à erreurs autocorrélées et les modèles autorégressifs spatiaux par la Méthode du Maximum de Vraisemblance. Notre travail se fondera principalement sur les spécifications autorégressives et à erreurs autocorrélées pour la simple raison que ces deux spécifications suffisent pour nous permettre de réaliser nos analyses. De plus, la Méthode des Moments Généralisés (GMM)¹⁷ développée par Conley (1999), et largement utilisée pour l'estimation du modèle générale, ne fournit pas les statistiques des coefficients de corrélation spatiaux et les probabilités critiques des coefficients de régression nécessaires à notre analyse.

¹⁷ Voir annexe

2.4. Estimation des modèles

Les résultats de nos estimations respectivement pour les spécifications autorégressive et à erreurs spatiales sont présentés. Ces types de spécification sont :

$$\frac{1}{T} \ln(Z) = \text{const} + \beta \ln(y_0) + \rho W \left[\frac{1}{t} \ln(Z) \right] + \gamma \ln(X) + u \quad (9)$$

(Modèle autorégressif spatial)

$$\frac{1}{T} \ln(Z) = \text{const} + \beta \ln(y_0) + \gamma \ln(X) + u, \quad (10)$$

$$\text{avec } u \sim \lambda Wu + e \quad ; \quad e \sim N(0, \sigma_e^2 I)$$

(Modèle à autocorrélation spatiale des erreurs)

Les estimations de ces différents modèles sont respectivement présentées dans les tableaux ci-dessous :

Tableau 3 : Estimation des spécifications autorégressive spatiale et à autocorrélation spatiale des erreurs du modèle de convergence par la méthode de MV

Spécification autorégressive spatiale		Spécification à autocorrélation spatiale des erreurs	
Number of observations = 105 Variance ratio = 0,250 Squared corr.= 0,326 Sigma= 0,54 Log likelihood = -81,76		Number of observations = 105 Variance ratio = 0,140 Squared corr.= 0,192 Sigma= 0,55 Log likelihood= -83,17	
Variable dépendente: lngrate	Coefficient	Variable dépendente: lngrate	Coefficient
ln y_{i1983}	-0,1289**	ln y_{i1983}	-0,1324**
lninv	0,8596*	lninv	0,8617*
lninf	-0,5279*	lninf	-0,3032*
lnouv	0,3351*	lnouv	0,4371*
lndep	5,9210***	lndep	6,2214***
lnliq	2,5150**	lnliq	2,8713**
lnlit	-0,6696*	lnlit	-0,7329
lnecd	-0,6277*	lnecd	-0,6585**
Constante	0,6558*	Constante	0,6027**
Rho (ρ)	0,3464***	Lamda (λ)	0,3368***
Wald test of $\rho = 0$: LR test $\rho = 0$: LM test $\rho = 0$: Acceptable range for ρ :	chi2(1)=12,302 (0,000) ¹ chi2(1)=10,562 (0,001) chi2(1)= 9,494 (0,002) -1,000 < ρ < 1,000	Wald test of $\lambda = 0$: LR test $\lambda = 0$: LM test $\lambda = 0$: Acceptable range for λ :	chi2(1)= 8,870(0,003) chi2(1)=7,739(0,005) chi2(1)=6,014 (0,014) -1,000 < λ < 1,000
Vitesse de convergence	0,61%		0,62%
Démi-vie	113,6 ans		111,8 ans

Source des données brutes : *World Bank data base, 2005*

¹Les valeurs entre les parenthèses sont des probabilités critiques.

L'observation des résultats d'estimation des modèles autorégressif spatial et à autocorrélation spatiale des erreurs montre que les variables explicatives associées aux spécifications de base du modèle de convergence (modèle non spatial) deviennent presque toutes significatives après l'introduction soit d'une variable endogène décalée comme régresseur supplémentaire soit d'une autocorrélation dans le terme d'erreur. En effet, l'investissement et l'inflation qui n'étaient pas significatifs dans le modèle de base le sont dans les types de spécification. Cependant, dans la spécification à erreurs spatiales, la variable capital humain devient moins significative avec une probabilité critique de 13%¹⁸. Les paramètres spatiaux ρ et λ sont fortement significatifs dans les deux spécifications spatiales correspondant à l'équation de convergence. Ce qui est confirmé par les tests de Wald, du ratio de vraisemblance et de multiplicateur de Lagrange qui fournissent des probabilités critiques. L'analyse va également porter sur la vitesse de convergence.

3. Discussion des résultats

Les estimations des spécifications autorégressives et à erreurs corrélées du modèle de convergence montrent que les coefficients estimés pour les variables explicatives du modèle non spatial sont presque tous significatifs, et le sens de leur impact sur le taux de croissance est conforme à ce que prédit la théorie économique; sauf la variable capital humain qui a un impact contraire et est non significatif. Cela peut s'expliquer par le fait que dans les pays en voie de développement, bien qu'il y ait eu massification des études dans certains cas, cette massification des études ne s'est pas accompagnée d'une amélioration des compétences des sortants. Nous faisons allusion à l'inadéquation entre la formation et l'emploi: L'amélioration des dépenses consacrées à l'éducation ne s'est pas traduite par une amélioration de la qualité des programmes scolaires ou encore de la formation professionnelle et encore moins par une amélioration de la productivité.

¹⁸ Voir annexe

S'agissant des autres variables, on remarque que l'investissement, l'ouverture commerciale, les dépôts et la liquidité des banques ont un impact positif sur l'équation de convergence économique et sont significatifs entre les seuils de 1% à 10% pour les deux types de spécifications. Par contre, l'inflation et la dette ont un impact négatif et sont significatif au seuil de 10 %.

On obtient un coefficient négatif et très significatif pour le logarithme du niveau de revenu initial, ce qui corrobore l'hypothèse de convergence conditionnelle. On peut remarquer que les coefficients résultant de l'estimation des modèles spatiaux sont assez proches de ceux de l'estimation par les MCO, même si l'impact des variables correspondantes est globalement (en valeur absolue) plus élevé dans cette dernière. De plus, le coefficient correspondant à la variable $\ln y_{i1983}$ dans la spécification autorégressive suggère une estimation de la vitesse de convergence égale à 0,61%, contre 0,76% dans la spécification non spatiale, pour des demi-vies correspondant respectivement à 113,6 et 91,2 ans pour la spécification autorégressive et, 0,62% pour une demi-vie de 111,8% en ce qui concerne la spécification à erreurs spatiales. Ce qui donne une réduction de la vitesse de convergence de 0,15% qui s'explique par l'enclavement des pays de la zone CEMAC. Ces valeurs estimées rappellent toutefois qu'en cas d'omission de la variable endogène décalée, les estimateurs des MCO sont biaisés et non convergents.

Les résultats du tableau 3 donnent des estimations positives et significatives des coefficients autorégressif spatial (ρ) et de corrélation spatiale (λ). 0,35 pour l'équation autorégressif et 0,34 pour l'équation à erreurs spatiales. Cela traduit le fait que le taux de croissance d'un pays réagira par des hausses de 0,35% et 0,34% à une augmentation de 1% de la moyenne pondérée (par les poids spatiaux) des taux de croissance des autres pays, toutes autres choses étant égales. Il existe donc des effets de débordement géographique liés au taux de croissance entre les pays de l'échantillon. Pourtant ces effets sont faibles par rapport à ceux obtenus par Cem et Kalidou dans leur étude où le taux de croissance d'un pays réagit par une hausse de 0,55% à une augmentation de 1% de la moyenne pondérée des taux de croissance des autres pays. Nous pouvons attribuer ces résultats aux restrictions douanières, la non prise en compte de

l'économie informelle, la corruption au niveau des frontières etc., qui constituent autant de distorsions de la mise en œuvre des politiques d'intégration.

De même, la prise en compte de l'autocorrélation spatiale réduit la vitesse de convergence et accroît la Demi-vie. On a 0,76% et 91,2 ans pour l'équation de base (Tableau 1a); 0,61% et 113,6 ans pour l'équation autorégressive spatiale (Tableau 3). Ces résultats semblent très importants car ils corroborent avec la théorie de l'intégration économique qui souligne le respect des critères de convergence. En effet, le non respect des critères de convergence économique conduirait à une divergence des revenus par tête au sein de la CEMAC. La faible vitesse de convergence de cette zone pourrait être attribuée à des facteurs tels que le niveau de démocratisation dans les institutions, la stabilité politique, les droits de propriétés, le relief et la fiscalité qui sont de freins à la mobilité des facteurs de production et que nous n'avons pris en compte dans nos modèles.

4. Conclusion et recommandations de politique

Contrairement à de nombreuses études empiriques qui mettent en œuvre des régressions en coupe transversale et en données de panels ; omettant entre autres toutes les influences sur le niveau de revenu ou sur le taux de croissance liées à la localisation des différents pays, nous avons pris en compte ces influences. Le recours aux outils de l'économétrie spatiale nous a permis d'obtenir des estimateurs convergents et une inférence statistique fiable. Les tests de Moran et de Geary aussi bien que les tests Simples et Robustes du Multiplicateur de Lagrange prouvent l'existence de l'autocorrélation spatiale dans les deux équations. Ce qui montre que les équations de base sont mal spécifiées.

Les estimations des modèles spatiaux montrent que la prise en compte de l'autocorrélation spatiale réduit la vitesse de convergence économique en zone CEMAC : 0,76% pour l'équation de convergence standard et, respectivement 0,61%, 0,62% et 0,66% pour l'équation autorégressive spatiale, celle à erreurs spatiales et le modèle général¹⁹.

¹⁹ Voir le tableau synthétique des estimations des trois types d'équations en annexe.

La faible vitesse de convergence en zone CEMAC est attribuable aux facteurs tels que les restrictions douanières, la non prise en compte de l'économie informelle, la corruption au niveau des frontières, etc. Nous pouvons ajouter à cette explication les raisons suivantes : le niveau de démocratisation dans les institutions, la stabilité politique, les droits de propriétés, le relief et la fiscalité qui sont de freins à la mobilité des facteurs de production et que nous avons caractérisé dans nos modèles au moyen de l'autocorrélation spatiale.

Les politiques de désenclavement doivent être menées pour faciliter la mobilité des facteurs et des Hommes. Il faudrait en effet non seulement entretenir des investissements hérités de la colonisation mais aussi en créer d'autres, lever les barrières douanières tout en luttant contre les fléaux tels que la corruption, l'instabilité politique qui sont des facteurs qui compromettent l'intégration économique, réduisent la croissance et encouragent la dépendance économique vis-à-vis des grandes Nations.

Pour concrétiser cela, la coordination des politiques nationales reste une priorité. Mais cela nécessite l'acceptation du leadership sectoriel²⁰ par tous les Etats membres. Une redéfinition de la vision de l'intégration économique en CEMAC doit être mise sur pied. L'idée de l'intégration économique ne doit pas être fondée sur l'histoire des pays qui semblent satisfaire les besoins du pays colonisateur. Les Etats membres de la CEMAC doivent plutôt rechercher la volonté de réussir pour le développement de la sous région. Le succès de l'intégration passe également par le renforcement de l'éducation à la citoyenneté. Il faut en effet que les dirigeants enseignent aux populations les vertus de la mobilité des personnes dans la sous région et le respect des droits de propriété (lutte contre la contrefaçon pour décourager la prolifération des activités informelles, accepter que les produits en vente CEMAC circule librement).

²⁰ Un Etat qui a un avantage comparatif dans un domaine doit généreusement faire profiter cela aux autres Etats.

Bibliographie

Anselin, L. (1988). “*Spatial Econometrics: Methods and Models*”, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht

Anselin, L. (2001b). “Spatial Econometrics”, In Baltagi B., ed, *Acompanion to Theoretical Econometrics*, Blackwell, Publishers, Massachusetts

Anselin, L. and Bera, A.K. (1998), “Spatial Dependence in linear regression models with an introduction to spatial econometrics”, in Ullah A., and Gilles D., ed., *Handbook of applied Economic Statistics*, Marcel Dekker, New York

Anselin L. etFlorax, R. (1995), *New Directions in Spatial Econometrics*, Berlin, Springer

Anselin L., Bera A.K., Florax R. et Yoon M.J. (1996), “Simple Diagnostic Tests for SpatialDependence”, *Regional Science and Urban Economics*, 26, 77-104

Backiny, Y. P. (2009), “Secteur informel, fiscalité et équité,l'exemple du Cameroun”, *STATECO*, 104, 91-107

Balepa, F. et Roubaud, F. (2009), “Le secteur informel et la pauvreté en Afrique : Instruments de mesure, analyses et politiques économiques”, *STATECO*, 104, 3-9

Baltagi, B. H. (2005), “*Econometrics analysis of panel data*”, third edition, John willy and Sons, LTD

Barro, R. (1991), “Economic growth in a cross-section of countries”, *Quarterly Journal of Economics*, 106:2, 407-443

Barro, R. and Sala-i-Martin, X. (1995), “*Economic Growth*”, New York, McGraw-Hill

Barro, R. J. and Sala-I-Martin, X.(1992), “Convergence”, *Journal of Political Economy*, vol. 100, n°2, pp. 223-251

Baumol, W. (1986), "Productivity growth, convergence and welfare: what the long run data show", *American Economic Review*, 78, 1155-1159

Baumont, C., Ertur, C. and LeGallo, J. (2002), "Estimation des effets de proximité dans le processus de convergence régionale : une approche par l'économétrie spatiale sur 92 régions européennes (1980-1995)", *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, 2

Bell, K. and Bockstael, N. (2000), "Applying the generalized α -moments estimation approach to spatial problem involving micro level data, *Review of Economics and statistic*, 82, 72-82

Bera, A. and Yoon, M. (1993), "Specification testing with locally misspecified alternatives", *Econometric theory*, 9, 649-658

Bernard, A. and Durlauf, S. (1996), "Interpreting tests of the convergence hypothesis", *Journal of Econometrics*, 71, 161-173

Berthelemy, J., and Varoudakis, A. (1995), "Clubs de convergence et croissance: le rôle du développement financier et du capital humain", *Revue Economique*, 46, 217-235

Burridge, P. (1980), "On the Cliff-Ord test for spatial autocorrelation ", *Journal of the Royal Statistical Society*, B, 42, 107-108

Case, A. C., Rosen, H. and Hines, J. R. (1993), "Budget spillovers and fiscal policy interdependence: Evidence from the states, *Journal of Public Economics*, 52, 285-307

Cem, E. et Kalidou, T. (2005), "Croissance, capital humain et interactions spatiales : une étude économétrique", Workingpaper, Université de Bourgogne

Cliff, A.D. and Ord, J. K. (1973), "Spatial Autocorrelation", Pion, Londres

Cliff, A.D. et Ord, J.K. (1981), "Spatial processes: Models and Applications, Pion, London

Conley, T. (1999), "GMM estimation with cross sectional dependence", *Journal of Econometrics* 92, 1-45

Dillings-Hansen, and Smith (1997), "Regional income growth and convergence: Evidence of Danish municipality, in soreinsen C.", eds, empirical of regional growth: Center perypheric discussion, Rapport of expert comity to the Danish ministry of the interior

Durbin, R. (1998), "Predicting house prices using multiple listings data", *Journal of RealEstate Finance and Economics*, 17, 35-59

Easterly, W. and Levine, R. (1998), "Troubles with the neighbours: Africa's problem, Africa's Opportunity", *Journal of African Economics*, 7(1), 120-142

Ekomié, J.J. (1999), "La convergence au sein de la Communauté Economique et Monétaire de l'Afrique Centrale (CEMAC)", *Revue du L.E.A.*, 1, 47-67

Ertur, C., Le Gallo, J. and Baumont, C. (2005), "The European Regional Convergence Process, 1980-1995: Do Spatial Regimes and Spatial Dependence Matter?", forthcoming in *International Regional Science Review*

Florax, R., Folmer, H. and Rey, S. (2003), "Specification searches in spatial econometrics: The relevance of Hendry's methodology, forthcoming in *Regional Science and Urban Economics*

Geary, R. C. (1954), "The contiguity ration and statistical mapping", *The incorporate statistician*, 5, 115-145

Jean Pierre, P. (1997), "Sélection et tests de seuils de convergence", *Revue économique*, vol. 48, 429-440

Kelejian, H. and Prucha, I. (1999), "A Generalized Moments Estimators for Autoregressive parameter in a spatial model", *International Economic Review*, 40, 509-533

Kobou, G. (2003), "*Les Economies Réelles en Afrique*", CODESRIA, 332 p., ISBN : 2-86978-126-1

Latif, D. (2007), "Convergence and economic integration in Africa: case of CFA Countries", Munich Personal RePEc Archive

Le Gallo J. (2002), "Econométrie spatiale : l'autocorrélation spatiale dans les modèles de régression linéaire", *Economie et Prévision*, 155, 139-157

LeGallo, J. (2000), "Econometrie spatial: autocorrélation spatiale", Document de travail, 05/2000

Mankiw, G. (1995), "The growth of nations", *Brookings Papers on Economic Activity*, 1, 275-310

Mankiw, G. (2003), "Macroeconomie", 2e Edition, Traduction de l'édition américaine par Jean Houard

Mankiw, G., Romer, M. and Weil, D. (1992), "A contribution to the empirics of economic growth", *Quarterly Journal of Econometrics*, CVII, 407-437

Moran, P. (1948), "The interpretation of statistical maps", *Journal of the Royal Statistical Society*, 10B, 243-251

Moran, P. (1950), "A test for serial independence of residuals", *Biometrika*, 37, 178-181

Moreno R. et Trehan B. (1997), "Location and growth of nations", *Journal of Economic Growth*, 2, 399-418

Rey, S. and Montouri, B. (1999), "U.S. regional income convergence: a spatial economic perspective", *Regional Studies*, 33, 145-156

Romer, P. (1990), "Endogenous technological change", *Journal of Political Economy*, 98, 71-102

Solow R.M. (1956), "A contribution to the theory of economic growth", *Quarterly Journal of Economics*, 70, 65-94

Solow, R. (2001), "From neo-classical growth theory to new classical macroeconomics", dans *Advances in Macroeconomic Theory*, ed. Par Jacques Drèze, Palgrave

Summers, R. and Heston, A. (1988), "A new set of international comparisons of real product and prices: estimates for 130 countries", *Review of income and wealth*, 34, 1-26

Swan T.W. (1956), "Economic growth and capital accumulation", *Economic Record*, 32, 334-361

Upton, G. et Fingleton, B. (1985), "*Spatial Data Analysis by Example*", John Wiley

Ventura, J. (1997), "Growth and interdependence", *Quarterly Journal of Economics*, 112, 57-84, www.stats.uis.unesco.org

Annexe

Tableau 4 : Estimation des différentes spécifications du modèle de convergence

Technique	Maximum de Vraisemblance (MV)		Méthode des Moments Généralisés (GMM)
	Spatial lag	Spatial error	General Model
Variable			
y_{it1983}	-0,1289395 (0,026)	-0,1324178 (0,037)	-0,14212996
Lninv	0,8595675 (0,107)	0,8616993 (0,097)	0,87294799
Lninf	-0,5278534 (0,095)	-0,3032023 (0,108)	-0,90715772
Lnouv	-0,3351216 (0,082)	-0,4371108 (0,101)	0,19204687
Lndep	5,921048 (0,004)	6,221369 (0,018)	7,0471563
Lnliq	2,515043 (0,027)	2,871305 (0,04)	2,3607869
Lnlit	-0,6695852 (0,097)	-0,7329368 (0,135)	-0,41724125
Lnecd	-0,6277368 (0,081)	-0,6584801 (0,077)	
Constante	0,655839 (0,066)	0,6026968 (0,098)	
Rho (ρ)	0,3464199 (0,000)	0,3368152 (0,003)	
Lamda (λ)			
Vitesse de convergence	0,61%	0,62%	0,66%
Demi-vie	113,6 ans	111,8 ans	104,3 ans

Source des données brutes : *World Bank data base, 2005*

L'Intégration en Afrique: pourquoi peine-t-on à l'accélérer ?

René N'Guetia Kouassi¹

Résumé: *L'Union africaine n'est présente que sur le terrain des conflits. C'est un club des chefs d'Etat et de gouvernement qui ne se réunit que pour les photos de famille, et qui semble tourner le dos aux problématiques du développement économique et social du continent. Cette perception qui semble s'enraciner dans l'opinion internationale, et particulièrement africaine, ne résiste pas longtemps lorsqu'elle est soumise à un examen minutieux sur le terrain. Cet article montre que l'Union africaine est, de façon concomitante, présente sur les fronts politiques et économiques. Ses projets d'intégration en faveur du développement économique et social de l'Afrique sont légion. Toutefois, leur application est pour l'essentiel des projets sans cesse repoussée aux calendes grecques, ou difficilement mise en œuvre faute de ressources financières appropriées et d'une volonté politique devant aboutir à un partage, sur le terrain, des souverainetés nationales. Enfin l'article indique que le succès de l'intégration économique et politique est à portée de main de l'Afrique. A condition qu'elle trouve en son sein, un financement prévisible, substantiel et pérenne, et que les Etats acceptent le partage des souverainetés pour protéger et promouvoir la souveraineté du continent.*

Abstract: *The African Union is present only on the conflict arena. It is a Club of Heads of State and Government which meets only for a photo opportunity and which seems to turn a blind eye to the economic and social problems of the Continent." This perception which seems to take roots in the international public opinion and particularly the African public opinion does not hold water when it is carefully analysed on the ground. This article shows that the African Union is present concomitantly on both political and economic fronts. Its integration projects for the economic and social development of Africa are numerous. However, the execution of most of the projects are constantly put off indefinitely or executed with difficulties due to lack of appropriate resources and political will. Finally, the article points out that the success of economic and political integration is within Africa's reach, on condition that it finds internally predictable, substantial and sustainable financing and that the States accept to surrender sovereignty.*

¹ Directeur des Affaires Economiques, Commission de l'Union africaine (CUA).
Adresse de correspondance: renekouacy@yahoo.com

Introduction

L'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) hier, et l'Union Africaine (UA) aujourd'hui, est un syndicat des chefs d'Etat et de gouvernement entend-t-on dire un peu partout en Afrique. L'Union Africaine est le club des dirigeants africains, un club d'amis qui ne se montre qu'à l'occasion de ses sommets bi-annuels. En d'autres termes, on entendrait parler de l'UA uniquement lorsqu'elle organise des sommets, des conférences, séminaires ou des ateliers. Les populations africaines ne sentiraient pas l'impact de l'UA sur leur niveau de vie. L'UA serait totalement absente sur les fronts de la lutte contre la pauvreté et la misère. En revanche, elle serait plus visible et plus active sur les champs de bataille en Afrique. Autrement dit, les africains n'entendent parler de leur institution que lorsque les conflits éclatent ; lorsqu'il est question de la paix et de la sécurité. Ces perceptions sont-elles ou non fondées ? L'UA ne se focalise-t-elle que sur les chantiers de la paix et la sécurité ? Ne soutient-elle pas des projets de développement économique et social au profit des populations africaines ? A première vue, on peut être enclin à accrédi-ter la thèse selon laquelle l'UA constitue une communauté de chefs d'Etat et de gouvernement qui ne s'illustre que pour la prise des photos de famille et par de tièdes gesticulations sur les champs de bataille en Afrique. Mais à y regarder de plus près, on remarque que l'UA entreprend, de manière concomitante, des actions sur les terrains politiques et économiques. Elle n'est donc pas présente uniquement sur les chantiers de la paix et la sécurité, mais elle s'intéresse également aux problématiques du développement économique et social du continent africain. Aussi, l'insuffisance constante des résultats sur le front du développement économique et social a-t-elle tendance à mettre de l'eau au moulin de tous ceux qui réduisent l'action de l'UA à la seule extinction des foyers de conflits en Afrique.

En réalité, l'organisation continentale a entrepris de nombreuses initiatives pour sortir l'Afrique de la pauvreté et de la misère. Ainsi, une foison de projets intégrateurs ont vu le jour pour booster le processus d'intégration économique et politique du continent afin de procurer prospérité, paix et bonheur aux populations africaines. Le plan d'action de Lagos (1980), le traité d'Abuja instituant la Communauté économique africaine (1991), la Déclaration de SIRTE (1999), l'Union africaine et son programme NEPAD (2001), le plan stratégique de l'UA et ses projets majeurs fondés

sur quatre piliers de développement², illustrent parfaitement la présence des autorités de l'UA sur le front de l'épanouissement économique et social de l'Afrique. Toutefois, la grande interrogation posée aux leaders et aux populations de ce continent, est la suivante : Pourquoi la tentative de mise en œuvre de plusieurs initiatives à but intégrateur n'a-t-elle pas conduit au succès de l'intégration économique et politique régionale et continentale ? Pourquoi l'Afrique peine-t-elle à s'unifier économiquement et politiquement nonobstant l'adoption d'une multitude de projets et programmes de grande qualité et porteurs d'espoir pour ses nombreuses populations ? L'objet de cet article est de tenter d'apporter des réponses à toutes ces problématiques.

D'une part, il s'efforcera de mettre en lumière tous les écueils qui handicapent l'Afrique dans la réalisation de son intégration économique et politique, notamment les handicaps relatifs au financement des projets et programmes et, à la persistance des souverainetés nationales. D'autre part, notre papier tentera de montrer comment les obstacles susmentionnés peuvent être surmontés. Dans cette perspective, il indiquera comment le processus d'intégration en cours peut aboutir en s'appuyant sur les ressources domestiques et en partageant les souverainetés nationales.

I Les contraintes économiques et politiques de l'intégration africaine.

La volonté politique existe bel et bien en Afrique pour réussir l'intégration économique et politique du continent. Cette volonté politique s'est maintes fois exprimée à travers l'adoption d'initiatives majeures. Ces initiatives visaient essentiellement à bâtir une Afrique économiquement et politiquement intégrée. Ainsi, des projets et programmes de nature diverse et variée ont vu le jour et ont connu un début de mise en œuvre. Mais, aujourd'hui, force est de reconnaître que les efforts déployés n'ont pas abouti aux résultats escomptés. Les facteurs explicatifs d'une telle situation sont, semble-t-il, légion. Mais les plus perceptibles semblent se structurer autour du déficit croissant en ressources financières et de l'enracinement des souverainetés nationales malgré la ratification des traités invitant à leur effacement partiel ou total.

² Pilier 1 : Paix et Sécurité; Pilier 2 : Développement, Intégration et Coopération ; Pilier 3 : Valeurs partagées ; Pilier 4 : Renforcement des institutions et des capacités

1. Les handicaps économiques

Les handicaps économiques sont divers et variés. Mais pour les besoins de notre article, nous insisterons particulièrement sur l'insuffisance du financement domestique et la pauvreté en infrastructures institutionnelles. Aujourd'hui, il est connu de tous que les projets et programmes de l'UA pour le développement économique et social de l'Afrique connaissent au mieux des difficultés de mise en œuvre, quand ils ne sont pas reportés aux calendes grecques du fait, principalement, de l'étroitesse de la surface financière de l'organisation continentale. C'est le lieu ici d'indiquer que l'UA ne dispose, jusqu'à aujourd'hui, que deux sources de financement de ses activités: les contributions statutaires des Etats membres, et le financement en provenance des partenaires au développement du continent. Ces deux sources de financement connaissent des limites, et les thérapies proposées pour y faire face s'apparentent à une gageure.

Tout d'abord, la contribution statutaire des Etats membres s'avère non seulement insuffisante, mais aussi, elle est caractérisée par des arriérées de paiement considérables. Ce financement est extrêmement limité comparé aux énormes déficits en ressources que connaît l'UA. Ces dernières années, le budget programme des organes de l'UA a été couvert à plus de 80% par la contribution des partenaires. Ainsi, les budgets programmes des années 2010 et 2011 ont été respectivement financés à hauteur de 92% et 92,5% par l'extérieur. Le budget programme étant exclusivement destiné à la mise en œuvre des projets et programmes de développement économique et social de l'UA, la nature des sources de son financement explique, partiellement, les difficultés de l'Afrique à conduire à bon port de nombreux projets et programmes de développement. Il faut reconnaître que le financement en provenance des États membres n'est pas disponible en temps réel. La plupart des pays ne payent leur contribution qu'à la veille, ou en marge, des sommets pour éviter de subir la sanction d'interdiction de prise de parole. Ainsi, les organes d'exécution des projets et programmes de l'UA sont assez souvent contraints de suspendre, ou de surseoir, la mise en œuvre de certains projets. Entre l'adoption du budget et le paiement effectif de celui-ci par les États membres, les organes d'exécution des projets peuvent se trouver désœuvrés faute de moyens financiers appropriés. Le financement domestique des activités de l'UA est donc insuffisant, caractérisé par d'importants arriérés de paiement, imprévisible et non pérenne. Ceci

est de nature à handicaper structurellement l'UA dans son travail quotidien pour traduire dans les faits son agenda de développement.

D'autre part, le financement extérieur, sensé pallier les limites du financement domestique est, à son tour, frappé d'inefficacité. En effet, le financement en provenance des partenaires au développement est aussi limité, et est surtout difficile d'accès par les organes de l'UA. En théorie, le financement extérieur doit compléter les ressources internes et non s'y substituer. Pourtant, comme il a été souligné plus haut, l'essentiel du budget programme de l'UA est couvert par l'apport des partenaires. Le problème majeur est que ce financement est assujéti à des conditionalités extrêmement sévères. Les financements extérieurs sont non seulement très difficiles d'accès, mais en plus le système de "reporting" ou du rapport de l'utilisation des fonds reçus qui les accompagne est extrêmement complexe.

Depuis 1970, année où les pays riches se sont formellement engagés à consacrer 0,7% de leur PNB à l'aide publique au développement (APD), devant l'assemblée générale des Nations Unies, plusieurs autres initiatives se sont succédées. L'une des plus importantes d'entre elles est la conférence de Monterrey à l'occasion de laquelle les pays donateurs ont, non seulement, réitéré leur engagement de 1970, mais ont aussi renouvelé leur soutien au monde en développement à travers les canaux d'une aide diversifiée, harmonisée, coordonnée et plus efficace.

Toutefois, force est de constater que la multiplication des initiatives visant à accroître le volume d'apports financiers aux pays pauvres en général, et à l'Afrique en particulier, n'a pas été suivie d'actions concrètes. Ces initiatives sont généralement restées au stade des manifestations d'intention. En d'autres termes, elles ont eu du mal à passer de la table à dessin au domaine de la réalité, ce qui fait dire aux détracteurs de l'aide que celle-ci est recyclée d'un forum à un autre laissant ainsi apparaître un fossé profond entre les engagements financiers et les décaissements effectifs. Ici, du point de vue des partenaires au développement, les difficultés d'accès au financement extérieur, toutes sources confondues, sont en partie liées à la faible capacité d'absorption des bénéficiaires africains qu'ils attribuent à leur incapacité d'élaborer des projets pertinents et bancables, et de présenter des rapports d'utilisation de fonds qui soient en parfaite adhésion avec les normes des donateurs. Ainsi, les

mêmes fonds empruntent de nouveaux canaux ou revêtent de nouvelles formes pour tenter de répondre aux nouveaux besoins exprimés par les bénéficiaires africains. Par conséquent, les contraintes économiques qui handicapent l'avancée de l'Afrique vers son intégration économique et politique sont légion. Mais l'essentiel d'entre elles est subordonné au desserrage de la contrainte financière.

Au nombre des difficultés économiques dont la résolution dépend fortement des solutions données à la problématique du financement, figure principalement la pénurie en infrastructures physiques et institutionnelles. Les infrastructures physiques, on ne le dira jamais assez, constituent les maillons essentiels de la chaîne de l'intégration économique. Ubi et Orbi, on ne cesse de mettre en relief, dans les instances des organes de décision de l'UA, l'urgente nécessité pour l'Afrique de relever les défis de son intégration physique. L'Afrique est à « vertébrer » entend-t-on dire ça et là. Certes, des efforts sont faits au niveau des pays et régions, mais ils demeurent encore insuffisants pour doter l'Afrique tout entière d'infrastructures dignes de ce nom. Pour relever ce défi, des actions urgentes méritent d'être engagées dans les domaines routier, téléphonique, énergétique, hydroélectrique, du transport, etc ... Dans cette perspective, la mise en œuvre du programme pour le développement des infrastructures en Afrique (PIDA), un des projets phare de la commission de l'UA doit retenir l'attention des leaders du continent. Ce programme vise, in fine, à relever tous les défis liés aux domaines évoqués ci-dessus. Le déficit en infrastructures de l'Afrique est extrêmement coûteux. Aujourd'hui, elle a besoin de plus de 93 milliards de Dollars par an pour rattrapper son retard infrastructurel³. Où faut-il trouver ce montant abyssal de ressources? Une chose est sûre ; c'est que les économies africaines, dans leurs structures actuelles sont dans l'incapacité de mobiliser les investissements nécessaires. Aussi, faut-il le souligner, la communauté internationale, à travers les instruments financiers ou d'aide dont elle dispose, se trouve également dans l'incapacité de mettre à la disposition de l'Afrique le financement dont elle a besoin pour combler son déficit infrastructurel. Une telle situation interpelle l'Afrique tout entière et l'invite à explorer des pistes nouvelles pour la mise en œuvre de son agenda de développement économique et

³ Voir Africa Infrastructural Country Diagnostic (AICD)
www.infrastructure@africa-union.org

social. Dans cette mouvance, les mécanismes de financements innovants (cf. Supra) méritent d'être examinés avec beaucoup d'attention.

Par ailleurs, un autre des handicaps d'ordre économique, et non des moindres, réside dans la pauvreté en infrastructures institutionnelles⁴. C'est le lieu ici, de rappeler que l'Afrique peine encore à consolider ou à développer son architecture institutionnelle. Du point de vue économique, les institutions financières panafricaines prévues par l'article 19 de l'Acte constitutif de l'UA ont du mal à voir le jour. Si les textes fondateurs de Banque africaine d'investissement (BAI) ont déjà été adoptés par la conférence des chefs d'État et de gouvernement du continent, ceux du Fonds Monétaire Africain (FMA) n'ont pas encore rencontré le consensus des organes de décision de l'UA. S'agissant de la Banque centrale africaine (BCA), tout porte à croire que l'avènement de celle-ci s'apparenterait à une gageure, tant un compromis réaliste entre les intérêts de l'Association des Banques Centrales africaines (ABCA) et de la Commission semble difficile à trouver. Il est évident que l'avènement de ces institutions financières contribuera significativement à doter l'Afrique des moyens financiers à la hauteur de ses ambitions. Il est donc paradoxal de noter qu'un continent qui connaît d'énormes déficits en ressources refuse de se doter d'institutions lui permettant de trouver une thérapie efficace et durable à ces déficits abyssaux. Ces nouvelles institutions financières si elles voyaient effectivement le jour, seraient plus complémentaires aux organismes bancaires et non bancaires déjà existants, que substituables à ceux-ci.

En outre, il convient d'indiquer que le paysage institutionnel du continent est marqué par une pauvreté en organisations juridiques et politiques capables de soutenir la promotion du développement économique et social. En particulier, la Cour africaine de justice, le Parlement panafricain, et le Conseil Economique, Social et Culturel (ECOSOCC) demeurent encore au stade embryonnaire. Les institutions similaires dans les régions éprouvent également des difficultés à s'épanouir, voire à s'émanciper véritablement pour combler le vide observé à l'échelle continentale.

⁴ Pour plus d'informations, voir Hugon P. (2000).

Au total, l'énormité du déficit en ressources financières doublée des insuffisances criantes en infrastructures, de tout accabité, plombe véritablement l'Afrique dans sa marche quotidienne vers une intégration économique et politique réussie. Mais, ces handicaps ne sont pas exhaustifs et ne sont pas les seuls à bloquer le processus d'intégration du continent. Ainsi d'autres obstacles, de nature politique, se manifestent également en Afrique.

2. Les obstacles politiques

En Afrique, les obstacles politiques revêtent plusieurs formes. Mais dans le présent article, nous nous limiterons exclusivement à la question de la souveraineté et à celle de la libre circulation des personnes.

Pour ce qui est de la souveraineté des États, il convient de noter qu'après plusieurs décennies de mise en œuvre d'accords ou de Traités exigeant un abandon partiel ou total de la souveraineté des États, ceux-ci, continuent encore à la conserver. Pour mémoire, la quasi-totalité des pays africains a ratifié le Traité d'Abuja instituant la Communauté Economique africaine (CEA). Ce Traité, entériné par l'Acte constitutif de l'UA, adopté en 2000 à Lomé(Togo), constitue une véritable feuille de route pour le processus d'intégration régionale et continentale. Le traité d'Abuja comporte, entre autres, la mise en place des unions douanières régionales (3ème étape), d'une Union douanière Continentale (5ème étape), d'une Banque Centrale africaine pour battre la monnaie unique africaine (6ème étape).

Or, il est évident que la réalisation de tous ces nobles et historiques objectifs s'inscrit dans la logique, soit du partage des souverainetés individuelles, soit de l'abandon total ou partiel desdites souverainetés. Mais que constate-t-on dans les faits? En réalité, il apparaît souvent que la mise en œuvre des projets intégrateurs se heurte à d'énormes difficultés dont l'essentiel se structure autour de la question de la souveraineté des États. Et pour cause, les pays dans leur ensemble, semblent emprunter l'attitude du « passager clandestin » : ils affichent tous le souhait de voir les régions et l'Afrique s'intégrer économiquement et politiquement, sans toutefois prendre part à la mise en œuvre des activités y concourant, ni supporter une partie des coûts qui y sont qui y sont associés. Ces coûts peuvent prendre la forme d'abandon de souveraineté en termes de politique économique (politique monétaire, budgétaire...) ; d'octroi d'une

partie de recettes fiscales recueillies ; de politique étrangère ; de politique de sécurité intérieure ; de défense nationale ; de contrôle des frontières nationales ; etc...Se mettre donc dans une posture de vouloir l'intégration et refuser d'en supporter le coût, c'est accepter la situation d'une Afrique « balkanisée », désunie, à la merci de toutes les convoitises extérieures, et incapable de se défendre toute seule. Une telle logique pourrait aussi être interprétée comme une complaisance des pays africains dans le « Statu Quo ». Or, cette pratique du statu quo sous-entendrait que l'on n'accorde aucune importance aux ratifications et aux signatures que l'on appose aux bas des traités ou textes chargés d'encadrer les processus d'intégration régionale et continentale.

S'agissant de la libre circulation des personnes, des biens, des capitaux et des services, l'Afrique est encore loin du compte. Là aussi, il est clair que l'adhésion au Traité d'Abuja et son application n'autorisent pas que des obstacles entravent la libre circulation, en particulier pour les mouvements de personnes, considérés comme une des manifestations d'une intégration réussie. Si la philosophie qui fonde l'intégration africaine est celle de l'intégration des peuples, pourquoi alors doit-on ériger des obstacles à n'en plus finir, à la libre circulation des citoyens africains sur leur continent ?

Aujourd'hui en Afrique, force est de constater que seule la Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) permet à ses citoyens de circuler librement sur son territoire sans délivrance de visas d'entrée et de sortie. Les citoyens de la CEDEAO bénéficient également d'un droit de résidence et d'établissement. Ce libre mouvement des personnes est, bien entendu, accompagné de celui des biens, des capitaux et des services. Ce modèle CEDEAO qui est entrain de se consolider dans le temps rencontre des difficultés à s'exporter dans les autres régions de l'Afrique où l'on soumet encore les citoyens de toutes origines à des conditions sévères de délivrance de visa. On ne peut pas prétendre intégrer les régions et l'Afrique tout entière d'un côté, et de l'autre, refuser aux citoyens africains le droit élémentaire de circuler librement d'un pays à un autre. En général quand on parle de libre circulation des personnes en Afrique, le réflexe immédiat consiste à scruter les flux migratoires entre l'Afrique et l'Europe, ou entre Afrique et les États-Unis. Les africains s'érigent alors en donneurs de leçons et condamnent vigoureusement les entraves restreignant l'afflux massif des africains, tous

âges confondus, en Europe ou en Amérique fuyant la misère, et en quête d'un bonheur rêvé. Emportés par l'émotion suscitée par les tragédies humaines parfois causées lors d'exodes clandestins malheureusement trop fréquents, les spécialistes africains des questions migratoires tirent à boulets rouges sur les politiques d'accueil et d'intégration des pays riches. Ces spécialistes ignorent qu'en Afrique, les citoyens ne peuvent pas aller librement d'un pays à un autre. Certains sont expulsés manu militari dans leur pays d'origine. D'autres vivent des scènes d'humiliation de tout genre aux portes d'entrée de certains pays. La problématique des flux migratoires mérite qu'on lui trouve d'abord une solution africaine avant de lui trouver une thérapie exogène. L'homme, lorsqu'il migre, se déplace avec sa force de travail, son savoir-faire, son expérience et surtout avec son ingéniosité. Dès lors, il est extrêmement urgent que les entraves à la libre circulation des Africains en Afrique soient éliminées de manière à ce que chaque citoyen africain puisse mettre en œuvre les opportunités qu'il incarne là où les conditions s'y prêtent.

Mais il convient de noter que les contraintes économiques et politiques susmentionnées ne sont pas insurmontables. Ces obstacles (la liste n'est pas complète) peuvent trouver des réponses au sein même du continent. Les ressources humaines, ainsi que les potentialités économiques dont regorge l'Afrique peuvent lui garantir le succès de son intégration économique et politique.

II. L'ancrage domestique des solutions à proposer.

L'histoire des faits économiques et sociaux enseigne que tout développement se fonde d'abord sur une dynamique interne et locale. Autrement dit, le développement de toute communauté est d'abord et avant tout, le résultat de l'action collective au sein de cette communauté. Le génie créateur de chaque société l'accompagne dans son processus d'épanouissement. L'Afrique ne peut pas échapper à cette logique fondatrice de la société humaine. De ce point de vue, nous osons croire que les potentialités, de tout acabit, qui caractérisent l'Afrique, révèlent que les solutions endogènes aux problèmes de l'intégration régionale et continentale sont du domaine du possible.

1. Le partage des souverainetés, gage du succès de la création du marché unique africain

On ne le dira jamais assez, le développement de l'Afrique est quasi-impossible en l'absence, entre autres, d'un véritable partage des souverainetés individuelles des États. Aujourd'hui, comme nous l'indiquions plus haut, l'un des handicaps majeurs au processus d'intégration régionale et continentale, réside dans la persistance des souverainetés nationales, et ce nonobstant l'adoption de plusieurs projets et programmes invitant à leur démantèlement partiel ou total. Il convient de rappeler ici que la ratification du Traité d'Abuja instituant la Communauté économique africaine, modèle de référence des processus d'intégration régionale et continentale, est une reconnaissance implicite et explicite d'un transfert partiel de la souveraineté des États Africains aux Communautés Economiques Régionales (CER) et à l'OUA devenue l'UA, organes chargés de traduire dans les faits ce Traité.

En d'autres termes, le Traité d'Abuja, qui vise à instaurer des zones de libre échange, des unions douanières régionales, puis une union douanière continentale, un marché commun continental, ainsi qu'une union économique et monétaire continentale, constitue une invitation pour les pays africains qui l'ont ratifié, à se dessaisir de tout ou partie de leur souveraineté jalousement gardée jusqu'à maintenant. Car il est incontestable que les étapes décisives susmentionnées ne peuvent être atteintes sans une nécessaire perte de souveraineté. Ainsi, la taxe extérieure commune, la monnaie commune africaine, le Parlement panafricain, ou encore la Cours de justice africaine sont autant d'éléments tangibles symbolisant la nécessité de l'effacement partiel ou total des souverainetés nationales.

En fait, tous les actes à poser par les leaders africains pour avancer plus en avant dans le processus d'intégration sont synonymes de transfert de souveraineté. Refuser de comprendre une telle logique ou refuser d'y souscrire, revient à tourner le dos à l'effort collectif d'intégration. Cet effort collectif nécessaire se situe dans la droite ligne de la solidarité entre États ou entre Communautés, sans laquelle tous projets intégrateurs s'apparenteraient à des utopies. Le transfert de souveraineté à une structure supranationale chargée de conduire à bon port le navire de l'intégration constitue la toile de fond de tout succès en matière

d'intégration. L'expérience européenne abonde en ce sens, et doit nous servir d'exemple. Le marché unique européen, pièce maîtresse de l'accomplissement d'un véritable marché intérieur, est fondé sur l'acceptation partagée de perte de souveraineté. Pour mémoire, l'intégration européenne a été encadrée par le Traité de Rome adopté en 1957 avec pour objectif l'avènement d'un marché commun. Cet important projet nécessitait l'élimination progressive des barrières aux échanges commerciaux entre les États membres. L'élimination des barrières portait d'abord sur le marché des biens. Elle s'est ensuite étendue à la fourniture des services, et aux investissements étrangers, ce qui a amené à l'adoption de l'Acte unique en 1987, visant essentiellement à faire du marché commun, un marché unique.

Comme résultat, la construction du marché unique a conduit au démantèlement de l'ensemble des outils traditionnels utilisés par les pays pour encadrer ou favoriser leurs acteurs nationaux. Il s'agit par exemple des subventions, des préférences dans l'octroi des marchés publics, du contrôle des fusions ou des fusions-acquisitions, etc. Comme corollaire à l'avènement du marché unique européen, les pays, pour promouvoir l'attractivité de leur territoire, ne pouvaient actionner qu'un seul levier : offrir un environnement favorable aux entreprises et à l'épanouissement des affaires en termes de qualité des infrastructures, de qualification de main d'œuvre, de flexibilité du marché de travail, de réduction des charges fiscales, etc...

L'intégration européenne, d'un point de vue économique, apparaît comme un modèle de succès qui doit inspirer toutes les régions qui œuvrent à leur intégration économique et politique. Ce succès européen a atteint son paroxysme avec l'avènement en 2002 de la monnaie unique qui consolide davantage le marché unique déjà évoqué. Dans les pays membre de l'Eurogroupe, les monnaies nationales, symboles par excellence de la souveraineté des États, ont cessé d'exister au bénéfice d'une monnaie unique européenne. Ce transfert de souveraineté vers la Banque Centrale Européenne a été indispensable pour gravir une étape supérieure dans le processus d'intégration économique. Aujourd'hui, cette intégration économique est en train d'être consolidée. Les tentatives de solution aux crises grecque, portugaise, irlandaise et peut-être espagnole ou italienne, qui menacent l'existence même de l'Euro, achèveraient de rendre irréversible le succès de l'intégration économique européennes.

elles s'avéraient efficaces et durables. De même, si ce succès était doublé d'une intégration politique, elle aussi réussie, l'Europe finirait par démontrer que le transfert des souverainetés n'est pas une menace pour la disparition des pays, mais plutôt une condition de leur survie. Si les pays d'Europe, qui ont été le théâtre de deux guerres mondiales dont certaines conséquences sont encore visibles, ont accepté de sacrifier des pans entiers de leur souveraineté nationale pour construire une intégration économique qui sera bientôt accompagnée d'une intégration politique, l'Afrique n'a pas le droit de se cacher derrière les souverainetés pour handicaper son intégration économique et politique. Dans cette perspective, il convient de rappeler que l'Afrique, à travers la Déclaration du Sommet d'Accra (Ghana) en 2007, a déjà fait le choix de son modèle d'intégration. Ce modèle, c'est les États-Unis d'Afrique.

La Déclaration d'Accra suggère, entre autres, ce qui suit :

1. Nous sommes convenus d'accélérer l'intégration économique et politique du continent africain, à travers notamment la formation d'un Gouvernement d'Union pour l'Afrique, l'objectif ultime de l'Union africaine étant la création des États-Unis d'Afrique.
2. Nous sommes également convenus des mesures à prendre pour parvenir au Gouvernement de l'Union, au nombre desquelles figurent la rationalisation et le renforcement des Communautés économiques régionales, conformément à notre précédente décision afin de créer un marché commun africain à travers les phases prévues par le Traité instituant la Communauté économique africaine (Traité d'Abuja) avec un calendrier revu et plus court qui fera l'objet d'un accord en vue d'accélérer l'intégration économique et, si possible, politique.

Ainsi, la Déclaration d'Accra prévoit à la fin du processus l'avènement des États-Unis d'Afrique. En d'autres termes, l'Afrique serait transformée en un super-État fédéral dans lequel il n'y aura plus d'État national parce que les frontières nationales n'auront plus de sens. Le choix des leaders africains pour les États-Unis d'Afrique constitue un symbole de transfert de souveraineté ou de compétences vers l'Union Africaine.

Mais pourquoi ce transfert de souveraineté se traduit-il difficilement dans les faits? Pourquoi la ratification des textes majeurs comme le Traité

d'Abuja, l'Acte constitutif de l'UA, et d'autres, qui invitent à un transfert de souveraineté, reste-t-elle encore loin des objectifs visés? Cela offre l'image d'une Afrique qui officiellement accepte l'abandon des souverainetés nationales, mais qui, dans les faits, manifeste une résistance à le faire. Tout porte donc à croire qu'en Afrique, les États veulent rester encore pour longtemps maîtres du jeu, puisque leurs attitudes montrent que toute avancée du continent vers les États-Unis d'Afrique est perçue par eux comme un recul pour les Nations. Le projet des États-Unis d'Afrique peut-il encore résister à la volonté des États à s'accrocher à leur souveraineté? La réponse à ce questionnement n'est pas aisée, d'autant que les crises politiques et économiques qui se succèdent sur le continent africain poussent de plus en plus les États à se recroqueviller sur eux-mêmes. Or, la tendance à un repli sur soi recèle en son sein tous les éléments de nature à désintégrer les communautés régionales et le continent.

C'est pourquoi, il est extrêmement urgent d'interpeler les dirigeants africains sur l'impérieuse nécessité de décloisonner les pays sur fond de partage de la souveraineté. Partager aujourd'hui les souverainetés, c'est garantir demain le succès de l'intégration économique et politique de l'Afrique. Refuser une telle approche, c'est condamner l'Afrique dans sa posture actuelle de continent divisé, « balkanisé », morcelé et dans lequel les États se nourrissent de l'illusion d'être dotés de souverainetés qui, en réalité, ne sont que des coquilles vides. Car toute souveraineté qui n'a ni contenu, ni pouvoir, ni moyen de se défendre, est tout simplement une illusion. Pourquoi alors s'accrocher à des « souverainetés-illusions » pour empêcher l'Afrique de s'intégrer économiquement et politiquement? Qui plus est, que valent ces « souverainetés-illusions » face aux défis de la mondialisation, de la lutte contre la pauvreté et la misère, de la lutte contre les endémies et les pandémies? L'Afrique doit réussir son intégration économique et politique pour relever tous ces défis. Le partage des souverainetés nationales apparaît comme une condition sine qua non pour y parvenir.

2. L'auto-suffisance financière, un impératif au succès de l'intégration africaine

Oui, le financement extérieur n'est pas la solution au financement de l'intégration en cours sur le continent. Il est indiqué plus haut que depuis

trois années consécutives, le budget-programme de la Commission de l'UA est financé à hauteur de 92% par les partenaires au développement. Quels messages ces chiffres véhiculent-ils? Traduisent-ils l'incapacité de l'Afrique à se prendre en charge pour bâtir son intégration économique? Signifient-ils que l'Afrique ne peut pas assumer elle-même son destin? Ou bien ces chiffres sont-ils le signe d'une Afrique divisée sur l'essentiel et confinée dans une posture apathique par rapport à un environnement mondialisé qui ne fait pas de place aux faibles? Quelles que soient les réponses, diverses et variées, suggérées par ces questionnements, il est grand temps que l'Afrique trouve en son sein les mécanismes du financement de son agenda de développement. L'Afrique ne peut pas continuer à clamer sa souveraineté, son indépendance – ce qui est fort légitime – vis-à-vis de l'extérieur, et confier son développement économique au bon vouloir des bailleurs de fonds. Cette situation paradoxale mérite qu'on lui trouve une réponse dans un court terme. Car on ne peut pas utiliser l'argent de l'autre et, en même temps, le défier au nom d'une supposée souveraineté ou indépendance. L'Afrique peut retrouver sa vraie autonomie, sa véritable souveraineté, sa vraie indépendance à l'égard de l'extérieur uniquement si elle accepte de se prendre en charge, et si elle s'engage à trouver en son sein, l'essentiel des ressources financières pour mettre en œuvre son calendrier de développement. Dans cette perspective, nous estimons que les tentatives déjà mises en œuvre dans certaines régions ou dans certains pays constituent des pistes à explorer. Ici, les pays, comme eux des Communautés Economiques Régionales (CER), sont invités à s'appropriier les instruments identifiés dans le cadre des financements innovants pour générer des fonds additionnels aux financements traditionnels dont les insuffisances ne sont plus à démontrer.

Pour ce faire, les africains doivent cesser d'avoir une perception négative des prélèvements ou taxes. Se fonder uniquement sur la théorie de Laffer⁵ qui stipule « que trop d'impôt tue l'impôt » peut signifier d'interdire à

⁵ Cf. DANIEL J.-M., (2010), L'auteur illustre l'idée selon laquelle il existe un niveau optimal de taxation. S'il est dépassé le produit de l'impôt diminue. La courbe dite courbe de Laffer, illustre l'idée selon laquelle « trop d'impôt tue l'impôt » ou encore « les hauts taux tuent les totaux ». Elle part de la constatation que si le taux d'imposition est nul, l'impôt est nul, mais c'est aussi le cas si le taux d'imposition est de 100%.

l'Afrique l'usage de certaines ressources fiscales. L'art ici consiste à prélever des taxes infinitésimales, avec l'impact le plus faible sur l'activité économique. Ce type d'imposition est sensé être juste et efficace. Les partisans ultralibéraux de l'économie de marché soutiendront que ces taxes, non seulement produiront un impact négatif sur les opérateurs économiques, mais encore, qu'en tant que signataire de multiples accords internationaux (OMC, APE,...), l'Afrique ne peut pas lever des taxes à caractère protectionniste. A cette approche, on peut opposer l'idée que les gains ou les avantages liés à une autosuffisance financière sont inestimables. Ces avantages sont vitaux, et de nature à conférer à l'Afrique une dignité qui n'a pas de valeur marchande. Ainsi, nous osons croire que les instruments utilisés par la Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) et la Communauté Economique des États d'Afrique Centrale (CEEAC) peuvent être généralisés à l'échelle continentale. Ces deux organisations régionales, par l'entremise des prélèvements communautaires, parviennent, depuis quelque temps, à financer une partie essentielle de leurs projets et programmes. Dans la CEDEAO⁶, la taxe appelée « prélèvement communautaire », se chiffre à 0.5% de la valeur imposable des marchandises importées dans la communauté en provenance des pays tiers et mises à la consommation. Ce prélèvement exclut, dans son application,

- i) les produits originaires de la CEDEAO (produits industriels agréés, produits du cru et produits de l'artisanat traditionnel),
- ii) les produits fabriqués ou obtenus dans les États membres mais ne remplissant pas les conditions d'origine de la CEDEAO, et
- iii) les produits originaires de pays tiers, nationalisés par leur mise à la consommation dans un État membre et réexportés dans un autre État membre.

Par ailleurs, la CEDEAO, exonère du prélèvement communautaire, les éléments suivants :

⁶ Pour plus d'informations, voir CEDEAO, rapports des années successives

- i) les aides, dons et subventions non remboursables destinés à un État, aux personnes morales de droit public et aux œuvres de bienfaisance reconnue d'utilité publique ;
- ii) les produits originaires de pays tiers importés dans le cadre des financements accordés par des partenaires étrangers, sous réserve d'une clause expresse exonérant lesdits produits de tout prélèvement fiscal et parafiscal;
- iii) les marchandises importées par les entreprises bénéficiaires d'un régime fiscal stabilisé en cours à la date d'entrée en vigueur du présent protocole;
- iv) les marchandises ayant déjà acquitté le prélèvement communautaire sous un régime antérieur quelconque.

En outre, il convient d'indiquer que la CEDEAO fixe les éléments suivants comme bases du prélèvement communautaire:

- i) la valeur Coût Assurance Frêt (CAF) port de débarquement pour les importations par voie maritime;
- ii) la valeur CAF au point d'entrée sur le territoire douanier de la Communauté pour les importations par voie terrestre;
- iii) la valeur en douane aéroport de débarquement pour les importations par voie aérienne;
- iv) la valeur mercuriale pour les produits faisant l'objet de mercuriales.

Pour mieux conduire cette politique de prélèvement communautaire, les autorités de la CEDEAO se sont entourées de garde-fous dans la gestion des excédents et des déficits éventuels. Ainsi, au sein de la CEDEAO, les excédents dus au prélèvement communautaire sur l'ensemble des dépenses autorisées (au titre d'un exercice budgétaire) sont inscrits en report à nouveau dans les écritures de la Commission. Les déficits constatés au niveau du financement des dépenses autorisées sont, sur décision de Conseil des Ministres, couverts par les excédents des exercices antérieurs, inscrits en report

à nouveau. Toutefois, il est important de souligner que lorsque les reports à nouveau ne suffisent pas à financer ou à couvrir les déficits, ces déficits sont résorbés de la façon suivante :

- i) en différant l'exécution de certaines actions dont la réalisation peut attendre ou peut être financée par d'autres sources de financement;
- ii) par un appel de fonds complémentaires des États membres. Le déficit est alors réparti entre les différents budgets en fonction de leur part représentative dans l'ensemble des budgets prévus. Les contributions complémentaires à appeler des États membres sont déterminées en application des clefs de répartition des budgets de la communauté.

S'agissant de la CEEAC⁷ le prélèvement sur les importations a pour nom la contribution communautaire d'intégration (CCI). Son taux est de 0.4%. Il porte sur la valeur imposable des marchandises, c'est-à-dire la valeur CAF (coût assurance fret) ou la valeur transactionnelle. La CCI exclut de son champ d'application les produits originaires de la communauté et les produits importés dans les régimes douaniers suspensifs. À la CEEAC, les sommes encaissées au titre de la CCI sont, à l'instar de la CEDEAO, versées dans un compte ouvert au nom de la CEEAC à la Banque Centrale de chaque État membre. Ainsi, un compte est ouvert à la Banque centrale du pays abritant son siège, dans lequel les autres Banques Centrales (bien entendu avec l'autorisation des États) effectuent régulièrement des virements. Toutefois, il est utile d'indiquer que, contrairement à la CEDEAO, chaque pays ne transfère au compte central CEEAC ouvert à la Banque Centrale du pays siège, que le montant de sa contribution déterminée par la clé de répartition appliquée au budget annuel.

Par ailleurs, il est à rappeler que les pistes de financement liées, particulièrement, aux prélèvements sur les billets d'avion sont exploitées sur le continent. C'est le cas au Sénégal où cet instrument est utilisé pour se doter d'un deuxième aéroport. C'est le cas également pour le Mali et le Niger qui actionnent ce levier dans le cadre de leur souscription aux

⁷ Pour des informations additionnelles, voir : CEEAC, rapports des années successives

mécanismes des financements innovants. Le Mali en particulier affecte une partie des fonds collectés pour relever les défis liés aux Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD).

Enfin, il est à souligner que l'Afrique ne peut pas réussir son intégration, sous toutes ses formes, sans emprunter les chemins de l'auto-suffisance financière. Car seule l'auto-suffisance financière peut lui permettre de donner corps à tous ses projets intégrateurs et d'affirmer, sans contrainte, sa souveraineté et son indépendance à l'égard du monde extérieur. Si la CEDEAO et la CEEAC parviennent à lever des fonds additionnels à partir de mécanismes simples, pourquoi ne serait-il pas possible à l'Afrique tout entière de s'approprier ces mécanismes? Le Marché Commun de l'Afrique Orientale et Australe (COMESA) est en train de se doter de ce levier. L'article 168 de son traité l'y engage. Le COMESA mérite donc d'être encouragé dans la voie empruntée qui est de nature à faciliter la mise en œuvre de ses multiples projets d'intégration. Si l'expérience devenait une réalité et si cette expérience était étendue à la Communauté pour le Développement de l'Afrique Australe (SADC) et à la Communauté de l'Afrique de l'Est (CAE) dans le cadre de l'arrangement tripartite qui vise à unir les trois communautés dans un marché unique, le prélèvement sur les importations hors Afrique deviendrait alors un outil panafricain de financement novateur d'une portée hautement stratégique pour l'Afrique.

Conclusion

La construction de la Communauté Économique africaine prévue au stade final de la mise en œuvre du Traité d'Abuja est un projet noble et historique pour les populations africaines. Cette étape ultime du Traité d'Abuja symbolise donc l'avènement d'une Afrique économiquement et politiquement intégrée. Une telle Afrique rêvée de tous, deviendrait alors une réalité. Mais que d'obstacles restent encore à surmonter ! Que de chemin reste encore à parcourir ! Et pour cause. Des contraintes majeures à caractère politique et économique persistent sur la voie de l'accomplissement de cette Afrique du rêve collectif des Africains. Toutefois, nous demeurons optimistes à l'idée de voir ce rêve éclore dans un proche avenir en raison de l'immensité des ressources de tout genre dont regorge l'Afrique d'aujourd'hui. La mise en œuvre des politiques et stratégies fondées sur le partage des souverainetés, la libre circulation des africains à l'intérieur de l'Afrique, l'identification des mécanismes internes générateurs de ressources financières prévisibles, substantielles et pérennes, l'intégration des décisions prises à l'échelle régionale et continentale dans les législations nationales, le développement lato sensu des infrastructures de tout genre, et l'avènement d'institutions politiques et économiques fortes, offrent des gages de succès certain pour le processus actuel de l'intégration africaine.

Bibliographies

Beck U. (2011), « Europe : coopérez ou disparaissez » *Alternatives Économiques*, No 301, Avril 2011, PP72-73.

CEDEAO : Communauté Economique Des Etats de l'Afrique de l'Ouest

Chavagneux C. (2010), « Le protectionnisme est-il de retour? », in *Alternatives Économiques*, hors-série, No 84-PP 70-71

Hen C.J. Longatte, et J. Leonard (2004), *L'Union Européenne*, ed. La Découverte 12e édition, Paris

Hugon P (2009), *L'économie de l'Afrique*, ed. La Découverte, Paris

J.M., DANIEL, (2010), « Histoire vivante de la pensée économique : Des crises et des hommes », *Référence*, Pearson, Paris, 424 p.

Kouassi N.R (2008), *Les chemins du développement de l'Afrique*, éd L'Harmatan, Paris

Kouassi N.R (2007) "The itinerary of the African integration process: An overview of the historical landmarks" in *African Integration Review*, Vol 1, No2 July P.1-30

Vanttove P. et C.Viprey (2002), *Economie Générale*, 3ème édition, Dunod, Paris

OUA (1991), *Le Traite d'Abuja*, 3 Juin, Abuja, Nigeria

UA (2000), *L'acte constitutif de l'Union africaine*, 11 Juillet, Lomé, Togo

Nationalism Will Never Die: Zimbabwean Discourses in the Global Age

Ephraim Vhutuza¹

Abstract: *This paper explores the relevance of the institution of nationalism in Zimbabwe in today's globalised world in the wake of calls by Post-modernists for a 'post-national age' following the fall of the colonialist enterprise in Africa and the demise of the bipolar world. To these scholars, nationalism has become anachronistic and its rightful place, the dustbins of history. This paper however, argues that nationalism as a multi-faceted and agile institution, mutates and transforms into different forms at different stages in the history of a people in space and time though admittedly, as demonstrated by the Zimbabwean nationalist discourses case study, it can produce its own denial. Without necessarily debating its merits or demerits, the paper argues that nationalism will continue to be relevant as long as people live and question injustices and/ or simply, attempt to redefine themselves in today's drive towards global identities.*

Résumé: *Cet article explore la pertinence de l'institution du nationalisme au Zimbabwe dans le monde globalisé d'aujourd'hui dans le sillage des appels en post-modernistes pour un «post-national selon l'âge» après la chute de l'entreprise coloniale en Afrique et la disparition du monde bipolaire. Pour ces chercheurs, le nationalisme est devenu anachronique et sa juste place, les poubelles de l'histoire. Ce document affirme cependant que le nationalisme comme une institution de mute à multiples facettes et agile et se transforme en différentes formes à différentes étapes de l'histoire d'un peuple dans l'espace et du temps il est vrai, comme démontré par l'étude du Zimbabwe cas nationalistes discours, il peut produire son propre déni. Sans nécessairement débattre de ses mérites ou démérites, le document soutient que le nationalisme continuera à être pertinent aussi longtemps que les gens vivent et les injustices question et /ou tout simplement, tentent de se redéfinir dans le lecteur d'aujourd'hui vers des identités mondiales.*

¹**Ephraim Vhutuza** is a Lecturer in the Department of English and Communication, Midlands State University, Zimbabwe
Email: evhutuza@yahoo.co.uk, vhutuzae@msu.ac.zw, Tel: +263 773 568 277

Introduction

1. Definition and Persistence of nationalism

Nationalism especially in the African context, can easily be misunderstood and narrowly reduced to an anti-colonialist project and/ or a liberation war. It should be argued that the liberation war in Africa and elsewhere was just a tool of nationalism and not the phenomenon itself. (Gatsheni-Ndlovu, 2009). The same scholar further suggests that nationalism should be read as a complex process characterised by the simultaneous process of “making-the-people” and making-the-nation'. This analysis, he argues follows Billings' (1995: 24) argument that:

The nation carries two interrelated meanings. There is the nation as the nation-state, and the nation as the people within a state. The linkage of the two meanings reflects the general ideology of nationalism.

The quotation above which is an attempt to locate what nationalism is about and what it does, is simplified in Chipkin's (2003: 26) definition of nationalism. To him, nationalism is simply, a particular response to the general 'question of the people.' What this means is that it is wrong to only understand nationalism in the narrow sense of a reactive phenomenon whose essence is to be found in it being a form of resistance. It is about a people's expression of their aspirations, identity and much more as Smith (1999: 18) sums it up:

Nationalism is a modern ideological movement, but also the expression of aspirations by various social groups to create, defend or maintain nations- their autonomy, unity and identity- by drawing on the cultural resources of pre-existing ...communities and categories.

Nationalism should also be understood as an institution that is not uniform, monolithic or necessarily repetitive neither is it always facilitative and progressive. Unlike celebratory praise texts and other partisan historical accounts, which paint nationalism as always liberating and uniting, nationalism can also be retrogressive and narrowly defined to exclude other social groups in a nation as the Zimbabwean case study shows. In other words, nationalism has different meanings to different

people at any given time and place and yet, the aim and goals of these nationalism, be it Fascism, Nazism, white supremacy in colonial Rhodesia and the black nationalist in post-colonial Africa overlap and are interrelated. (Smith, 1998). It is against this background of 'sameness' in the aim and goals of nationalism that the paper discusses nationalism which is inextricably intertwined with identity as if it were a homogeneous phenomenon.

It has been suggested that the institution of nationalism is under threat in the face of the globalisation onslaught. However, it will be argued that despite this exaggerated rumour and speculation about the threat to nationalism, it has become clear that this institution which is neither a temporary nor 'modern' phenomenon is very much alive in a 21st century that is characterized by the call to collapse national boundaries and embrace collective identities (supranationalism). As an institution and/or ideology, it is as much a permanent phenomenon of the modern world as of the ancient and that it will continue to exist as long as human kind live, try to define themselves and question injustices in societies regardless of different epochs and geographical area. In fact, as human kind move from one epoch to another, so does nationalism. As an institution of all time and continents, it mutates and transforms itself into many variants, a fact post-modernists such as Appadurai (1996), Ohmae (1990) and Reich (1992) seem to neglect and ignore. To these scholars, the nation-state and indeed nationalism is at risk in our supposedly 'globalising' world marked by relentless fluidity and border crossing.

What then is globalisation? Like nationalism, the concept and significance of globalisation is understood differently by different people the world-over, but as Curran et al (2005), Albrow, (1990) and King (1991) suggest, it should be understood both within empirical trends such as the transnationalisation of capital flows and production, the growth of supranational political and economic organization, the migration of people and the emergence of seemingly universalised patterns of culture and consumption. Ohmae (1995) sees it as the internationalisation of civilisation without the constraints of nation-states while Fukuyama (1992) sees it as the triumph of capitalist democracy thereby giving weight to the suggestion that globalisation is another variant of western domination in developing countries. The end result of globalisation is thought to be the growth of uniformity and homogeneity and the

collapsing of national boundaries, which then makes it a threat to nation-states and nationalism. The paper however, argues that nationalism will continue to maintain privileged positions in the 21st century as well as vehemently resist global forces as richly demonstrated by Zimbabwean nationalist discourses.

2. The 21st century, 'A post- national age'?

In this sub-section, the paper discusses the supersession or transcendence of nations and nationalism in the globalisation age. Scholars such as Hobsbawm (1990) have begun to write about 'a post-national age' which means that the nation-state and nationalism are becoming increasingly irrelevant and anachronistic in the era of globalisation, an era characterised by larger units of human associations. As Horsman et. al (1994) put it, in the globalisation age characterised by vast transnational markets, great strides in immigration, power-blocs, information technology and mass communication, nations and nationalism are fast becoming obsolete and irrelevant. In other words, the nation- state together with nationalism is outmoded or imperiled due to the collective impact of transnational forces as the global, computer- aided circulation of credit, capital, currency, information and movement of people defy borders.

However, as defined by Robertson (1992), globalisation is the compression of the world into a single place; but one questions if this is the same as the obliteration of state sovereignty which would result in a homogeneous global world. As argued by Vhutuza and Ngoshi (2008), the reality is that although nationalism and globalisation occasionally oppose each other, they are also complementary and therefore not mutually exclusive. In many instances, nationalists the world-over have taken this 'baggage' that comes with globalisation to successfully 'build' on their nationalism. This explains why according to (Smith, 1998: xi) 'nationalism has shown no signs of abating ... has flourished more widely and powerfully than at any period since the Second World War'. Such conflicting paradigms point to the complexity of issues surrounding the supersession or transcendence of nations and nationalism in the globalisation age.

In globalisation, it is true, we are witnessing a high degree of time and space compression, in which events in one part of the world have immediate effects on other parts as a result of rapid growth of mass communication and information technology as evidenced by the global recession which hit the whole world but is thought to have originated in the United States of America. Pro- globalisation enthusiasts further argue that some nations and nationalism will wither away in the face of political and economic dependence, mass communication and cultural hybridisation. To these scholars such as Breuilly (1993:22), nations and nationalism are temporary and “would gradually wither away and be superceded.” Globalisation is therefore producing ‘non-national nations’ and nationalism is already a decomposing matter in the dust-bins of history.

But, the claim that mass communication and electronic technology create a global consumerist culture that is making national cultures increasingly similar is still questionable as the technology and mass communication presented as universal still bears the imprint of its origins and always flow from the same centre – United States, Japan or Western Europe. Brennan (2005: 120) rightly argues that globalisation appears to merely euphemize corporatization and imperial expansion. Thus, although undoubtedly globalisation seems to be permeating the rest of the world and in some ways benefiting some in other countries, it is structurally American. As put forward by Schesinger (1987) the electronic media and information technology on which the cultural globalisation thesis rests, affects societies, classes and regions differently and paradoxically, it is the same mass communication and information which is used by nationalists to organize and reinforce national identities.

In the case of Zimbabwe, before and after the formation of the Government of National Unity on 11 September, 2008, the nationalist Robert Mugabe, despite his anti- west rhetoric and aversion, has donated and encouraged the use of computers in primary, secondary and tertiary institutions throughout the country. In this case, as in the example of Islamic nationalism cited above, the local and the global have fed into each other very well and thus, the very process of globalisation is seen as revitalising and facilitative, rather than debilitating to nationalist discourses. Globalisation therefore, can not be seen as simply a drive to burst all national barriers and render nationalism obsolete. Piven

(1995) and Harman (1996) have observed that national economies are not necessarily more open now in the 21st century than at various points in the past. Instead, the nation has been heralded as a site of resistance. (Bienefeld, 1994, Brennan, 1994, Blaut, 1987)

Bhabha (1990) notes that the very idea of a national identity is problematic as national identities are characterized by dualism, the past and the present and the self; he argues that it is this superimposed dualism which fragments the nation. What Bhabha fails to realise is the fact that, national identity does not approximate cultural homogeneity as he implies, and contrary to his view, nationalism does recognize diversity. Actually, nationalism is capable of fighting uniformity and embracing uniqueness within a broad collective identity, an observation that unmasks Robert Mugabe's occasional brand of nationalism as warped and grotesque, especially when he suggests that whites are not capable of being Zimbabwean. In this case, nationalism excludes, as shall be examined later in this paper. This is a narrow understanding of nationalism and what it means to be nationalist. Nationalism should not be confused with a drive towards homogeneity; as Smith (2001:26) puts it, 'It is not that individual members should be alike but that they should feel an intense bond of solidarity and therefore act in unison on all matters of national importance.' Brennan (2005: 127) sums it all when he suggests that:

The nation-state is still the international form, ethnic, linguistic, and religious divisions have only intensified; most of the world's people are entirely localized, provisional, traditional, and cut-off from others, not only living outside this supposedly new globalized world, but outside modernity itself.

It is therefore clear from this quotation that worldly trends and phenomena tend to point and favour the local, provisional and traditional over the transnational and cosmopolitan. It can thus, be argued from this sub-section that the 21st century is far from being a 'post-national age.'

3. Nationalism, a global phenomenon: The case even in Highly Integrated Regional Economic Communities such as the E.U and ECOWAS.

This sub-section discusses and locates nationalism as the reference point even in the developed world such as France and/ or highly integrated

regional communities. Post-modern and/ or post-national approaches to the diminishing role of nationalism in the globalisation age can only be linked to downright hostility. This hostility to nationalism by individuals, governments and multi-lateral organisations is not because nationalism is retrogressive, oppressive or disintegrative but that this phenomenon of nationalism as highlighted by Breuilly (1993:25):

...redefines the nature of legitimate authority and is frequently associated with political change – nationalist politics are typically crisis politics and crisis threatens the status quo. Consequently one would expect to find an established ruling class opposing nationalism.

This crisis theory in nationalist discourse would best describe the impasse between Robert Mugabe and ZANU PF on one hand and those who advocate (for) the collapsing of boundaries. From the above quotation, Mugabe can easily be understood as one man trying to redefine global power relations and authority on the world stage. His policies since 2000 which include the land acquisition programme can be read as an attempt to upset and redefine the relationship between the powerful and the subaltern. The 'ruling class' in this case, the powerful nations, have not responded kindly to this kind of interrogation and so his brand of nationalism has been fiercely opposed because it upsets the status quo. Since time immemorial, the link between business interests (what globalisation is all about) and nationalism has always been weak because the former like any other ideology, seeks to establish its own hegemony and as such gets opposed by nationalism.

In Zimbabwe, Venezuela and Iran, pro-globalisation activists and organisations often oppose nationalism for fear of its impact on established economic relations and the possibility of anti-business politics. In Zimbabwe, the indigenisation drive has attracted criticism from within and without as a drive which is not investor- friendly. "The 51% that should be allocated to indigenous people" is read as being unfair even by those who have done the same in their countries, for example, South Africa. Even in the developed west, Rupert Murdoch, the media mogul has had to take a U.S citizenship first before he could be allowed to expand his media empire in that country. Thus, although we may choose to differ on the means, the ultimate goal is the same whether it is Zimbabwe's Robert Mugabe, South Africa or the United States of

America. In Mugabe's case, it is the struggle of a small man from a developing country trying to break free from the culture of dependency, especially dependency on the west. Dr Hippolyte Fofack, a fellow of the African Academy of sciences and founder of Nelson Mandela Institution was quoted by the African Business magazine as having said:

... a country becomes poor when its population ceases to dream and overwhelmingly embraces the cultures of lamentation and dependency which are enemies of self-confidence at the individual and collective level.

(African Business, Dec, 2005)

As history has shown, the more globalised the world becomes, the more it feeds into nationalism because the latter derives from the unequal encounter between centre and periphery as argued by the dependency theorists and the World Systems Theory. This inequality derives from the exploitation and often violent imposition of capitalism by the developed countries on the developing countries. And yet, many still foresee as inevitable supersession of national-states and nationalism by broader supra-national or global identities in a 'post-national age' which age we are already living in. According to Smith (1998:214):

The general belief in supersession has three main components which are conflated: first the imminent demise of the nation-state, second the supersession of nationalism and third, the transcendence of ethnicity. Each of these trends, it is argued, is gathering pace, as nation-states, nationalism and ethnicity are being more or less gradually replaced by supranational and or global identities and associations.

According to scholars with views like those of Smith (ibid), globalisation is already in the process of producing 'non-national nations.' However, the reality is that far from being an endangered species, nationalism has continued to co-exist with globalisation and the argument, that supra-nationalism is pushing nationalism to the doldrums, is ahistorical and unconvincing. Even in the European Union, supra-nationalism still accommodates sub-national identities. The European Union citizenship merely complements the existing national citizenship and the nation still remains as the reference point. Besides, Denmark and Britain refused to accept the Euro-currency and the Norwegian and Swiss have refused to enter the European Union. It is therefore, unlikely that a European federal state will supersede existing national states with their major functions and

powers in the near future. Writing about the near impossible task of suppressing national identities and creating a common European identity, Guibernau (1996: 114) correctly observes that:

The engineers of the new Europe will have to look at common European trends and design a myth of origin, rewrite history; invent traditions, rituals and symbols that will create a new identity. But even more important, they will have to discover a common project capable of mobilizing the energy of European citizens.

The difficulty of co-ordinating fiscal policy, especially measures to mitigate the fiscal deficits on the Euro, points out how delicately the co-existing forces of regionalism and nationalism need to be, with lessons for African economic integration efforts in the making which are trying to install a common currency. It thus, remains to be seen whether the regional body, SADC's drive towards a common currency will come to fruition in a few years to come as broadly agreed by the individual nation-states in southern Africa.

Such a scenario is highly unlikely and in any case, nations and nationalism will remain permanent features in the modern world as these are indispensable and functional even for today's highly industrialised societies. The Economic Community of West Africa (ECOWAS) comprising of 15 nations; Benin, Burkina Faso, Cape Verde, Cote D'Ivoire, The Gambia, Ghana, Guinea Bissau, Liberia, Sierra Leone, Togo, Mali, Niger, Nigeria, Guinea and Senegal, still have the nation as their reference point despite the block's aim in 1975 to provide member states with collective bargaining clout, to stimulate growth in trade and investment and more importantly harmonize some infrastructural projects and take a common stance on serious African security problems as in Sierra Leone.

As Gellner (1983) puts it, industrial growth requires both widespread fluidity and patterned homogeneity and individual mobility combined with cultural standardization. In this case, the call for the collapsing of boundaries is debilitating; and as pointed out by Smith (1998:36) Gellner's theory, it 'remains a powerful and relevant thesis which seeks a deep and underlying cause for the impregnability of nations and the recurrence and proliferation of nationalism in the modern world.' In the name of cultural standardization, in Britain, there has been debate over who should be

given citizenship, with some suggesting that for one to gain it, he or she has to demonstrate a certain amount of britishness as measured by one's linguistic competency. And in defending his ruling coalition's spending cuts in Parliament, the Prime Minister of Britain, David Cameron on 20 October, 2010, admitted that not everyone in the European Union would agree with the cuts but told the house, Britain in its implementation of these measures, would rely on what he called 'our allies in the EU.' What this clearly shows is that even the EU is not a homogeneous regional body.

The following French example shows that the stubbornness and triumph of nationalism is evident everywhere around the world and is not a preserve of the developing world as has been rumoured. Today in 2010, modern France in the 21st century is a site of resistance against global identities. There was fierce debate on what it meant to be a French citizen, the so called 'national identity debate'. Championed by Prime Minister Fillion, it was meant to encourage the French people to have a sense of identity and a declaration was circulated directing all French schools to fly the national flag, mount civic education on what it meant to be a French citizen and most interestingly, have state supervised naturalization ceremonies when immigrants become citizens. This has since been passed into law by the country's legislators and Muslim women who wear and cover their eyes in public places face sanctions at law and this is part of the battery of measures meant to preserve what it takes to be French. As if the above is not enough, the same French Government has bluntly violated EU laws in its treatment of the Roma community in France. Even with protestations from the EU Parliament as the supranational body, France has gone ahead to expel this community which shows the superiority of the nation and nationalism over collective identities such as the EU. Gellner's position therefore embraces the perennialist paradigm which regards nationalism as more or less a persistent or recurrent phenomenon of all epochs and continents, unlike modernism which objects to nationalism as immemorial. It can thus be argued in this sub-section that nationalism is still very much a feature of the 21st century even in the highly developed nation-states such as France and/or integrated regional economic communities such as Ecowas and the European Union.

4. Zimbabwean Nationalist Discourses: A controversial case study?

This sub-section showcases Zimbabwean nationalist discourses in the 21st century. The love-hate relationship, interdependence of globalisation and nationalism and above all the resurgence of the latter, is perhaps most clearly visible in Zimbabwe today. Where nationalism is concerned, it is shown by such words and phrases as: 'our nation', 'national interest', 'national sovereignty,' 'Zimbabwe will never be a colony again' and 'Blair keep your England and I will keep my Zimbabwe.'

Nationalism in Zimbabwe in the globalisation age is very much alive and on the upward trend although admittedly, it is under relentless siege as Neo-liberals and the economically powerful pro-globalisation countries and institutions call for the collapsing of boundaries which in essence means the consolidation of a global economy, well oiled and Marshallled by North America, Western Europe and Japan. Against this background, it is not surprising that the President of Zimbabwe, Robert Mugabe conveniently and justifiably uses the nationalist discourse to safeguard against perceived or real imperial tyranny bent on re-colonizing Zimbabwe. At every fora such as the burying of a national hero, Independence Day celebrations, SADC meetings and United Nations gatherings, Mugabe who is the President of ZANU- PF and Zimbabwe -- emphatically described by the state- controlled media as the President, Head of State and Government and Commander- in- Chief of the Armed Forces finds every opportunity to remind the whole world that Zimbabwe is a 'sovereign state' and that it will never be a colony again.

In nationalist discourse, the concept of sovereignty, as promoted by Mugabe resides essentially in the nation and without that which is called a nation; nationalism which is largely a doctrine of national self-determination is unattainable. According to Gauba (2003:119) sovereignty denotes the supreme or ultimate authority of the state to make laws or take political decisions – establishing public goals, fixing priorities and resolving conflicts as well as enforcing such laws and decisions by the use of legitimate force. He further suggests that sovereignty denotes final authority of the state over its population and territory. The question to ask is, which state does not want to exercise this authority over its population and territory? Together with population,

territory and a government, sovereignty completes what constitutes an independent state.

Theoretically, it is by virtue of a nation's sovereignty, that a state deals independently with other states. When heads of states and other organizations visit Zimbabwe, whether they like Mugabe or not, they are forced to make a courtesy call on him because he is the head of state. More revealing for this paper from Gauba's (ibid) argument is the fact that the commands of a state are treated as superior to those of any other association or institution, even to the dictates of social customs or conscience of individuals because sovereignty is the sole preserve of the state. This also explains why the Libyan President, Col. Qaddafi's dream of a united Africa with a common army has been touted as a dream by his fellow Africans who believe it is not yet time for such a supranational body to exist. The reason for such a failure lies in the fact that such a supranational or global body would seriously erode the sovereign power of states and without sovereignty, a state is not independent, hence Mugabe's claim of the west's bid to recolonize Zimbabwe because he sees it as attempting to usurp his powers as head of state.

Despite the formation of the Government of National Unity (GNU) on 11 September, 2008, Mugabe who was forced into a marriage of convenience with the opposition, MDC- T and the smaller MDC led by Professor Arthur Mutambara, has continued to endlessly remind the world that Zimbabwe is a sovereign state. And yet, there are others who contest the nationalist label when it is used against Mugabe's rhetoric. To Professor Jonathan Moyo, President Mugabe's former Information Minister and current ZANU PF Central committee member, his boss' nationalist mantra is devoid of any national content. Writing on *NewZimbabwe.com* on 14 July, 2006, Moyo in an article, 'The useful idiot has gone too far this time' called Mugabe's nationalism, 'tribal nationalism' or ethno-nationalism under the guise of national sovereignty. He went further to call Mugabe's nationalism, 'Bantustan ideology' an ideology which is separatist since it is meant to appeal to language and or regional identity which contrary to the spirit of nationalism, sustain other loyalties that are more important than loyalty to the nation. In Moyo's argument (then he had been expelled from ZANU PF after being accused by the party of convening a meeting at Dinyane school, in rural Tsholotshlo to oppose the appointment of Joyce Mujuru

to the post of Vice President) Mugabe's nationalism is retrogressive and disintegrative as Mugabe uses sub-national identities or loyalties to fracture that which he purports to be preaching. From Moyo's argument, in Zimbabwe as in other totalitarian regimes such as Fascism and Nazism, nationalism is defined by exclusivism or xenophobia and the 'mass' character of nationalism is unfortunately used to advance the interests of a class, tribe, or the ruling class. This argument can still be applied in 2010 following Mugabe's comments that ZANU PF members who benefited from the land reform programme and have resorted to sub-letting parts of their farms to white farmers will be dealt with, as such practice is considered to amount to corruption. To him, land reform can not include whites. And despite what Mugabe says about Roy Bennett, that the white man from MDC-T party has to be tried and acquitted first by the courts of law to assume office as Deputy Minister of Agriculture, some people are beginning to think that the reason why Mugabe will not swear in Roy Bennett, is simply because he is white, a descendant from 'land grabbers' according to him. It has nothing to do with the treason trial currently under way, since many of the black ministers including Finance Minister, Tendai Biti were sworn in with cases pending in the courts. This claim is supported by Mugabe's claims in a widely publicized rare interview with CNN's Christian Amanpour in New York, on the 23rd of September, 2009 when the President was attending the annual UN General Assembly. Throughout the interview, Mugabe depicted himself as an African hero rather than a dictator, battling imperialism and foreign attempts to oust him. He went further to describe the land reform as the 'best thing' that could have happened to an African country and quite revealing of his 'ethno-nationalism', then declared that Zimbabwe belonged to Zimbabweans but that being Zimbabwean meant a black skin. He called white people born in Zimbabwe, 'citizens by colonisation' and charged that these had a debt to pay for the sins of their fore-fathers.

However, although he contests the nature of nationalism as 'practised' by Mugabe, Professor Jonathan Moyo does not dispute the fact that nationalism is alive in Zimbabwe today. What he challenges is the 'form' that it has taken. What is clear though is the fact that despite what Moyo calls Mugabe's 'Bantustan ideology', or what Bond and Manyanya (2003) call 'tired nationalism', Mugabe's nationalist stance has made him a darling to many in and outside Zimbabwe, a scenario which confirms that

nationalism as an ideology is not 'tired' and/ or an endangered species nearing extinction.

In Zimbabwe, when Robert Mugabe allowed landless peasants and war veterans to repossess land from the white community, the 'international' community viciously pushing for globalisation, was quick to oppose and condemn the land reform programme. To Bond and Manyanya (2003: ix), this merely confirmed the belief that Mugabe was 'pseudo-nationalist' practising what they refer to as 'racial nationalism'. To them, Mugabe's land reform programme and other nationalist policies such as the one demanding a 51% stake in foreign owned companies as stipulated by the Indigenous and Economic Empowerment law passed by the ZANU PF controlled parliament in 2007 and signed into law in March 2008, will worsen the country's social and economic quagmire and a political solution is needed and achievable since Zimbabwe has become a site of an 'emergent post – nationalist politics.'

However, even if Bond and Manyanya's worry is understood by Zimbabweans and shared by many beyond, for this camp to suggest that Zimbabwe is now a 'site of an emergent post- nationalist politics' is not backed by empirical evidence. Actually, on occasions when the current UN Secretary General, Ban Ki-Moon, has been asked why the UN failed to intervene in Zimbabwe's land 'grab', his answer has always been to the effect that the UN does not interfere in matters between two independent countries, presumably a bilateral matter between Britain and Zimbabwe. Even with the present lack of implementation of the GNU agreement, SADC and AU even as guarantors of the power sharing agreement in Zimbabwe have not been quick to intervene but instead allowed the three parties to the Global Political Agreement to find a solution with very minimal interventions. This, contrary to Bond and Manyanya's assertion, shows that Zimbabwe and indeed any other nation- state, has continued to be a site of an 'emergent nationalist' politics in the globalisation age. To many, President Mugabe is a true nationalist and Neo-Marxist who is merely attempting to liberate and economically empower Zimbabweans. Where others such as Fisher (2010) see 'racial nationalism,' Mugabe and his supporters see themselves as working towards fulfilling the goals of nationalism which Cabral comments on in his seminal book. 'The chief goal of nationalism

could only take place when and only when national productive forces are completely free of all kinds of foreign domination.’(Cabral, 1973: 43)

To Cabral, the quest to regain Africa’s manhood (identity and dignity) will continue to elude Africans as long as the national productive forces are completely controlled by foreigners. Identity when defined by Cabral, is not determined biologically but that in a certain sense, it is the expression of an economic reality. It is against this thinking that in Zimbabwe, there have been deliberate attempts towards economic nationalism manifesting itself in affirmative action and indigenisation and empowerment drive, not withstanding occasional abuses and excesses. In light of the above statement, Mugabe’s nationalism is not seen as an end in itself but rather a means to an end. Despite occasionally being based on patronage and cronyism, there is a deliberate broad attempt to create a true national bourgeoisie class, unlike globalisation which creates an intermediary class that NgugiwaThiongo despises and discusses in many of his novels such as *Devil on the cross*, *Petals of Blood* and *Matigari*. Such a drive therefore, would not endear President Mugabe to proponents of the neo-liberal agenda seeking to discredit nationalism only in Zimbabwe and other developing countries. That is why Neo-liberals lump nationalism in Zimbabwe and other developing countries together with racism and tribalism when in actual fact, these are not the same. To Hutchinson et. al (1994: 7), ‘The analogy is meant to indicate that like the tribe the nation excludes and is intolerant of outsiders.’

As a nationalist and Neo-Marxist, Mugabe sees himself as having an agenda of social and economic liberation in which total liberation can only be achieved if Zimbabwe looks within itself for salvation, hence the unveiling of home- grown solutions/ economic blueprints. Several such proposed solutions are listed here, one of which was the National Economic Development Priority Programme (NEDDP), a public/ private sector driven programme which was described as a short to medium term multi-faceted economic stabilization programme implemented through a series of coordinated ‘quick fix’ interventions to alleviate the suffering among Zimbabweans in 2006. Many more home-grown economic blueprints have been unveiled even after the birth of the GNU in 2008. These include the Three Year Macro- Economic Policy and Budget Framework which is expected to anchor Zimbabwe's national budgets from 2010 to 2012. Officially launched by the Deputy Prime

Minister, Thokozani Khupe (MDC- T) on 23 December, 2009 by all the parties to the Global Political Agreement, the blue print which is also called Short- Term Emergency Recovery Programme (STERP) 11, is a bridge between STERP launched in March, 2009 and the Medium- Term Economic Development Plan. Such a blueprint comes amidst the Finance Minister, Tendai Biti's (MDC- T) frustration with the west's response to Zimbabwe's plight after the formation of the GNU. Mr Biti declared that the country had stopped looking to the west for economic revival and that it would look to harnessing local resources to pull the country out of its quagmire. According to the Sunday Mail of 30 August, 2009, the Finance Minister accused the west of lacking 'goodwill' and declared, " ... we are on our own and have to be inward looking so that whatever we get from our co-operating partners is treated as bonus." The success of these 'inward looking policies' is a site for contestation but what has captured the imagination of nationalists the world over, has been the spirited attempt by Zimbabweans to look within for solutions to Zimbabwe's political and economic problems.

Mugabe who, in the late 1980s and early 1990s, was cajoled into accepting the one- size fit- all neo-liberal policies, by the then leading Finance Minister, Bernard Chidzero, has since transformed into a nationalist and Neo-Marxist who believes that underdevelopment in Zimbabwe is a historical process and not necessarily a condition intrinsic to Zimbabwe and other African nations. Underdevelopment therefore is an inherent consequence of the functioning of the world system (globalisation). Thus, Zimbabwe's salvation in Mugabe's vision, and of those who support him, is rooted in that which is local. However, insisting as Mugabe does that Zimbabwe's problems are only a result of external (global) forces such as sanctions imposed by the EU and USA's Zimbabwe Democracy and Economic Recovery Act (ZDERA) is to ignore and neglect internal factors very much at play as well. To some, with or without sanctions, the crisis in Zimbabwe has always been that of governance and legitimacy even before the 2008 Presidential elections described by many as a 'sham'. Mugabe's nationalist stance remains attractive to many who like him see development and underdevelopment as two aspects of globalisation.

To nationalists, globalisation is not about interdependence and world-wide exchange but Euro-American ideology seeking to exploit and keep

Zimbabwe in perpetual poverty. Unless globalisation changes its present meaning, there will be injustices and as long as these injustices occur, a need to address them will arise, a need that then gives rise to nationalism. To nationalists, neo-liberalism as an aspect of globalisation has indeed attempted to deplete the autonomy of nations and the vibrancy of nationalism and this is what Mugabe, Julius Nyerere, Kwame Nkrumah, Amilcar Cabral among others have rejected. Ever since the 1990s, when Zimbabwe 'discovered' neo-liberal policies such as the structural economic adjustments programmes (ESAP) were a cause rather than solution to its economic problems, there has been a resurgence in nationalism even among labour movements such as the Zimbabwe Congress of Trade Unions (ZCTU).

Despite President Mugabe's nationalism widely seen as disintegrative and more importantly a relic of the past by the Movement for Democratic Change (MDC-T) party, led by the former trade unionist who is now the Prime Minister in the Inclusive government, Mugabe and his party ZANU PF parading itself as nationalistic, has managed to maintain its popularity in rural Zimbabwe. This popularity in rural areas especially in Mashonaland West, East and Central, admittedly eroded during the 2008 plebiscite, has stubbornly remained steadfast and resulted in a hung parliament after bringing into the Zimbabwean political matrix, the smaller MDC party led by Arthur Mutambara, with the MDC- T having a slight edge in the lower house and ZANU PF, an upper hand in the upper house, the senate. Despite losing to Morgan Tsvangirai in the first round of elections in 2008, Mugabe did not trail Tsvangirai by a margin of more than 7% unlike his youthful former finance Minister, Simba Makoni who came a distant third after garnering a paltry 7% of the votes. What is clear from the results is the fact that Mugabe still commands a lot of support in Zimbabwe and beyond its borders partly because he is regarded as a nationalist and pan Africanist stubbornly trying to thwart the west's agenda of neo-colonialism. On the other hand, Tsvangirai's MDC – T faction battling to rid itself of the puppetry label has been a party nationalists have chided for accepting the ultimate loss of sovereignty stemming from economic and political policies that are too much dependent on outside forces and support. This also explains why SADC and AU are more likely to listen to Mugabe than Tsvangirai. Even Jacob Zuma, the current President of South Africa who was a vocal critic of Mugabe before assuming office, has of late been

accused of siding with Mugabe, exactly what his predecessor, Thabo Mbeki was equally accused of.

Realising this handicap in Morgan Tsvangirai's MDC- T faction, the leader of the rival MDC faction, Arthur Mutambara, one of Africa's most prominent scientists and Managing Director and CEO of Africa Technology and Business Institute (South Africa) and leading research Scientist and Professor of Robotics and Mechatronics, saw as his priority in his acceptance speech, when he was elected the President of the splinter MDC, the need to 'rebrand' the MDC. To Mutambara, the crisis in Zimbabwe according to his acceptance speech was one about an opposition without an ideology. Ever since, some commentators have accused Arthur Mutambara, now one of the Deputy Prime Ministers in the GNU of coining and preaching what the ZANU-PF party has been preaching – 'nationalism mantra.' Commenting on 'Heroes Day' in Zimbabwe in the official daily, *The Herald* of 14 August, 2006 in a story titled 'Mutambara Hails Heroes Day,' Mutambara said:

The Commemoration of Heroes' Day is one of the most important annual activities for our country and nation. It is a reminder of our liberation struggle – the revolution that bound worker and peasant, young and old, guerrilla and collaborator and urban and rural folk in the fight for national self-determination.

To Arthur Mutambara, further described as a 'global strategy specialist', Heroes' Day, for years seen as a preserve for ZANU PF to celebrate its fallen heroes, gives the nation the chance to reflect on the values of the liberation struggle – whose significance 'should never be a subject of debate or equivocations.' Such a nationalist declaration coming from a global strategy specialist clearly shows what comes first, between local and global. In fact, ever since the MDC split on 12 October 2005, Mutambara's MDC faction has said that it wants to divest itself of the 'strait-jacket of puppetry' that afflicted the MDC in the past six years by adopting a nationalistic position. It can therefore be argued that nationalism in Zimbabwe far from claims that it is dying, is on the upward trend. Contrary to their perceived mutual exclusiveness, Arthur Mutambara is demonstrating how the two, nationalism and globalisation can beautifully complement each other. The Deputy Prime Minister, Arthur Mutambara has continued to urge the nation to embrace nationalism and cast their differences aside and above urging the nation

to have shared values, he has endorsed the inclusive government as the only viable option for the country to solve its challenges. Even Morgan Tsvangirai, Mugabe's nemesis has admitted to having a working relationship with Mugabe, for what he calls, 'the good of the nation'. On the Indigenous and Economic Empowerment law, in an article entitled, 'PM Tsvangirai Defends Indigenisation laws', the Chronicle of the 13th of March, 2010, reports that Morgan Tsvangirai has come out strongly to support the empowerment of locals. The paper quotes him as having said: 'I want to assure you that there is no intention on the part of government to undermine investment, but to promote broad – based indigenisation and empowerment'. For him just like President Mugabe and Arthur Mutambara, the country, Zimbabwe, comes first; and that is nationalism of the highest form. It can therefore be concluded from this sub- section, that nationalism in Zimbabwe still maintains a privileged position despite the coming together of the three ideologically different political parties (ZANU PF, MDC-T and MDC-M) in the Government of National Unity (GNU).

Conclusion

An attempt in this sub- section will be made to proffer the way forward for Africa in this love- hate relationship between nationalism and globalisation. Nationalism as an ideology that places the nation at the centre of its concerns and seeks to promote national autonomy, national unity and national identity is today in the 21st century, pitied against equally tenacious global forces that are relentlessly pushing for a 'uniform' world. The question for Africa is whether it should readily accept the reality of globalisation and that if it does accept, accept globalisation wholesale or selectively? In other words, the option is between that which is local and/or global or both. Admittedly, as already argued elsewhere in this paper, globalisation could be understood as a human institution engineered and managed from a particular centre to maximize the economic hegemonic leverage of the west and America. (Gatsheni-Ndlovu, 2009)

Africa's dilemma in today's global reality can not be easily located in a 'ripe and ready' answer. As Africans, we have to seriously think about implementing an economic recovery that is sovereign and socially just to its citizens, underpinned by a Pan-African ideology as espoused by Kwame Nkrumah. The continent has to shy away from over- reliance on external financial support and other forms of funding which in most cases, is usually accompanied by a battery of strings attached. It is these strings which may easily erode a nation's sovereignty in the short or long term as the givers of aid ask to be 'shareholders' in whatever we do. However, the call for self- reliance is not to call for complete de-linking or dis- engagement as this may be equally fatal to the welfare and renewal of Africa and its citizens. Already, Africa has what it takes to be complete and as Mkandawire (2001) suggests, the way forward for Africa lies in the reconfiguration of African States as democratic developmental states which states are defined as those whose ideological underpinning is developmental- oriented and whose leaders' mandate is to fulfill the expectations of the ordinary citizens as opposed to a leadership that serves its narrow and selfish needs. Today, many of the countries in Africa are not developmental states as they are led by selfish leaders whose 'mandate' is to serve their own private needs.

In Africa, we have had brilliant ideas from brilliant Scholars, Politicians and Academics. What lacks is the will to implement what already exists on paper since the time of Julius Mwalimu Nyerere, Amilcar Cabral and Kwame Nkrumah. Currently, Africa is grappling with the concept of African renaissance and the model of Pan-African unity. This is the Nkrumah ideology which can successfully be put to good use for Africa's renewal especially in Africa's regional and continental efforts in resolving economic, social and economic challenges such as the current Zimbabwean political crisis. Through the input of SADC, ECOWAS and AU, Africa is managing to solve the problems of its member countries such as Madagascar, Zimbabwe, Sudan and DR Congo. Indeed, it can no longer be an exaggeration that Africans can solve their own problems quite successfully without outside help. Such initiatives such as NEPAD, the Pan – African Parliament and the African Peer Review Mechanism should take Africa in the right direction if they are whole- heartedly implemented.

It is not easy to point the way out for Africa as there can be no 'ripe and ready' answer and as Gatsheni- Ndlovu (2009) rightly says, there is need for a combination of 'tactical and timely de-linkings' and 'strategic engagements' with the reality of globalisation to leverage Africa's position in Global governance. A wholesale engagement would not be useful and instead, Africa has to selectively harness the positive aspects of globalisation for its use something which needs organic intellectuals, politicians and leaders, not the intermediary class that currently roams Africa in great numbers. In the words of Malesevic (2002:43), nationalism and globalisation are, 'very much two sides of the same coin and in a globalising world we need the constant presence of both to avoid the hegemony of either.'

References

- Albrow, Martin, (1990). 'Globalization, Knowledge and Society', in M. Albrow and E. King (eds) *Globalization, Knowledge and Society*, London: Sage
- Bartolovich, Crystal, (2005). 'Global Capitalism and Transnationalism' in Henry Schwarz and Sangeeta Ray (ed.), *A Companion to Post- colonial Studies*, Oxford: Blackwell Publishing
- Bienefeld, Manfred, (1994). 'Capitalism and the Nation- State in the Dog Days of the Twentieth Century,' in Ralph Milliband and Leo Panitch (eds.) *Between Globalism and Nationalism*, London: Merlin
- Billing, Michael, (1995). *Banal Nationalism*, London: Sage Publications
- Bond, Patrick, and Manyanya, Masimba, (2003). *Zimbabwe's Plunge: Exhausted Nationalism, Neo-liberalism and the Search for Social Justice*, Harare: Weaver Press
- Blaut, M. James (1987). *The National Question: Decolonizing the Theory of Nationalism*, London: Zed Books
- Bhabha, Homi, (ed.) (1990). *Nation and Nationalism*, New York: Routledge
- Breuilly, John, (1993). *Nationalism and the State*, Oxford: Manchester University Press
- Brennan, Timothy, (1994). 'Aijaz Ahmad, in Theory,' *Textual Practice*, 8, no. 2: 327 – 35
-, (2005) 'From Development to Globalization: Post- colonial Studies and Globalization Theory' in Henry SchwarzSangeeta Ray (eds.) *A Companion to Post- Colonial Studies*, Oxford: Blackwell Publishing
- Cabral, Amilcar, (1973). *Return to the Source: Selected Speeches*, London and New York: African Information Monthly Review Press
- Curran, James and Gurevitch, Michael, (eds)(2005). *Mass Media and Society*, London: Hodder and Arnold

Chipkin, Ivor, (2003). 'The South African Nation' in *Transformation*, 52: 15- 48

Fisher, Josephine, (2010). *Pioneers, Settlers, Aliens, Exiles: The decolonization of white identity in Zimbabwe*, The Australian National University: ANU E Press

Fukuyama, Francis, (1992). *The End of History and the Last Man*, London: Hamish Hamilton

Gaub, O. P, (2003). *An Introduction to Political Theory*, New Dehli: Macmillan India Ltd

Gellner, Ernest, (1983). *Nations and Nationalism*, Oxford: Basil Blackwell

Guibernau, Montserrat, (1996). *Nationalism: The Nation – State and Nationalism in the Twentieth Century*, Cambridge: Polity Press

Harman, Chris, (1996). 'Globalization: A Critique of the New Orthodoxy,' *International Socialism*, 73: 3- 33

Horsman, Matthew and Marshall, Andrew, (1994). *After the Nation-state*, London: Harper Collins

Hobsbawm, Eric, (1990). *Nations and Nationalism since 1780*, Cambridge: Cambridge University Press

Hutchinson, John and Smith, Anthony D, (eds.) (1994). *Nationalism*, Oxford & New York: Oxford University Press

Kedourie, Elie, (1966). *Nationalism*, Essex: The Anchor Press Ltd.

Malesevic, Sinisa, (2002). 'Globalisation and Nationalism; Which one is Bad?' in Deborah Eade (ed.), *Development and Culture: Selected Essays From Development in Practice*, London Oxfam G.B.

Mkandawire, Thandika, (2001). 'Thinking about Developmental States in Africa' in *Cambridge Journal of Economics*, 25: 289- 313

Ndlovu- Gatsheni, Sabelo, (2009) *Do 'Zimbabweans' Exist? Nation- Building, Violence and Citizenship*, Oxford: Peter Lang

Ohmae, Kinichi, (1990). *The Borderless World; Power and Strategy In an Interlinked Economy*, London: Harper Collins

----- (1995). *The end of Nation- State: The Rise and Fall of Regional Economies*, London: Hapercollins

Piven, Francis, (1995). ' Is it Global Economics or Neo- Laissez-Faire?' *New Left Review*, 213: 107- 14

Reich, Robert, (1992). *The Work of Nations*, New York: Vintage.

Robertson, Roland, (1992). *Globalization: Social Theory and Global Culture*, London: Sage

Schlesinger, Philip, (1987). 'On National Identity: Some Conceptions and Misconceptions Criticised' in *Social Science Information* 26, 2, 219-64

Smith, Anthony D, (1998). *Nationalism and Modernism: A Critical Survey of Recent Theories of Nations and Nationalism*, London: Routledge

----- (2001). *Nationalism: Theory, Ideology, History*, Cambridge: Polity Press

----- (1999). *Myths and Memories of the Nation*, Oxford: University Press,
Vhutuza, Ephraim and Ngoshi, Hazel, (2008). 'Nationalism or Supra-Nationalism in the 21st Century?' in *African Integration Review*, Vol 2.No. 1

Prélèvement public et effort fiscal au sein de l'Union Economique et Monétaire Ouest Africaine (UEMOA)

Boubié T. BASSOLE¹

Résumé: *Les pays de l'UEMOA ont signé un pacte de convergence et de croissance. Parmi les normes de convergence de second rang, il ya le critère de la mobilisation des ressources internes. Ce critère fixe un taux minimal du prélèvement public à 17%. L'objet de cet article est d'établir une relation entre ce taux et l'effort fiscal consenti par les différents pays. Les résultats obtenus de l'estimation des données de panel indiquent que les taux effectifs semblent être dus à un effort fiscal important. La taxation de ces pays est lourdement mise à contribution. Ils ne disposent presque plus de marge pour augmenter de façon significative leur taux de prélèvement pour réaliser le critère minimal.*

Abstract: *The WAMEU countries have signed a convergence and growth pact. Among the second rank convergence standards there is the criterion of the mobilization of internal resources. This criterion establishes a minimum tax ratio of public levy at 17 %. This article aims to establish a relationship between this rate and tax effort. The results of panel data estimation indicate that the actual ratios appear to be due to the major tax effort. The countries have almost more margin to significantly increase their ratio of public revenue to achieve the minimum tax ratio.*

Introduction

Les pays de l'Union Monétaire Ouest-Africaine (UMO) au lendemain de la dévaluation du FCFA en 1994 ont signé un traité portant création de l'Union Economique et Monétaire Ouest Africaine (UEMOA). L'objectif de ce traité est de consolider les acquis de l'UMO et d'étendre l'effort

¹Boubié T. BASSOLE est un Enseignant- chercheur à la UFR /Sciences Economiques, CEDRES de la Université de Ouaga II, Burkina Faso.

Email: boubie.bassolet@univ-ouaga.bf

²L'UMO formée du Bénin, du Burkina, de la Côte d'Ivoire, du Mali, du Niger, du Sénégal et du Togo a été créée en 1962 avec pour objectif d'assurer la stabilité macro-économique et la crédibilité nécessaires pour soutenir la parité du FCFA qui est la monnaie commune de ces pays émise par la Banque Centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO). Ces mêmes pays forment l'UEMOA. La Guinée-Bissau a rejoint l'Union en 1997.

d'intégration déjà engagé dans le domaine monétaire à toute la sphère économique. A cet égard, l'UEMOA doit assurer la convergence des politiques et des performances économiques des Etats membres dans le cadre d'un exercice de surveillance multilatérale avec l'adoption d'un Pacte de convergence, de stabilité, de croissance et de solidarité. Ce Pacte qui s'inscrit dans le même schéma que le Pacte budgétaire de l'Union Economique édicte huit normes ou critères qui couvrent le secteur réel, les finances publiques et le secteur extérieur. Ces critères de convergence combinent des effets allocatifs et redistributifs car ils portent non seulement sur l'équilibre budgétaire, mais aussi sur la répartition des dépenses³.

Parmi les normes de convergence de second rang, on trouve le critère de mobilisation des ressources internes. Ce critère fixe un taux minimal du prélèvement public par rapport au PIB nominal ou taux de pression fiscale à 17%. Dans ce Pacte, le critère de la mobilisation des recettes semblent jouer un rôle relativement important. En premier, la mobilisation des ressources est déterminante pour la réalisation des critères de convergence de premier rang notamment le solde de base et l'encours de la dette extérieure et intérieure. En second lieu, l'importance du recouvrement des recettes fiscales est cruciale pour le financement de la croissance⁴.

Cependant la quasi-totalité des pays de l'UEMOA disposent de ressources publiques faibles par rapport aux dépenses en biens publics malgré la mise en œuvre de leur transition fiscale (Chambas et al, 2005). Cette performance fiscale relativement faible semble s'expliquer par plusieurs facteurs. Tout d'abord, on peut évoquer la prédominance du secteur agricole dans l'activité économique. L'assiette fiscale est en plus réduite en raison de la structure de la population fiscale car la grande masse de la population active échappe très largement à tout impôt direct et ne contribue aux recettes publiques que par le biais des taxes indirectes

³ Le Pacte définit des critères de premier rang dont le critère budgétaire mesuré par le ratio du solde budgétaire de base rapporté au PIB nominal (min.0%) est le critère clé et des critères de second rang.

⁴ On considère généralement que pour financer ses fonctions essentielles, un Etat doit avoir un taux de pression fiscale minimale de 15%. Selon les institutions financières internationales en effet, il est impossible pour un Etat de financer ses missions essentielles de développement avec un taux de pression fiscale inférieur à 15%.

incorporées dans les prix de ses consommations (Keen et Simone, 2004). Ensuite, on peut mentionner les évolutions récentes liées à la libéralisation des échanges commerciaux. Baunsgaard et Keen (2005) montrent que plus un pays dispose d'un revenu par tête faible plus il subit des pertes de recettes fiscales en raison de sa difficulté à compenser les pertes des recettes tarifaires par des recettes de fiscalité intérieure.

Le tableau 1 indique l'évolution récente du taux effectif de la pression fiscale des pays de l'UEMOA⁵.

Tableau 1. Evolution du taux effectif de la pression fiscale (%)

	1986-1990	1991-1995	1996-2000	2001-2007
Benin	7,86	11,56	13,68	14,38
Burkina	9,62	11,02	11,96	11,88
Cote d'Ivoire	16,98	17,84	17,82	15,02
Mali	14,06	13,58	13,62	14,54
Niger	9,64	6,87	8,16	11,12
Sénégal	14,86	15,76	16,24	18,18
Togo	22,12	14,18	12,86	13,78

Les données présentées dans le tableau sont des moyennes arithmétiques non pondérées et calculées sur des périodes de cinq ans (1986-1990, 1991-1995, 1996-2000, 2001-2007).

Sources : *calcul de l'auteur à partir de données nationales et de la BCEAO.*

Il ressort de ce tableau qu'avant l'adoption du Pacte de convergence (1999), les taux moyens étaient relativement faibles pour la quasi-totalité

⁵ La Guinée-Bissau ayant tardivement rejoint l'UEMOA a été exclue de l'échantillon pour une contrainte de données.

des pays de l'UEMOA sur les deux sous-périodes 1986-1990 et 1991-1995. Ces taux étaient par exemple de 7,86%, 9,62% et 9,64% respectivement pour le Bénin, le Burkina et le Niger sur la période 1986-1990. Ces taux sont passés en 1991-1995 à 11,56%, 11,02% et 6,87% pour les mêmes pays. Durant la même période, à l'exception de la Côte d'Ivoire, les taux moyens des autres pays étaient nettement inférieurs au taux de 17% qui est la norme minimale du critère du taux de pression fiscale.

L'évolution des taux de pression fiscale indique de manière générale que la quasi-totalité des pays éprouvent des difficultés à atteindre le seuil minimal du critère de convergence de second rang du Pacte. Mais il faut tout de même noter une amélioration au cours des dernières années. Cette évolution suscite alors deux interrogations :

- 1) Le taux minimal du Pacte correspond-il aux caractéristiques structurelles des économies des pays de l'UEMOA ?
- 2) L'amélioration du niveau du prélèvement fiscal observée n'est-elle pas due à un effort fiscal consenti par les différents pays ?

L'objectif de cet article est d'essayer de répondre à ces deux questions fondamentales avec l'hypothèse sous-jacente que le niveau du prélèvement observé dans les pays de l'UEMOA semble être influencé par leur effort fiscal. Autrement dit l'article a pour objectif d'établir une relation entre les taux de prélèvement public et l'effort fiscal des pays de l'UEMOA. Afin d'atteindre cet objectif on adopte la démarche suivante. La section II est consacrée au concept de l'effort fiscal qui est une mesure spécifique du comportement des Etats en matière de mobilisation des ressources publiques. On montre dans cette section que l'effort fiscal reflète l'efficacité de la mobilisation des recettes selon la volonté politique des décideurs des finances publiques. Le modèle de l'évaluation de l'effort fiscal basé sur l'estimation d'une équation explicative du taux des recettes fiscales en fonction des variables structurelles (potentiel fiscal) et de celles qui reflètent la politique économique est présenté dans la section III. Dans cette section on considère l'effort fiscal comme la différence entre les recettes publiques effectives et le potentiel fiscal. La section IV analyse les résultats issus de l'estimation de l'équation explicative du taux des recettes fiscales en données de panel-pays. L'indice moyen de l'effort fiscal est calculé comme le rapport entre le taux effectif des recettes fiscales et le

taux prédit. L'interprétation des résultats suggère que la taxation au sein de l'UEMOA semble être fortement mise à contribution et que les pays ne disposent presque plus de marge pour augmenter de façon significative leur taux de prélèvement dans le contexte actuel des réformes de la politique fiscale.

1. Le concept de l'effort fiscal

Ce concept a été initialement introduit par Lotz et Morss (1967) et testé empiriquement pour la première fois par Bahl (1971). Il a connu des développements récents à la suite des travaux de Stosky et WoldeMariam (1997). Le concept de l'effort fiscal est relatif à l'efficacité de la mobilisation des ressources internes d'un pays. Il inclut non seulement sa politique fiscale mais également l'ensemble des mesures de politique économiques susceptibles d'agir sur le niveau des recettes publiques. Selon Leuthod (1991), le concept de l'effort fiscal permet d'apprécier le degré de l'exploitation du potentiel fiscal d'un pays. Ainsi un effort fiscal supérieur à un (1 ou 100%) peut permettre de conclure à la difficulté pour un pays de mobiliser des ressources supplémentaires étant donné qu'il exploite largement son potentiel fiscal. Par contre un effort fiscal inférieur à 1 indique au contraire un potentiel fiscal sous-exploité. Pour Brun et al. (2006), l'approche de l'effort fiscal permet de distinguer la part des ressources publiques déterminée par les facteurs structurels de celle qui est due à la politique économique. Les facteurs structurels sur lesquels les autorités publiques ne peuvent agir à court terme constituent le potentiel fiscal ou le potentiel des recettes publiques. Par contre les mesures de politiques monétaire, budgétaire et de taux de change qui sont susceptibles d'agir sur le niveau des ressources publiques effectives définissent l'effort fiscal.

Le taux de pression fiscale⁶ d'un pays (i) à la date (t) est donc fonction de son potentiel fiscal et de l'effort fiscal consenti par les autorités. Soit :

⁶ Dans la suite du texte, taux de relèvement public et taux pression fiscale sont des termes équivalents.

$$TP_{it} = f(PF_{it}, EF_{it}) = PF_{it} + EF_{it} \quad (1)$$

$$\text{où } EF_{it} = TP_{it} - PF_{it} \quad (2)$$

avec :

TP_{it} = taux de pression fiscale du pays (i) à la date (t) ;

PF_{it} = potentiel fiscal du pays (i) à la date (t) ;

EF_{it} = effort fiscal consenti par le pays i à la date (t).

L'équation (2) indique alors que l'effort fiscal est interprété comme la différence entre les recettes publiques effectives et le potentiel fiscal. Il reflète l'efficacité de la mobilisation des recettes due à la volonté politique des autorités de l'administration des finances publiques.

2. Le modèle de l'évaluation de l'effort fiscal

Le modèle pour évaluer l'effort fiscal au sein de l'UEMOA consiste à estimer une équation explicative du taux des recettes fiscales en fonction des variables structurelles internes sous la forme d'une équation de données de panel pays-années. L'avantage de cette méthode est qu'elle permet de saisir les hétérogénéités entre les pays évoluant peu dans le temps et qui sont difficiles à mesurer comme la situation géographique, les conditions climatiques et les différences socio-économiques (Musgrave, 1987). L'indice moyen de l'effort fiscal est par la suite déterminé comme le rapport entre les taux de recettes fiscales effectif et le taux du potentiel fiscal estimé. Cette approche traditionnelle a été appliquée aux pays en développement comme aux pays développés (voir par exemple, Davoodi et Gregorian, 2007 ; Bird *et al.* 2005 ; Piancastelli, 2001 ; Leuthod, 1991).

Les variables explicatives les plus significatives du potentiel fiscal dans les pays en développement selon les auteurs comme Chelliah (1972), (1990), Tanzi (1987), Stosky et WoldeMariam (1997) sont : le niveau du développement et le taux d'ouverture commerciale.

Le niveau de développement (PIB /habitant) et l'origine sectorielle du revenu mesuré par la part de la valeur ajoutée du secteur agricole affecte positivement le niveau des recettes fiscales par son influence sur la capacité contributive du pays (Stosky et WoldeMariam, 1997). Chelliah (1972) note qu'un niveau de revenu par tête élevé qui reflète un potentiel fiscal important, indique une forte capacité à prélever des impôts et des taxes et à les collecter efficacement. Au contraire les activités agricoles dans les pays en développement en raison de leur difficulté de taxation sont reconnues par l'ensemble de la littérature comme un facteur structurel négatif des recettes fiscales.

Le taux d'ouverture commerciale est aussi lié positivement au niveau des recettes fiscales car les taxes sur les importations et les exportations sont plus faciles à prélever. Tanzi (1987) trouve que les pays ayant les taux de pression fiscale les plus élevés tendent à être ceux où les exportations de ressources naturelles (combustibles et minéraux) constituent une part importante de leurs exportations. Brun et al (2005) indiquent par ailleurs que les importations constituent une assiette essentielle dans les pays en développement : les taxes indirectes comme les droits d'accises sur les tabacs, le carburant et les alcools sont largement recouvrées au niveau des importations.

Le modèle prend également en compte certaines variables qui relèvent de la politique économique et de la volonté des pouvoirs publics et sensées influencer le taux du prélèvement public. Ces variables sont la technologie fiscale, la proportion de la population urbaine, le taux d'inflation et la modification du taux de change.

Slemrod (1990) montre que l'existence d'une technologie fiscale c'est-à-dire la capacité de l'administration fiscale à s'informer, à élaborer un système fiscal efficient et à collecter les impôts est susceptible d'agir positivement sur le prélèvement des recettes fiscales.

Lorsque la population urbaine augmente, on peut supposer que la demande sociale des services publics s'accroît également dans les centres urbains et le financement des services publics requiert alors une augmentation du niveau des prélèvements et une disponibilité du contribuable vis-à-vis de l'impôt (Brun, Chambas et Guérineau, 2008).

On peut alors prévoir une relation positive entre la part de la population urbaine et le niveau des recettes fiscales.

En raison du délai de recouvrement des recettes fiscales, le taux d'inflation peut réduire l'efficacité de la mobilisation fiscale. C'est l'effet Oliviera-Tanzi (Tanzi, 1977)⁷. Une relation négative entre le taux d'inflation et le niveau des recettes publiques est alors plausible.

Enfin la modification du taux de change ou la dévaluation a comme conséquence un accroissement des recettes fiscales liées au commerce extérieur en raison de l'augmentation des prix des exportations et des importations en monnaie locale. Une relation positive est aussi prévisible entre la dévaluation et le niveau des recettes fiscales.

3. L'estimation économétrique

Le modèle à estimer est de la forme :

$$TP_{it} = \alpha + \beta X_{it} + \mu_{it} + \varepsilon_{it} \quad (3)$$

où : TP_{it} est le taux de pression fiscale (taux des recettes fiscales par rapport au PIB du pays i au temps t) et X_{it} le vecteur des variables explicatives du potentiel fiscal⁸ et de la politique économique du pays i au temps t .

$$X_{it} = f(PIBT_{it}, VAAPIB_{it}, TO_{it}, URBAIN_{it}, INFLA_{it}, DEV) \quad (4)$$

avec :

- PIBT : produit par tête en \$ US 2000 ;
- VAAPIB : part de la valeur ajoutée agricole par rapport au PIB ;
- TO : ratio des exportations et des importations par rapport au PIB (taux d'ouverture) ;

⁷ L'effet dit Oliviera-Tanzi se produit dans un contexte de forte inflation qui entraîne un recul du recouvrement de l'impôt et une détérioration des recettes fiscales. Selon Tanzi, il résulte de l'écart entre l'assiette de l'impôt et le paiement de l'impôt.

⁸ Il s'agit des variables structurelles décrites dans la section précédente.

- URBAIN : proportion de la population urbaine dans la population totale ;
- INFLA : taux d'inflation ;
- DEV : dévaluation ou variable muette pour prendre en compte les effets de la dévaluation du FCFA. Cette variable prend la valeur « 1 » à partir de 1994 et la valeur « 0 » avant 1994.

En raison de la non disponibilité des données relatives à la qualité des institutions, la technologie fiscale n'est pas prise en compte dans l'estimation du modèle.

Les pays de l'UEMOA concernés sont : Bénin, Burkina, Côte d'Ivoire, Mali, Niger, Sénégal et Togo⁹. Pour chacun de ces pays, on dispose de données de 21 ans (1986-2005) pour 147 observations.

Le tableau 2 présente les résultats de l'équation (3) estimé par la méthode avec effets fixes¹⁰.

⁹ La Guinée-Bissau n'est pas prise en compte pour les raisons évoquées précédemment.

¹⁰ Le choix de la méthode avec effets fixes est basé sur le fait que la variabilité intra-individuelle des variances est plus forte que leur variabilité interindividuelle car le test de Hausman ($p > 10\%$) n'a pas permis de différencier les résultats obtenus avec effets fixes de ceux obtenus avec effets variables.

Tableau 2. Résultats de régression de panel

	Coefficients	t-Student	P-value
PIBT	0,0004	2,46**	0,015
VAAPIB	-0,222	-0,69	0,492
TO	0,011	1,70*	0,092
URBAIN	0,042	0,97	0,336
INFLA	-0,005	-2,21**	0,029
DEVA	0,002	0,32	0,749
Constance	0,108	6,98***	0,000
Observations	147		
Nombre de pays	7		
R ² adj.	0,34		

Note : * significatif à 10%, ** à 5% ; *** à 1%.

Source : calcul de l'auteur à partir des données des services nationaux, de la BCEAO et du FMI.

Il ressort de ce tableau que toutes les variables explicatives ont les signes attendus. Le produit par tête et le taux d'ouverture commerciale exercent une influence significative sur le niveau des recettes fiscales. Par contre aucune influence significative de la valeur ajoutée agricole, de la population urbaine et du taux d'inflation n'a été mise en évidence. Concernant l'agriculture, ceci n'est pas surprenant car comme on l'a déjà mentionné le secteur agricole dans les pays africains est celui qui est le plus difficile à taxer. Aguire et *al.* (1981) soulignent à juste titre que ce secteur est difficile à imposer en raison de la prédominance des activités de subsistance et d'unités de production à faible productivité. Les coûts de fiscalisation de ses activités seraient très élevés en rapport avec les gains attendus (Ghura, 1998). Par rapport à la population urbaine, le résultat semble signifier que la demande sociale des services publics n'a

pas encore d'impact sur les impôts étant donné la prédominance de la population rurale dans les pays de l'UEMOA.

L'indice moyen de l'effort fiscal par pays est obtenu en rapportant le taux effectif des recettes fiscales au taux estimé ou prédit.

Tableau 4. Indice moyen de l'effort fiscal

	Taux effectif des recettes fiscales(a)	Taux estimé (prédit) des recettes fiscales(b)	Indice moyen de l'effort fiscal c= a/b
Bénin	0,117	0,132	0,886
Burkina	0,168	0,126	1,333
Cote d'Ivoire	0,109	0,156	0,700
Mali	0,139	0,129	1,076
Niger	0,089	0,123	0,724
Sénégal	0,169	0,147	1,149
Togo	0,16	0,132	1,212

Source : calcul de l'auteur à partir de l'annexe A

L'indice moyen de l'effort fiscal varie de 0,73 (73%) à 1,33 (133%). Ceci peut signifier que l'ensemble des pays de l'UEMOA exploite largement leur potentiel fiscal. Des pays comme le Burkina, le Mali, le Sénégal et le Togo ont un indice moyen supérieur à 100%. Autrement dit ces pays mobilisent au delà de leur potentiel fiscal. Ces résultats suggèrent que la pression fiscale observée dans ces différents pays est due à un effort fiscal important. Ils ne semblent donc plus disposer d'une marge de manœuvre significative pour améliorer sensiblement leur taux de prélèvement public. Dans ces conditions il est difficile d'exiger d'un pays comme le Burkina ou le Togo par exemple dont les taux effectifs sont respectivement de 12,2% et 14,3% en 2008 de parvenir à un effort fiscal d'une ampleur lui permettant d'avoir le taux minimal de 17% que recommande le Pacte. AryTaminou et Plane (2005) soulignent à cet égard que le taux minimal semble manquer de faisabilité politique sur un

horizon à court terme et dans une période de libéralisation du commerce qui implique un transfert de la fiscalité de porte sur les impôts et taxes intérieurs plus difficiles à recouvrer. Par ailleurs, la mobilisation des ressources supplémentaires dans les pays en développement nécessite des délais importants et elle est difficile à la fois techniquement et politiquement (Brun et al. 2005). Les résultats indiquent aussi que malgré l'effort fiscal de certains pays, leur transition fiscale reste inachevée. Autrement dit les réformes fiscales ne semblent pas être optimales et n'ont pas abouti aux résultats escomptés. On peut citer à titre d'exemple la TVA qui est la réforme majeure mais dont l'application se heurte à certaines limites (exonération, taux différentiels, etc). Morisson et al (1994) et Maldonado (1995) soulignent également que contrairement à une opinion courante, le gisement du secteur informel est largement exploité aussi bien à travers la fiscalité directe que la fiscalité indirecte. Enfin la satisfaction de cette norme minimale pose problème dans un environnement socio-économique instable¹¹.

Conclusion

L'objet de cet article était d'établir une relation entre le critère du taux de prélèvement public du Pacte de l'UEMOA (ce taux $\geq 17\%$) et l'effort fiscal consenti par les différents pays. En général, les pays en développement qui ont des taux de prélèvement fiscal très élevés sont le plus souvent ceux où les ressources naturelles (combustibles et minerais) constituent une part importante de leurs exportations. Or ceci n'est pas le cas des pays de l'UEMOA où les exportations sont constituées principalement de matières premières agricoles (arachide, coton, café et cacao) dont les cours sont instables. Les taux de prélèvement fiscal relativement élevés dans ces pays semblent être dus essentiellement à l'effort fiscal consenti. L'estimation de l'indice de l'effort fiscal a confirmé cette hypothèse : l'indice moyen de certains pays est supérieur à 1 (ou $I > 100\%$). Cet indice indique donc que la taxation de ces pays est fortement mise à contribution et qu'ils ne disposent presque plus de marge pour augmenter de façon significative leur taux de prélèvement dans un contexte de mise en œuvre d'une transition fiscale et d'absence de gisement fiscal potentiel. Enfin l'étude contribue aussi à poser une question cruciale relative à la soutenabilité de l'augmentation des recettes

¹¹ En 2008, le taux de croissance économique de l'UEMOA était de 3,7%.

publiques en rapport avec le potentiel fiscal des économies des pays de l'UEMOA d'une part et leur politique fiscale d'autre part. Concernant le potentiel fiscal, les Etats peuvent influencer le taux d'ouverture de leurs économies avec l'existence de l'UEMOA malgré l'existence de certaines contraintes structurelles. Pour la politique fiscale, il est envisageable même nécessaire d'élargir les réformes notamment sur la fiscalité relative aux actifs immobiliers et aux exonérations. De nombreuses études révèlent en effet que le contexte politique actuel tend à ajourner les réformes de la fiscalité sur les actifs immobiliers et à soustraire certains propriétaires politiquement influents. Par ailleurs des auteurs dénoncent certaines exonérations comme source des pertes importantes des recettes de TVA¹².

¹² Voir par exemple FMI (2004), Le renforcement du système fiscal, République du Mali.

Bibliographie

Aguire C.P.S., ZuntuYucelik M., (1981) Tax policy and tax administration in Sub-Saharan-Africa, *IMF Occasional Paper*, N° 8

AryTanimoune N., Plane P. (2005) Performance et convergence des politiques Economiques en zone franc, *Revue Française d'Economie*, vol XX, N° 1, 235-268

Bahl R.W. (1971) A regression approach to tax effort analysis, IMF, *Staff Papers*, vol.18, 570-612

Baunsgaard T., Keen M. (2005) *Tax revenue and (or) trade liberalization*, IMF, FAD, Draft

BirdR.J., et al. (2005) *Societal institutions and tax effort in developing countries*. Working Paper 04-06. International Studies Program, Georgia State University

Brun J.F., Chambas G., Laporte B. (2006) Recettespubliques des paysen développement. Méthode d'évaluation, *STATECO*, N° 100, 163-172

Brun J.F., Chambas G., Guerineau S. (2008) *Aide et mobilisation fiscale dansles pays en développement*, AFD Programme RCH

Chambas et al. (2005) *Afrique au Sud du Sahara. Mobiliser les ressources fiscales pour le développement*. Paris, Economica

Chelliah R.J., (1972) Trends taxation in developing countries, IMF, *Staff Papers*, vol. 2, 245-331

Davoodi H.R., Grigorian D.A., (2007) *Tax potential vs. tax effort: a cross-countryanalysis of America stubbornly low tax collection*, IMF Working Paper

FMI (2004) *Le renforcement du système fiscal*, République du Mali. Département des financesPubliques

Ghura D., (1998) *Tax revenue in Sub-Saharan-Africa: effects in economicpolicies andcorruption*, IMF WorkingPapers N° 98/35

- Keen M., Simone A. (2004) Tax policies in developing countries: some lessons from 1990s and some challenge ahead, in Gupta et al. (dir.) *Helping countries develop: the role of fiscal policy*, Washington
- Leuthod J.H. (1991) Tax shares in developing countries. A panel study, *Journal of Development Economics*, vol. 14, 571-612
- Lotz J.R., Morss E.R. (1967) Measuring approach to tax effort and tax ratio analysis, *IMF Staff Papers*, vol.14, 517-612
- Maldonado C., et al (1995) *Le secteur informel face aux contraintes légales et Institutionnelles*, BIT
- Morisson C., (1994) Quel cadre institutionnel pour le secteur informel ?, *Cahiers de Politique Economique*, N° 10, Centre de Développement, OCDE, Paris
- Musgrave R.A. (1987) Tax reform in developing countries, in D Newbery et al. (dir.), *The theory of taxation for developing countries*, A World Bank Research Publication Oxford, 150-165
- Piancastelli M., (2001) *Measuring the tax effort of developed and developing countries: cross-countries panel data analysis, 1990-95*, Discussion Paper, IPEA, Rio de Janeiro
- Slemrod J. (1990) Optimal taxation and optimal tax system, *Journal of Economics Perspectives*, vol. 4, 157-178
- Stotsky J.G., Woldemariam A., (1997) *Tax effort in sub-Saharan-Africa*, IMF Working Papers 97/101
- Tanzi V., (1977) Inflation, lags in collection and real value of tax revenues, *IMF Staff Papers*, vol.24, 154-167
- Tanzi V., (1987) Quantitative characteristics of tax system of developing countries, in D. Newbery et al. (dir.) *The theory of taxation in developing countries*, A World Bank Research Publication, Oxford, 205-241

Annexe**A. Moyenne des variables explicatives du potentiel fiscal et du taux de pression fiscal prédit (1987-2005)**

	Bénin	Burkina	Cote d'Ivoire	Mali	Niger	Sénégal	Togo
TPF	0,117	0,168	0,109	0,138	0,, 089	0,163	0,16
PIBT	349,66	307,14	801,32	296,404	211,66	538,88	313,18
VAAPIB	0,302	0,216	0,732	0,375	0,355	0,667	0,689
(X+M)/PIB	0,431	0,246	0,723	0,375	0,355	0,667	0,689
INFLA	4,014	2,919	4,209	3,124	2,857	2,976	4,261
URBAIN	0,341	0,159	0,403	0,303	0,169	0,402	0,262

Source : *calculs de l'auteur à partir des données des services nationaux, de la BCEAO et du FMI.*

Politique rédactionnelle

Les articles soumis à la Revue africaine d'intégration sont évalués de façon anonyme par au moins deux lecteurs externes. La Revue n'accepte pas de publier des articles présentés simultanément ailleurs. De plus, une fois l'article accepté, l'auteur ne peut le retirer sans l'assentiment du rédacteur. Les opinions exprimées par les auteurs n'engagent en rien la Revue.

I. Présentation des articles

- Envoyer l'article au :

Département des Affaires économiques

Commission de l'Union africaine

B.P. 3243

AddisAbeba, ETHIOPIE

Fax: +251-1-551 02 49

Tel: +251-1-551 92 87

E-mail: fetung@africa-union.org; dinfo@africa-union.org

- Veiller à ce que l'article comporte :
 - au plus trente pages, références comprises, imprimées à double interligne et d'un seul côté du papier ;
 - un résumé en français et en anglais (abstract) d'au plus 100 mots, une notice biographique et la bibliographie ;
 - une introduction et une conclusion ;
 - une page titre donnant le nom de l'auteur, son affiliation et, le cas échéant, les remerciements.
- Indiquer l'emplacement des hors-texte (tableaux, graphiques, cartes, etc.) dans le manuscrit, les numéroté et les présenter sur des pages à part. Soumettre cartes et graphiques en prêt-à-photographier.
- Ecrire les nombres inférieurs à dix en toutes lettres et utiliser le signe de pourcentage dans le texte et les tableaux, en prenant soin de les séparer du nombre par une espace
- Mettre en retrait et sans guillemets les citations dépassant cinq lignes
- Ecrire en italique, dans le texte et les équations, les lettres utilisées comme symboles statistiques ou variables algébriques, scores de test et échelles
- Limiter les notes aux explications absolument nécessaires, les numéroté consécutivement et les présenter en notes de bas de page ; la numérotation doit être recommencée sur chaque page.

- Indiquer les références dans le texte selon la présentation auteur-date, par exemple : (Kouassi, 1998), (Abebe, 1987, p.10-13 ; Makeba, 1990, chap.2)
- Indiquer les références bibliographies comme suit :
 - *Livre* : Fanon, F.(1961), *Les Damnés de la Terre*, Paris, François Maspero.
 - *Article dans un livre* : Jean-Paul, Azam (1988). “Examen de Quelques Problèmes Économétriques Soulevés par la Méthode d'Analyse des Stratégies”, dans *Stratégies de Développement Comparées*, sous la direction de Patrick et Sylviane Guillaumont, Ed. Economica, Paris, pp. 157-164.

Editorial Policies

All articles submitted to the African Integration Review are assessed anonymously by two or more outside readers. Multiple submissions are not accepted. Once a paper has been accepted for publication, it may not be withdrawn by the author, without consulting the editor. The African Integration Review is not responsible for the opinions expressed in the articles.

II. Presentation of manuscripts

- Manuscripts should be sent to:
***Economic Affairs Department
African Union Commission
Box 3243
Addis Ababa, ETHIOPIA
Fax: +251-1-551 02 49
Tel: +251-1-551 92 87
E-mail: fetung@africa-union.org; dinfo@africa-union.org***
- The manuscript should:
 - be not more than thirty pages long, including the list of references, all double-spaced and printed on one side of the paper only;
 - include an abstract, of not more than 100 words, a biographical note and a bibliography;
 - an introduction and conclusion ;
 - a cover page including the title of the article, the author's name and affiliation as well as any acknowledgements that may apply.
- The location of tables, figures and maps in the text should be indicated. They should also be numbered consecutively and placed on separate pages. Maps or

graphs must be in camera-ready copy with the final version of the manuscript.

- Numbers below 10 are written in words. The percentage sign is used in both text and tables provided that it is separated from the figure by a space.
- Quotations of more than five lines should be indented without quotation marks.
- Letters used as statistical symbols or algebraic variables, test scores and scales should be in italics.
- Notes are limited to content notes only, and should be numbered consecutively and placed as a footnote; the numbering should be restarted on each page.
- References are indicated in text, using the author-date method of reference, e.g. (Kouassi, 1998), (Abebe, 1987, p.10-13 ; Makeba, 1990, chap.2)
- Indicate the bibliographical references as follows:
 - *Book*: Fanon, F. (1961), *Les Damnés de la Terre*, Paris, François Maspero.
 - *Article in book*: Jean-Paul, Azam (1988). "Examen de Quelques Problèmes Économetriques Soulevés par la Méthode d'Analyse des Stratégies", dans *Stratégies de Développement Comparées*, sous la direction de Patrick et Sylviane Guillaumont, Ed. Economica, Paris, pp. 157-164.